BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE UNIVERSELLE

# LA PHYSIOLOGIE

DE

# L'AMOUR

PAR

**P. MANTEGAZZA**

Professeur d'Anthropologie et Sénateur du Royaume d'Italie





PARIS

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

7, RUE DU CROISSANT ET RUE ST-JOSEPH, 8





# PHYSIOLOGIE

DE

# L'AMOUR

14541. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

# PHYSIOLOGIE

DE

# L'AMOUR



PAR

**P. MANTEGAZZA**

Professeur d'Anthropologie, Sénateur du Royaume d'Italie

TRADUIT SUR LA QUATRIÈME ÉDITION ITALIENNE

..... Questa cara gioia
Sovra la quale ogni virtù si fonda
(*Dante Paradiso.* Canto XXIV).




PARIS

F. FETSCHERIN ET CHUIT, ÉDITEURS

*Libraires de l'École Nationale des Beaux-Arts*

18, RUE DE L'ANCIENNE-COMÉDIE, 18

—

1886


BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS




Biblioteka Jagiellońska
1001351288

CET OUVRAGE EST DÉDIÉ

AUX FEMMES

POUR QU'ELLES ENSEIGNENT AUX HOMMES

QUE L'AMOUR

N'EST NI LUXURE NI COMMERCE DE VOLUPTÉ

MAIS LA JOIE LA PLUS HAUTE ET LA PLUS SEREINE,

ET POUR QU'ELLES EN FASSENT

LA PLUS HAUTE RÉCOMPENSE DE LA VERTU,

LA PLUS GLORIEUSE CONQUÊTE DU GÉNIE,

ET LA PLUS FORTE IMPULSION DU PROGRÈS.

# AU LECTEUR

---

L'amour m'a toujours semblé le plus puissant, et le moins étudié des sentiments humains. Entouré, défendu par une muraille de préjugés, de mystères et d'hypocrisie, il n'est trop souvent connu des hommes civilisés que par ses côtés cachés et honteux. Poètes et artistes, philosophes et législateurs font de cette divinité géante un véritable fruit défendu. Étudier l'amour comme un phénomène naturel et comme une force gigantesque qui se modifie de mille manières, dans les diverses races, aux différentes époques; l'étudier comme élément de la santé des individus et des peuples, m'a semblé une grande entreprise, qu'il me paraît honorable de tenter.

De cette pensée sont sortis trois livres : le premier, la *Physiologie de l'amour*, est un essai d'analyse physiologique et psychologique du premier des sentiments. C'est une étude de l'amour tel qu'il est et tel qu'il devrait être dans une société meilleure. Si j'ai réussi, c'est à toi, lecteur, de le dire. Le style en est plus chaud et plus coloré qu'il ne convenait à mon but qui était de faire penser. Cette faute ne m'appartient pas tout entière, elle revient aussi au sujet dont je me sentais si fort possédé.

Dans l'*Hygiène de l'amour*, j'étudierai l'art d'aimer, de façon que la plus grande somme de volupté s'accorde avec le plus grand bien de l'individu et des générations futures.

L'*Amour dans l'Humanité* est une étude *anthropologique*, une ethnographie de l'amour, de la race la plus infime jusqu'à nous, jusqu'au rameau le plus élevé de l'arbre humain.

### DEUX JUGEMENTS DE FEMMES SUR LA *Physiologie de l'amour*.

*La Physiologie de l'amour* a été bien accueillie par le public italien, mais j'ai entendu dire tout bas que c'était un livre immoral qui ne pouvait être lu dans la famille. Moi qui ai la conviction d'avoir fait un travail moral, et l'ai dédié aux femmes, j'ai voulu m'en remettre à deux personnes dont l'opinion m'est précieuse : ma mère et une dame qui, à une profonde culture, joint une nature délicate mais énergique.

J'espère qu'aucun de mes lecteurs n'attribuera à un sentiment de vanité leur publication.

Florence, 4 novembre 1874.

---

### PREMIÈRE LETTRE.

Mon bien cher Paolo,

As-tu deviné que si j'ai tant tardé à te remercier et à te parler de ton livre, c'était à cause de l'impuissance où me met mon état de santé de t'exprimer ce que je ressens, d'une façon digne de toi? As-tu senti de

loin mon *approbativité*, que je croyais faible, mais qui devient gigantesque lorsqu'il s'agit de mon cher fils.

Les premiers chapitres de ton livre me firent craindre que le côté scientifique ne m'empêchât de bien comprendre, mais il me sembla peu à peu que je surmontais toutes les difficultés. Poussée par le désir d'en embrasser au plus vite toutes les beautés, je sautais et mêlais les chapitres et ma curiosité désordonnée fit que je ne le connais pas encore entièrement.

J'hésitais aussi à te dire tout ce que j'éprouvais, parce qu'il me semble que l'éloge, bien qu'il soit mérité, n'est jamais utile, et qu'il risque, comme il m'a parfois semblé en toi, d'affaiblir cette sainte vertu de l'indulgence que l'on prêche toujours aux autres.

Il m'est pourtant impossible de ne point t'en parler et plus encore de le faire sans te dire mon enthousiasme.

Je ris de moi, il est vrai, en réfléchissant que mes paroles n'ont de valeur qu'à cause de la profonde affection que tu portes à ta mère, et je te remercie de l'avoir si gracieusement exprimé dans ton mot d'envoi.

S'il s'y trouve des opinions différentes des miennes sur la femme, je ne les trouvai point ou ne les compris pas, car à l'exception de certains passages très rares, il me semble que tu as rendu justice à notre sexe, en tout ce qui est moral, noble et élevé et je ne puis te dire combien j'en suis heureuse, comme du but que tu t'es proposé, comme de ta dédicace, et comme de tout l'ouvrage. Je bénis une fois de plus la chère enfant si sa possession t'a rendu plus juste envers ses compagnes !

Si une certaine envie, qui suit les hommes supérieurs, juste au moment où leur gloire est établie,

faisait faire, ce que je ne pense pas, le silence autour de ton œuvre, tu serais récompensé par l'enthousiasme, la poésie, la vérité qui y règnent, et cette satisfaction, n'est-il pas vrai, mon cher Paolo, te rendrait toujours meilleur et plus généreux envers cette grande partie de l'humanité qui n'a pas ton génie.

Quant à moi, je suis maintenant heureuse de n'avoir pas été exaucée en implorant si souvent la fin de mes souffrances et d'avoir résisté jusqu'au jour où j'eus l'orgueil de savourer ton œuvre.

Lorsque j'aurai le bonheur de te tenir près de moi, je te montrerai les passages qui me plaisent le plus. En attendant, reçois les baisers enthousiastes

De ta très affectionnée

Maman.

Sabbioncella, 14 juillet 1885.

---

DEUXIÈME LETTRE.

Mon cher Mantegazza,

Je viens d'achever la lecture de votre *Fisiologia dell' Amore* et j'en suis comme éblouie, étourdie, grisée! — Vous voulez que je vous en dise mes impressions. En vérité, c'est trop demander. Pauvre moi! qui n'ai pas même à ma disposition un manche à balai de sorcière pour suivre votre essor olympien. Dès les premières pages, vous enfourchez votre Pégase et vous le lancez aux sommets les plus vertigineux de l'Olympe; puis, du haut de ce septième ciel, vous faites pleuvoir sur

vos lecteurs émus et enivrés des brassées de fleurs, des amphores d'ambroisies, des cascades de parfums ! Vous les enguirlandez d'images, de métaphores, d'une richesse, d'une variété, d'un coloris à faire envie au plus oriental des poètes ! Vous accordez votre lyre au plus haut diapason, et vous entonnez un cantique, qui pendant 338 pages (je ne compte pas les aphorismes) ne démord pas un seul instant de son ivresse inspirée !

Mais, Orphée impitoyable ! vous voulez donc que nous regardions le soleil en face ? De grâce, un peu d'ombre dans le tableau ; vous nous aveuglez à force de lumière ! — Comment voulez-vous que nous tournions encore les yeux vers la terre, si nous les plongeons si longtemps dans les rayonnements célestes ? Où donc avez-vous pris qu'on ait jamais trouvé tant de choses dans l'amour ? — C'est égal : vous avez agi en grand artiste, vous avez fait comme le sculpteur qui, pour créer une statue de la beauté, prend pour modèle le bras d'une femme, la tête d'une autre, le buste d'un troisième, et réunit ainsi les fragments épars de l'idéal.

Vous avez été puissant et généreux en même temps ; vous avez d'un coup versé tout le philtre enchanté ; chacun en prend ce qui lui convient, ce que les circonstances de la vie lui permettent d'en savourer.

Sérieusement, vous avez fait un beau et bon livre, et surtout un livre d'une saine et haute moralité. — Je ne m'y attendais pas, vu la nature du sujet, souvent traité d'une manière qui me révolte. Il faut convenir que, si l'amour est la passion la plus *universelle*, elle est aussi celle qui subit le plus l'empreinte de l'*individualité*; à preuve le déluge de romans, de drames,

d'élégies, qui la présentent sous des formes éternellement variées et nouvelles, comme les êtres qui la conçoivent et l'éprouvent. Or, mon individualité s'est souvent trouvée froissée, surtout par des analyses physiologiques, et il a fallu que celle-ci fût écrite par vous pour que je me décidasse à la lire. Dieu soit loué! votre *Fisiologia dell' Amore* nous mène loin des élucubrations pathologiques, malsaines et malfaisantes de Michelet!

Si je n'ai pas lu votre livre plus tôt, prenez-vous-en à lui; je craignais de rencontrer quelque chose de semblable, et j'en ai horreur! Cette espèce d'*afféterie languissante*, d'hypocrite *recherche*, se traduisant au fond par le sensualisme le plus cru, n'aboutit qu'à dépeindre un état morbide des plus désastreux, je crois, dans ses effets moraux.

Votre livre, au contraire, a un caractère de *robuste sincérité*, qui, tout en analysant les choses sans hypocrisie et sans fausse réticence, trouve l'anneau de conjonction entre le matériel, le moral et l'intellectuel, dont l'union constitue l'amour complet, le seul qui puisse donner un bonheur véritable et durable.

Tout en faisant une guerre impitoyable au mensonge et à l'hypocrisie, tout en revendiquant les droits de la nature, et en réclamant un poste d'honneur dans la vie sociale pour une de ses forces les plus actives et les plus puissantes, vous tenez haut le drapeau de l'idéal, en invoquant la « *Venere Urania*, » et en mettant sous son égide tout ce que le cœur et l'intelligence peuvent prêter à l'amour de noblesse et d'élévation. L'amour que vous décrivez est drapé de pudeur et de chasteté, et l'on y puise l'énergie des grandes vertus et des nobles pensées!

Qui sait si maintes fois la lecture des beaux chapitres, où vous dépeignez si éloquemment la beauté morale et intellectuelle incarnée dans une des plus fortes passions du cœur humain, n'a pas réveillé la soif de l'idéal, l'horreur du trivial, le bon goût trop souvent enfoui sous un crasse matérialisme? Et cette efficacité morale ajoute, aux mérites d'un beau livre, ceux d'une bonne œuvre.

Quant aux aphorismes, que vous pendez en guise de breloques au dernier chapitre, il me semble que vous avez fait comme font quelquefois les jolies femmes, qui, déjà parées de toutes les grâces de la nature et d'une toilette élégante, veulent encore en rehausser l'effet en entassant fanfreluches et faux bijoux. Mais c'est là une critique qui ne tire pas à conséquence, vu qu'elle n'est que l'expression d'un goût personnel. En général je déteste les aphorismes et les maximes; je les trouve tous plus ou moins faux, pédants, et tirés par les cheveux. On prétend y voir la quintessence de la vérité, une goutte de sagesse distillée. La plupart ne me paraissent renfermer que des généralités, qu'on pourrait aussi bien présenter renversées, comme ces figures à deux faces, qui vous font voir alternativement Jean qui pleure et Jean qui rit. On peut les prendre au positif et au négatif à volonté.

Précisément dans une de ces sentences, vous contredisez à la pensée de tout votre livre; vous y qualifiez l'amour de foncièrement et forcément « *injuste* » : de domaine même de l'injustice. Non; ici, vous faussez votre propre pensée. Après avoir si bien déterminé l'essence et les principes mêmes de l'amour (ses « *devoirs* », qui peuvent se réduire tous en un seul mot,

la *sincérité*, qui les renferme tous ; ses « *droits* », qui résident dans la libre élection, « *il farsi amare* »), vous ne pouvez le déclarer de sa nature *injuste.* Il ne l'est que lorsqu'on méconnaît ces principes et qu'on veut étendre ces droits et ces devoirs en dehors de leur cercle légitime.

On retrouve dans cet ouvrage la meilleure partie de vous-même : votre grand cœur généreux et sincère, votre imagination de poète ; le résultat de vos recherches de savant, de vos observations de philosophe, de votre expérience d'homme du monde ; vos convictions les plus consciencieuses, les plus hardies ; votre noble foi dans les transformations possibles de l'avenir, dans la coopération de toutes les forces guidées par l'intelligence et par... l'*amour du bien.*

Vous êtes heureux d'avoir pu donner encore cette consolation à votre bien-aimée mère.

Je vous félicite de tout mon cœur et vous dis mille choses affectueuses.

*Votre amie,*

* * *

Padoue, le 5 avril 1874.

---

# PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR

---

## CHAPITRE PREMIER

### PHYSIOLOGIE GÉNÉRALE DE L'AMOUR

Il y a déjà bien des années que j'ai écrit : vivre signifie se *nourrir* et *reproduire* ; plus je scrute les mystères de la vie, plus je me persuade que cette définition indique bien les caractères les plus saillants de tous les êtres qui, de la bactérie jusqu'à l'homme, naissent, croissent et meurent sur la surface de notre planète.

Si je voulais simplifier la formule, je dirais que vivre c'est reproduire ; chaque corps vivant est caduc, mais avant de périr, il a la puissance de répéter sa forme.

La nutrition est une véritable genèse, et dans le grand laboratoire des êtres vivants nous avons constamment sous les yeux la reproduction d'éléments histologiques, d'organes et d'individus. Tous

les jours nous perdons des cheveux, des poils, de l'épithélium, des globules blancs, et tous les jours nous refaisons des cheveux, des poils et des leucocytes. Voilà une génération quotidienne. Chez un homme, un ongle tombe, un ongle nouveau lui succède : voilà la reproduction d'un organe. Nous faisons des enfants semblables à nous-mêmes : voilà la reproduction de tout un organisme, la véritable *génération*. Que chez l'un de nos enfants nous voyons reparaître un nœvus que nous avons sur le nez : voilà la reproduction d'un organe dans un organisme. Enfin une race donne naissance à une autre race, une espèce à une autre espèce : voilà la genèse la plus large. Le nombre des vivants n'est qu'un vaste laboratoire d'incessantes générations.

La caducité des formes est un des attributs les plus essentiels des êtres vivants. L'homme, ai-je dit, perd chaque jour quelque chose de lui-même : cheveux, poils, cellules ; mais avant de disparaître, il reproduit sa propre forme, de sorte que la vie de l'individu semble n'être qu'un instant dans la grande vie de l'espèce. Mais la tendance à la reproduction est impérieuse et irrésistible, et l'individu se sacrifie souvent consciemment ou inconsciemment aux lois de la nature. Si l'individu a l'instinct de conservation, s'il possède des organes de protection, l'espèce a mille moyens de défense. Ils lui sont nécessaires, car les êtres

vivants engendrent en si grande quantité qu'une seule espèce envahirait la terre entière si les divers cercles d'expansion, en se rencontrant, ne se heurtaient, comme ceux que produit une poignée de sable jetée par la main d'un enfant à la surface d'un lac tranquille. En laissant de côté le mode de transmission de la vie, il y a une quantité de vie, de fécondité en circulation qui peut paraître extrêmement capricieuse au premier coup d'œil, tandis qu'elle est gouvernée par les lois de la conservation.

*Naissance* et *mort*, *fécondité* et *mortalité* sont liés par des rapports si étroits que nous pouvons les considérer comme les moments divers d'un même phénomène, comme l'action et la réaction de la vie. Quand la reproduction croît outre mesure, les dangers pour l'individu croissent en même temps, et la destruction vient réduire l'excès des naissances. Tantôt c'est la nourriture qui n'est plus en proportion avec les individus, tantôt ce sont les parasites et les ennemis de l'espèce ainsi accrue qui, augmentant à leur tour, rétablissent l'équilibre. Les forces destructives et défensives s'équilibrent tour à tour, comme il arrive pour beaucoup d'autres forces plus simples et mieux connues.

Le problème malthusien est beaucoup plus complexe. Si toutes les espèces étaient également reproductives, si elles comportaient une vie d'égale

durée, le problème se réduirait à une question d'espace et d'alimentation, mais la diversité dans la durée de la vie et dans la fécondité viennent rétablir l'équilibre par d'autres moyens. Si la reproduction des souris était aussi lente que celle de l'homme, elles seraient entièrement détruites avant la naissance d'une autre génération, et lors même qu'elles pourraient vivre quinze ou seize ans, aucune peut-être n'arriverait à cet âge et n'échapperait à tous les dangers qui l'environnent. D'autre part, si les bœufs se multipliaient comme les infusoires, la race entière périrait de faim en une semaine.

Pour qu'une forme organique se conserve, l'individu doit se conserver et engendrer d'autres individus: ces deux facultés varient inversement. Si l'individu, par la simplicité de son organisation, est peu apte à résister au danger, il doit y suppléer en se reproduisant beaucoup. Si, au contraire, il possède les moyens de se défendre, sa fécondité diminue. Étant donnés les dangers comme une quantité constante, puisque la faculté de résistance doit être la même dans toutes les espèces, et qu'elle consiste en deux facteurs (subsister et multiplier), ceux-ci ne peuvent varier qu'en sens opposé.

Cette loi très simple, lue par Herbert Spencer dans le grand livre de la nature, est une de celles qui gouvernent avec le plus de tyrannie les phéno-

mènes élémentaires de la reproduction comme les phénomènes les plus élevés et les plus complexes des humaines amours.

Chez les *Diatomacées*, la fécondité par division est gigantesque ; Smith a calculé qu'en un mois un seul bâtonnet pouvait donner mille millions d'individus. Un jeune *Gonium* peut en une semaine fournir 268 435 456 individus semblables. D'autres fois la multiplication n'est pas scissipare, mais endogène, comme chez les *Volvox ;* néanmoins la puissance est toujours extraordinaire. Si tous les individus engendrés survivaient, un *Paramecium*, en se divisant, fournirait en un mois 268 millions d'individus. Un autre animalcule microscopique peut engendrer 170 billions d'individus en quatre jours. Le *Gordius*, entozoaire d'un insecte, dépose 8 millions d'œufs en moins d'un jour. Un termite d'Afrique pond en vingt-quatre heures 80 000 œufs, et Eschricht a compté 64 millions d'œufs chez une femelle adulte d'un ascaride lombricoïde.

Si de ces êtres microscopiques, exposés à tous les dangers et qui consomment peu de matière, si de ces atomes vivants, que vos mains renfermeraient en nombre égal à celui des humains que porte la terre, nous passons à l'éléphant, nous trouvons un géant de la chair qui emploie trente années de sa vie pour devenir fécond et, après une longue gestation, ne produit qu'un petit. Enfin, au-dessus de l'éléphant, nous trouvons le géant de la pen-

sée, l'homme; il emploie le tiers de sa vie à devenir capable de reproduction ; en neuf longs mois produit un seul petit, et ce qui est plus triste, voit la moitié de ses enfants fauchés avant d'avoir eux-mêmes transmis l'existence.

Les modes de transmission de la vie sont très nombreux, car la nature ne fut jamais aussi inépuisable que dans la fonction de la génération. Cependant en traçant la physiologie générale de l'amour, nous pourrons réduire toutes les formes à quelques-unes seulement.

*Séparation* ou *scission.* — L'individu se sépare en deux, et chacune de ces parties, devenue indépendante, reproduit son générateur. C'est la forme la plus simple de la genèse, dans laquelle la fonction de reproduction n'est point distincte des autres fonctions, mais se confond avec elles.

*Endogenèse.* — A l'intérieur d'un individu s'en forment beaucoup d'autres; il s'ouvre, et en détruisant son individualité, se dissout dans ses enfants.

*L'individu engendre tout seul d'autres individus.* — Le père engendre avec des organes spéciaux sans se fondre dans ses enfants. Les petits, détachés de l'individu générateur, sont des œufs, des graines, des organismes parfaits ; mais dans tous les cas, ils sont toujours élaborés dans son sein par des organes spéciaux. La fonction génératrice est déjà distincte : c'est un laboratoire

qui prépare quelques-uns des éléments de l'individu, et lui donneront ensuite naissance.

*Génération sexuelle monoïque.* — A un degré plus élevé, le laboratoire générateur se complique et se sépare en deux ; l'un fabrique l'œuf, et l'autre l'élément fécondant. Chacun travaille pour son propre compte ; mais s'ils n'entrent pas en contact, l'être nouveau ne naît pas. Nous avons donc déjà les sexes bien distincts, mais renfermés dans un même individu. Puis, chose étrange, nous rencontrons ensuite des individus produisant un œuf qui ne peut être fécondé par la semence de ce même individu, produisant une semence qui ne peut servir à l'œuf correspondant. Le double embrassement de deux hermaphrodites, le vent, les insectes ou les oiseaux, comme des paranymphes fécondateurs, résolvent ces problèmes d'une génération si singulière.

*Génération sexuelle dioïque.* — Enfin les organes générateurs aussi se différencient et se fixent sur un individu, stérile à lui seul, qui donne naissance à un des deux éléments générateurs. L'homme aime en deux; mais bien que, comme les autres animaux supérieurs, il présente la génération sexuelle *dioïque*, il possède aussi dans l'intimité de ses tissus la genèse endogène et par scission, car il renferme en lui les formes élémentaires de la vie.

Dans cette course rapide à travers les formes

de la génération, nous voyons s'esquisser les lois mêmes avec lesquelles la nature gouverne les autres fonctions. A mesure qu'apparaissent de nouvelles forces, de nouveaux organes naissent pour représenter la subdivision du travail.

D'abord c'est l'être tout entier qui prend part à la génération; puis c'est un organe spécial, ensuite deux organes dans le même individu, enfin deux organes dans deux individus séparés. Dans toutes ces formes de genèse, l'unité du plan ressort plus claire, et nous, les créatures les plus élevées en organisation, tandis que comme l'amibe, nous possédons dans notre protoplasma la faculté d'engendrer, répandue en tout notre organisme, nous présentons séparément dans l'homme et dans la femme, les deux laboratoires qui produisent la semence et l'œuf humain.

Lorsque la science de l'avenir permettra à nos arrière-neveux de classer tous les phénomènes de la nature, du plus simple au plus compliqué, depuis le plus faible mouvement d'une molécule, jusqu'aux rayons du génie le plus sublime, en une chaîne de faits non interrompue, alors peut-être on recherchera les premières origines de l'amour dans la physique élémentaire des atomes dissemblables, qui se cherchent, s'unissent et arrivent à l'équilibre par leur mouvement contraire. Le corps électro-positif attire l'électro-négatif, l'acide demande la base, et, dans ces

unions, avec un grand développement de lumière, de chaleur et d'électricité se constituent de nouveaux équilibres, se forment de nouveaux corps. Il semble alors que la nature renouvelle ses forces et que, rajeunie, elle se prépare à de nouvelles compositions et à de nouvelles amours.

N'est-ce donc point aussi l'amour, cette combinaison de deux atomes dissemblables qui se cherchent et s'unissent à travers toutes les forces contraires de la terre et du ciel? De même que la molécule de potasse enlève l'oxygène de l'eau avec un grand développement de lumière et de chaleur, tels, avec un ouragan de passions, d'éclairs intellectuels, de flammes et d'ardeurs se combinent ces deux molécules, l'homme et la femme!

Ne voyons-nous pas un monde de forces physiques et psychiques se condenser, se combattre et s'équilibrer vers le point où, l'un l'autre, un homme et une femme s'attirent pour rajeunir la matière humaine et rallumer le flambeau de la vie?

Un mouvement particulier se produit dans l'ovaire et dans le testicule, une énergie s'accumule dans les centres nerveux suffisante pour porter l'élément masculin au contact de l'élément féminin, dès que les germes, produits dans le lent laboratoire de deux organismes différents, se réunissent dans ce nid, l'utérus maternel, où l'œuf fécondé doit devenir un homme. Le poète et le métaphysicien peuvent donner à l'amour la défini-

tion qui leur conviendra le mieux ; pour la science il n'y en a qu'une. L'amour est l'énergie qui met en contact l'œuf et la semence : sans ovaire et sans testicule il ne saurait exister d'amour.

Cette impulsion, qu'on appelle la génération, est assez puissante pour combattre et même détruire cette autre impulsion, la conservation de l'individu ; chaque individu tourne autour de lui-même, mais, à travers l'espace et le temps, il est entraîné en avant avec un mouvement cent fois plus irrésistible. Le premier mouvement représente la petite vie de l'individu, défendue par l'égoïsme ; le second représente la grande vie de l'espèce ; elle est défendue par l'amour.

L'étude la plus superficielle de la fonction génératrice suffit pour nous convaincre que l'amour est toujours un phénomène de haute chimie, dans lequel les atomes générateurs, pour se combiner, ne doivent être ni trop semblables, ni trop dissemblables. Le sexe qui, à première vue, nous apparaît comme un des plus profonds mystères de la vie, n'est qu'un laboratoire qui attire à lui les éléments engendrés par chaque élément de l'organisme, les enferme et les conserve pour les unir à d'autres éléments analogues, mais non semblables, engendrés dans un autre laboratoire qui est le sexe opposé. Lorsque les deux laboratoires générateurs sont répartis entre deux organismes distincts, il est probable que la diffé-

rence de leurs germes est plus grande. Si, chez deux individus très ressemblants, mais de race différente, nous réunissons les éléments générateurs, nous aurons probablement encore la fécondation, tandis que si nous passons à des espèces différentes, elle sera plus difficile. Entrons-nous en des genres différents? elle sera le plus souvent impossible.

Mais laissons de côté les espèces et les genres, qui n'ont pas dans la nature la valeur qu'on leur assigne dans nos musées et dans nos livres, et arrêtons-nous aux animaux; nous verrons la stérilité chez les êtres trop semblables et chez les êtres trop différents; en sorte que la génération se confine entre ces deux pôles opposés : trop de similitude, trop de dissemblance. Ainsi une femme à moustaches, à mamelles atrophiées, à voix grave, demeurera stérile avec un homme robuste : ils se ressemblent trop.

La nature a dit aux vivants : « Si vous voulez aimer, ne soyez ni trop pareils ni trop différents. »

Essayons de scruter la raison de cette loi : Les germes trop égaux ne peuvent se féconder ou se fécondent mal, c'est peut-être à cause de la même loi de physique élémentaire qui fait se repousser les corps chargés de la même électricité ainsi que ceux qui ont trop de similitude dans leurs caractères physico-chimiques. Essayez la

combinaison du soufre avec le phosphore, de l'iode avec le brome, et d'un autre côté voyez les ardentes amours du chlore avec l'hydrogène, de la potasse avec l'oxygène. Deux quantités diverses, mais additionnables, fournissent un nombre plus grand de résistances diverses, et partant plus de chances pour la vie et la résistance aux ennemis extérieurs. Un individu est la somme de beaucoup de victoires sur les éléments extérieurs, le résultat d'une infinité d'adaptations au milieu. Deux individus différents, mais non suffisamment pour empêcher la génération s'additionnent en une nouvelle créature qui résistera mieux qu'ils ne l'ont fait et courra moins de dangers. Prenez pour une périlleuse expédition dans l'intérieur de l'Afrique douze hommes se ressemblant le plus possible, tous sains, tous robustes, tous intelligents au même degré et de la même façon. Envoyez au contraire à leur place douze hommes choisis, différents, les uns maigres, les autres corpulents, et chez lesquels toutes les capacités intellectuelles et tous les tempéraments soient représentés : l'un plein d'imagination, l'autre très prudent; celui-ci habile architecte, celui-là chimiste distingué. Laquelle de ces deux expéditions réussira le mieux?

Il est bien plus facile d'expliquer pourquoi les formes trop éloignées ne peuvent s'aimer. Cette impossibilité est un des moyens les plus puis-

sants pour conserver les différentes formes vivantes dans les conditions nécessaires à leur existence. Quand un être est sorti vivant de la lutte de la vie, lorsqu'il s'est plié d'une certaine façon aux agents extérieurs et aux ennemis, il se transmet avec cette forme et cette nature qui sont le fruit d'un long et heureux combat. C'est précisément pour la même raison qu'un herbivore qui provient d'un animal qui a fabriqué sa chair en mangeant de l'herbe, ne peut croître et se propager qu'en mangeant de l'herbe. Figurez-vous pour un instant qu'aux organes et aux tissus d'un herbivore viennent se souder les organes et les tissus d'un animal qui vit de chair, quels désordres n'en résulteraient-ils pas ? Un fragment de carnivore renfermé dans un organisme qui a des dents faites pour mâcher de l'herbe, un suc gastrique pour digérer de l'herbe, un tube intestinal pour assimiler l'herbe et des nerfs olfactifs qui trouvent les feuilles et les fleurs agréables !

La stabilité apparente de l'espèce n'est donc que l'inévitable nécessité pour le mâle et la femelle de verser dans le creuset de la génération des éléments qui se puissent combiner, des métaux qui puissent se fondre, en formant un alliage homogène.

De la physique élémentaire de la génération passez aux sympathies plus ardentes, aux unions des caractères dans l'amour, et vous verrez que

tout est gouverné par les mêmes lois : *ni trop semblable, ni trop divers.* L'amour est la somme de forces analogues, mais non identiques.

A chaque pas de nos études nous retrouverons dans les hautes sphères de l'amour les lois qui gouvernent la génération, ou, comme on l'appelle, l'*amour physique.* Pour nous, l'amour est une fonction unique qui, pour être comprise, ne doit pas être mutilée, une partie allant au laboratoire du physiologiste, une autre restant dans le cabinet du philosophe. L'amour va de l'instinct le plus automatique jusqu'aux plus exquises régions du surnaturel. Aucun autre élément psychique n'atteint peut-être des pôles plus éloignés l'un de l'autre.

Comparez l'amour de l'Australien qui frappe à coups de bâton la première femme qu'il trouve pour la faire sienne, avec les amours mystiques d'une sainte Thérèse pour un homme-Dieu! Rappelez-vous le culte d'une Vierge-Mère et l'adoration des Naudowessies de l'Amérique septentrionale pour une femme qui, après avoir invité quarante des principaux guerriers de sa tribu, les fit tous ses maris en une seule nuit; souvenez-vous du berger des Apennins qui aime une chèvre, et de Heine qui, presque mourant, se fait porter au Louvre pour voir une dernière fois la Vénus de Milo, et vous n'aurez qu'une faible idée des frontières de cette passion ardente, tenace,

violente, protéiforme, qui s'appelle l'amour.

Tandis que dans le domaine des faits chimiques, la génération marque le plus haut point de la chimie moléculaire, dans le domaine psychologique, l'amour touche les plus hautes cimes de l'idéal. L'amour est la force des forces : il apparaît quand l'homme est dans toute son énergie, il décline lorsque les années l'ont affaibli. L'amour est la joie des joies; au fond de tout désir, de toute richesse, de toutes délices, il est toujours la fin dernière.

A l'exception des hommes mal nés, dans le ciel de tous les humains, l'amour est l'étoile la plus brillante; il est le soleil de tout firmament. C'est la passion la plus forte, la plus belle et la plus humaine.

Dans toutes les formes de la génération, agame ou sexuelle, par scission ou endogenèse, que nous considérions le rapport du fils soit avec son père, soit avec son premier ascendant, nous voyons toujours l'être engendré conserver une partie de son dernier ou de son premier générateur. C'est pourquoi le mouvement communiqué de la première à la dernière génération se transmet sans interruption. Que l'on adopte l'Adam de la Bible ou l'Adam de l'évolution progressive; le limon animé par un Dieu ou l'ascidie Darwinienne, chacun de nous a toujours en soi une partie matérielle qui appartient au premier homme ou au

premier père de tous les vivants; une immense fraternité humaine et cosmique, unit donc entre eux tous les êtres vivants.

Si l'amour est la plus ardente et la plus humaine des passions, elle en est aussi la plus riche. Sur ses autels toute faculté mentale porte son tribut, chaque battement du cœur offre ses ardeurs. Tout vice et toute vertu, toute honte et tout héroïsme, tout martyre et tout libertinage, toute fleur et tout fruit, tout baume et tout poison peut être porté au temple de l'amour, et, parfois, l'homme se plaint de n'avoir qu'une seule vie pour l'offrir en holocauste à ce Dieu. Et pourtant cette formidable énergie est la moins gouvernée de toutes les passions humaines : il semble que devant elle l'homme se sente trop petit et trop faible; tel le sauvage qui se prosterne devant la foudre, l'homme civilisé — encore aujourd'hui — gémit et pleure devant l'ouragan qui le brise et dans son ignorance et son impuissance, il s'abandonne à cette force qu'il considère comme au-dessus de sa raison, et de son énergie. Dans ses codes, il inscrit timidement des lois qu'il viole tous les jours; il inflige des peines infamantes que les jurés effacent sans cesse; et un nuage épais d'ignorance environne le temple où il entre presque toujours en voleur, d'où il sort comme un criminel. Notre législation de l'amour est un misérable mélange d'hypocrisie et de débauche et pour ne pas savoir

regarder l'amour en face, nous le travestissons. Nos lois sont si parfaites que beaucoup ne doivent pas et que beaucoup plus encore ne peuvent pas aimer, et tandis que l'on pleure pour quelques victimes de la faim, on lève les épaules devant les milliers d'appelés non élus qui meurent célibataires pour n'avoir pas pu recueillir le brin de paille de leur nid, et l'on rit des millions qui ne connaissent de l'amour que l'onanisme et la prostitution.

Devant l'amour nous sommes encore tous plus ou moins sauvages, à l'état de la brute devant la plus grande des forces humaines!

Et cependant l'amour aussi veut être conquis comme toutes les autres forces de la nature, et sans perdre une vibration de son énergie, ni une fleur de ses guirlandes, il doit être gouverné lui aussi par la science, qui dirige et explique tout. La foudre qui épouvante le sauvage dans la poussière, nous la dirigeons sur le câble paratonnerre, elle vient rehausser les charmes de nos femmes, et transmettre nos pensées d'un hémisphère à l'autre. Cette autre foudre, plus puissante et plus dangereuse encore qui éclate dans les ouragans du cœur humain, veut aussi être étudiée, guidée et réduite en une force vive, qui soit mesurée, pesée et dirigée. L'amour doit être la plus chère, la plus précieuse, la plus puissante des forces de la société : aucune autre passion ne peut prétendre à prendre le pas sur elle, aucune autre

ne peut résoudre le problème sublime d'associer la plus grande volupté à la plus grande vertu, de faire résulter le bien des êtres futurs de la joie des vivants, de transmettre la civilisation à nos successeurs dans le spasme d'un embrassement.

Ce modeste livre est un tribut que j'apporte pour hâter l'avènement d'une législation de l'amour plus morale et plus raisonnée.

---

# CHAPITRE II

## L'AMOUR CHEZ LES PLANTES ET CHEZ LES ANIMAUX

Les Arcadiens, les métaphysiciens et les adorateurs du passé maudissent la coutume moderne de comparer les humains aux êtres vivants placés au-dessous de nous. Ils fulminent l'anathème contre cette profanation de l'homme-Dieu. L'anatomie, la physiologie, la psychologie comparées, ne sont pour eux que des aberrations de l'esprit humain. Ils disent que le rapport que l'on établit entre l'homme et la brute, nous ravale et nous fait retourner par une folie nouvelle, aux temps primitifs où les formes du fils de Dieu étaient mêlées à celles des animaux. Selon ces esprits superbes, les savants sont atteints d'une maladie mentale qu'il ne faut pas discuter, mais que l'on doit traiter par le mépris et le ridicule. Larmoyants défenseurs du passé, gardez vos dédains pour de plus nobles causes ; rentrez dans vos pro-

fondes méditations, le culte de l'idéal n'est pas votre privilège, et le progrès de la science expérimentale l'élève chaque jour. Non, l'homme ne s'abaisse pas en se comparant aux êtres dont il provient ; il ne s'avilit pas en scrutant le limon dont vous dites être vous aussi sortis, ce limon qui vous maintient debout et vous fournit la matière de vos aberrations psychologiques.

En de tels rapprochements, vous voyez le seul côté grossier, la seule comparaison de formes élevées et de formes inférieures et non pas le principe admirable de la science. Superficiels en voulant être profonds, vous ne voyez dans la nature que l'extérieur et plus vous vous enfoncez dans vos obscurs labyrinthes, moins vous vous apercevez que la lumière se fait autour de vous, que la science marche tandis que vous stagnez dans l'ignorance.

La véritable métaphysique, si ce mot, signifie encore quelque chose, est faite de la science moderne qui va chercher dans le monde des vivants, les premières lueurs des plus hauts phénomènes humains. Nous nous inclinons devant ces lois si simples et si admirables qui règlent toutes ces richesses de formes ; nous observons les faits, sans nous sentir avilis, satisfaits d'avoir pu trouver l'harmonie dans ce monde des infiniment petits et des infiniment grands.

Après tant de comparaisons, notre orgueil se

contente de nous trouver à la première place, et cette fraternité cosmique nous cause une joie dont la poésie n'est certes point inférieure à celle que vous créez au milieu des nuages d'encens, dans vos temples élevés au surnaturel.

Aucun spectacle dans la nature n'est plus splendide, plus admirable que les amours des plantes et des animaux. Avec un aussi petit nombre de notes, la nature ne pouvait écrire une musique plus fascinante; aucun autre phénomène de la vie, ne peut ressembler à celui de la génération, pour la profusion des formes,pour la prodigalité des moyens et l'inépuisable variété des mécanismes. On dirait que là où les germes reproducteurs sont attirés, là ou la vie se concentre pour se renouveler, de nouvelles et étranges énergies se développent; alors les forces de la nature nous apparaissent dans le plus gigantesque appareil, dans le luxe le plus éclatant. Dans toutes les autres fonctions, elle est économe, ne cherche que l'utile et souvent se contente du nécessaire; elle simplifie les moyens et arrive à son but par les voies plus simples; dans la génération au contraire, le bon, le vrai ne lui suffisent pas, le simple l'humilie; elle entoure le nid d'amour de tous les attraits de la beauté, elle dépense toutes ses ressources pour faire fête à la vie qui se renouvelle. C'est presque toujours autour de la fleur que s'accumulent les plus exquises splendeurs de la forme, les plus eni-

vrantes séductions du parfum, les teintes les plus variées de la palette. Que de trésors esthétiques dans un lys et dans une rose! Et tout ce luxe pour faire fête à l'amour d'un jour, d'une heure! Toute la pompe du vêtement nuptial pour voiler le baiser virginal d'une anthère et d'un pistil.

Si du lys et de la rose nous sautons au sommet du monde animal, quelles splendeurs d'imagination, quelle flamme de passion pour faire cortège au baiser d'un homme et d'une femme!

Parcourez un jardin en un jour de printemps parmi les mille corolles des fleurs amoureuses, secouez les branches sévères des cyprès et des pins, pénétrez du regard l'écorce humide et la mousse qui couvrent la pierre, partout une chaude pluie de pollen, de spores, d'anthéridies vous dira que dans le monde des plantes l'on aime de mille manières et que sur les ailes du vent et des insectes, dans les rayons du soleil, partout s'épand un souffle de volupté et d'amour.

Les fleurs aiment silencieusement, dans le lent parfum de leurs corolles, mais pour beaucoup d'entre elles, ce silence n'empêche pas les tendres embrassements et les vigoureuses étreintes; un grand nombre de plantes, toujours immobiles, ont des convulsions dans leur fleur; toujours froides, leur calice seul s'échauffe de leurs amours. Elles n'aiment souvent qu'une fois chaque année, mais quelle prodigieuse quantité de pollen et de semence!

Secouez une branche de genévrier ou de pin en fleur, et l'air sera obscurci par un nuage de poussière fécondante; des forêts entières n'aiment qu'une fois, et à des lieues de distance elles remplissent l'atmosphère de leurs senteurs amoureuses; le vent transporte des nuages de pollen et la pluie en purifiant l'atmosphère se colore de cette poussière d'amour.

A l'ombre des arbres fleuris, des fleurs amoureuses, dans chaque touffe d'herbe, chaque fissure de rocher, au milieu des algues marines, au fond des mers, jusque dans la goutte d'eau qui tombe du glacier et dans l'infini du ciel, les animaux s'enlacent, de sorte que sur tout le globe et à toute heure du jour et de la nuit, chaque rayon de soleil réchauffe des millions de baisers, chaque rayon de lune éclaire des amants nocturnes dans leurs embrassements. S'il est vrai qu'à chaque minute une feuille de l'arbre humain tombe et devient cadavre, à chaque minute aussi naît un germe nouveau, et pour chaque germe que de baisers et que d'amour!

Si l'anatomiste et le physiologiste trouvent dans l'étude de la génération des animaux des matériaux précieux pour étudier les lois les plus élevées de la morphologie, le psychologue trouve, dans l'amour des animaux, l'ébauche de tous les éléments qui le constituent chez l'homme. Aucune fonction ne se prête mieux que l'amour à l'obser-

vation du type unique, sous la diversité infinie des formes.

A peine le sexe apparaît, que le mâle se distingue par son caractère agressif. A très peu d'exceptions près, c'est lui qui cherche et conquiert.

Parcourez le dernier ouvrage de Darwin sur la sélection sexuelle [1], et vous verrez comme la nature a armé les mâles pour conquérir leurs compagnes. Jusque chez les plantes c'est le pollen qui va chercher l'ovule, et l'ovule attend que le pollen le féconde. Il en est de même pour les formes animales très simples où le mâle et la femelle vivent et meurent cloués à la place qui les a vu naître. C'est l'élément mâle qui est porté où le germe l'attend. C'est là la première loi qui gouverne l'amour dans tout le monde vivant; et quand l'humanité entière rit du chaste Joseph, quand toutes les races élevées éprouvent un profond mépris pour la femme qui assaille et poursuit l'homme, elles ne font que protester contre la violation d'une des lois les plus impérieuses auxquelles hommes et mollusques, femmes et fleurs ne peuvent se soustraire.

L'homme résume toutes les forces de la nature vivante au point que nous sommes bien des fois tentés d'affirmer que l'*humain* n'est que la synthèse de toutes les formes inférieures, et que, s'il

1. Darwin, *The descent of man and selection in relation to sex*, London, 1871.

est le premier, c'est qu'il renferme en lui toutes les forces naturelles. De même pour les éléments moraux de l'amour.

Le pigeon, bien que vivant dans le mélange des races les plus diverses, est très rarement infidèle à sa compagne, et si, par un caprice exceptionnel, il rompt son vœu, il retourne au plus vite auprès d'elle. Darwin tint longtemps diverses races de colombes enfermées ensemble, et n'eut jamais un bâtard. Ne trouve-t-on pas aussi chez l'homme de magnifiques exemples de la monogamie la plus fidèle, et n'est-ce pas la base de la société dans presque toutes les races élevées ?

Les antilopes de l'Afrique méridionale ont jusqu'à douze épouses, et l'*Antilope Saïga* d'Asie en a plus de cent. Or, n'avons-nous pas Salomon, n'avons-nous pas les polygamies de la société moderne mesquines et hypocrites dans nos contrées, larges et avouées chez les peuples orientaux ? N'y a-t-il pas dans l'humanité, de même que chez beaucoup d'animaux, des femelles qui subissent l'amour comme un devoir, et des mâles auxquels il doit être imposé ? N'y a-t-il pas le libertinage à côté de la chasteté ? Ne trouve-t-on point dans la société humaine toutes les débauches, toutes les ardeurs du monde animal ?

Et si quelqu'un était tenté de croire que les vices contre nature sont le triste privilège de l'humanité, je lui rappellerais que chez beaucoup d'ani-

maux existent les plus étranges caprices, l'inceste et même la masturbation ; je lui rappellerais que beaucoup d'animaux, monogames dans la vie sauvage, deviennent polygames en domesticité, ébauchant ainsi une sorte de corruption analogue à celle que l'on dit produite chez l'homme par la civilisation.

La forme instantanée de l'amour s'observe chez l'homme comme chez certains insectes, de même que les longs et froids embrassements qu'on observe chez d'autres insectes. Et les brûlantes et douloureuses jalousies, les batailles sanglantes ne sont-elles pas communes aux hommes et aux animaux ? La mort par l'amour n'est pas non plus un privilège de l'homme. Les passions rares et rudes des animaux sont portées en holocauste sur l'autel de la génération, comme l'homme y dépose toutes les ardeurs de sa riche nature. Souvent le pinson, dans ses luttes de chant, tombe de l'arbre où il entonnait son hymne d'amour et meurt d'apoplexie pulmonaire; de même plus d'un poète sent se briser sa lyre et sa vie aux pieds d'une femme. Dans le silence et l'ombre des bois le rossignol exténué s'évanouit de fatigue et meurt pour n'avoir pas pu vaincre en mélodie et en puissance un plus heureux rival ; que de fois aussi l'amant expire dans les luttes d'un amour malheureux pour n'avoir pas su, lui aussi, chanter plus fort et mieux qu'un autre ? La coquetterie n'est point

non plus une prérogative de la femme. Aucune n'égalera les artifices grâce auxquels la femelle du canari sait résister aux impatientes ardeurs de son compagnon ; et, dans le monde, les mille déguisements par lesquels le *non* cache un *oui*, sont de pâles imitations des feintes, des mille agaceries qu'emploient les femelles des animaux.

Quant aux éléments esthétiques distribués à profusion par la nature aux êtres vivants pour embellir leurs amours, la palette la plus riche ne saurait en donner une idée. J'en essayerai cependant quelques modestes esquisses.

## I

En juillet, l'heure la plus chaude de la journée. Lentement je suis une plage déserte de l'Adriatique, respirant l'air embrasé au milieu d'une nature qui semble plongée en une profonde léthargie. Pas un souffle d'air, pas un bruissement de feuilles, car il n'y a pas une feuille dans cette lande sablonneuse, ici plane, là bossuée de monticules, partout hérissée de chardons jaunis, qui semblent en zinc. Toutes les voix de la nature se taisent, tous les animaux se cachent, et la mer, en son éternel mouvement assoupi, semble accroupie, paraît lasse et prête à s'endormir. Mon pied vagabond, toujours en quête, est la seule chose

vivante en cette fournaise et laisse sur le rivage humide les traces du passage d'un homme. Accablé moi-même, à peine si je m'aperçois que mon pied est mouillé et n'ai que le temps de m'arrêter devant un ruisselet qui coupe mon chemin. Cette eau ne murmure pas, elle ne décore pas ses bords de fleurs, d'herbes ou de joncs. Paresseuse et chaude, elle creuse à peine le sable et se fond dans la mer sans que, de l'embrassement de ces deux ondes, résulte un baiser, une secousse. Cette veine d'eau si lente, si molle, dévie et se détourne, cherchant un chemin plus facile. Elle se divise à l'infini, formant un large éventail de filets, et plus d'un expire dans le sable avant d'avoir rejoint la mer.

Tout à coup, dans ces îlots, un, deux, quelques insectes s'envolent rapidement en un rayon de soleil; heureux de ne plus être seul, j'aime déjà ces compagnons qui, comme moi, ne craignent ni les déserts brûlants, ni le silence de cette heure plus muette que celles de la nuit.

Trop souvent l'homme ne sait se mettre en rapport avec les autres êtres, qu'en leur infligeant la captivité et la mort; je suis, moi aussi, la loi fatale et, de ma canne, je pourchasse les heureux habitants de ces îlots déserts. Ces petites créatures, qui se baignent et se sèchent au soleil, je les vois s'aimer. Elles sont grises, noires, brillantes, comme métalliques, et tous leurs membres pal-

pitent, tourmentés par les ardeurs de l'été et de l'amour. Une petite femelle, coquette et capricieuse, court rapidement sur le sable; un mâle la rejoint, l'enlève dans les airs; après une rebuffade, puis une fuite ils redescendent; nouvelles poursuites et nouvelles luttes. Je ne vois plus que le ventre, luisant comme une cuirasse d'acier bruni, des deux petits êtres éperdus d'amour. Maintenant je n'en vois plus qu'un, ils se sont fondus ensemble. Une curiosité cruelle me pousse à troubler cette scène; le bout de ma canne blesse le ravisseur, une antenne, une élytre sont arrachées, les entrailles sortent, mais le pauvre amant n'en poursuit pas moins sa conquête, fou d'amour et de douleur; avec les trois ailes qui lui restent, il s'épuise à soutenir sa maîtresse dans l'air et la couvre de son sang. Autour de ces infortunés, d'autres couples plus heureux volent, impuissants à les secourir.... Et moi, plein de remords, je contemple avec admiration cette faible créature qui, blessée et mourante, ne renonce pas à son étreinte, et dont l'agonie se perd dans un dernier spasme d'amour.

Ainsi, même en ce désert on aime; sur ce coin de terre inhabité, se trouve un héros d'amour; même sur cette plage solitaire il y a un homme cruel[1].

1. Ce coléoptère est la *civindela sylvicola;* mais beaucoup d'autres aiment avec cette violence. Blessés, mourants, ils n'abandonnent pas leur femelle.

## II

Dans mon jardin, nonchalamment étendu sur un petit mur assez bas pour que je puisse sentir l'odeur de la terre fraîchement mouillée par un orage, je tourmente d'une main les pétales d'une fleur de citronnier, tandis que de l'autre j'effraie des fourmis qui courent affairées dans l'allée sablée. Deux petites ombres passent devant mes yeux et se posent en face de moi, au milieu de l'allée. Ce sont deux créatures du ciel, brillantes et ailées : les organes de la vie terrestre sont réduits à un fil pour sucer le nectar des fleurs, à quatre grandes ailes pour parcourir l'espace. Leurs heures sont comptées; elles doivent aimer et mourir, et pour leurs amours rapides, la nature les fit ardentes et rapides : les organes des sens sont plus grands que l'abdomen, ceux de la beauté plus grands que les viscères. Ce sont des papillons dont je regrette de ne pas savoir le nom.

Ils s'aiment et se poursuivant voltigent en tous sens.

Ils ne se sont point aperçus qu'un tigre les guette; un gros lézard descend lentement du petit mur, balançant sa tête à droite et à gauche, plein de convoitise, et caressant ses lèvres de sa langue fourchue. Ils sont trop heureux pour songer aux

ennemis qui les entourent; n'ont-ils pas trouvé une tige en fleurs, tout un monde pour eux. La femelle s'en fait une défense contre son cher poursuivant et tourne autour d'elle, tel un enfant qui fuit les coups court autour d'une table. Mais l'amoureux, après quelques tours impatients, franchit l'obstacle et de ses ailes secoue celles de la coquette. Une pincée de poudre d'or s'éparpille dans l'air; il est repoussé, une nouvelle attaque et un frémissement de volupté terminent cette première scène. Peu à peu la femelle paraît céder aux impatients désirs de son amant, mais lorsqu'il est en proie à l'anxiété que lui cause l'approche du but désiré, et qu'il se trouve près d'elle au point de toucher avec ses antennes velues le corsage soyeux de son amante, elle vole deux mètres plus loin. Il la suit et le jeu recommence. La chaleur augmente, et les désirs exaspérés sont devenus ardents comme le soleil. La coquette tourne le dos à son poursuivant et lentement ouvre ses ailes, afin de se montrer dans toute la splendeur de ses pierreries, de ses ors, de ses velours; puis elle les ferme, les redresse et, en un clin d'œil, cache toute la brillante toilette dont la nature l'a parée.

Le mâle n'est pas moins séducteur; par petits bonds il se pose devant sa bien aimée, ouvre largement ses ailes, pour montrer ses mille couleurs et l'éclat de ses yeux fauves. Leur impatience de s'embrasser est alors à son comble.

Ils se rapprochent assez pour se donner des baisers avec leurs antennes et, dans une caresse lente, douce, prolongée, leurs ailes se frôlent. Maintenant ils se reposent, ils savourent la douceur de leur étreinte. Comme il doit être voluptueux en effet ce contact de deux ailes de soie et de velours, si léger que pas une parcelle de leur poudre d'or n'est atteinte.

Plus d'une fois j'ai vu ces heureuses créatures jouir du bonheur de leur union, et j'ai envié le baiser angélique de deux ailes, qui confond par sa poésie les grossières amours des humains.

Deux êtres nus et pourtant vêtus, ardents et chastes, n'aiment qu'une seule fois et qu'une seule créature; s'embrassent sur la terre et s'épousent dans les airs; s'enivrent du suc des fleurs et des rayons du soleil, se caressent des ailes, s'éprennent l'un de l'autre pour leurs couleurs, que ne donneraient ni la chimie ni la palette du Titien et de Rubens; deux créatures enfin laissent leur vie dans une longue étreinte, et meurent pour avoir aimé; — après de longs baisers et mille caresses, ils se donnent une dernière et plus ardente étreinte avant de s'envoler dans les airs pour rallumer le flambeau de la vie qui allait s'éteindre en eux. Tantôt unis, tantôt séparés dans leur vol vertigineux, jusqu'à ce qu'ils aient disparu dans l'azur, je les suivis des yeux en soupirant et je me disais : Oh! pourquoi n'aimons-nous pas ainsi?

## III

Les premières lueurs d'aube ont éveillé un tapage infernal sur le toit de mon voisin, — un toit aux tuiles noircies et rongées entre lesquelles verdoyent des coussinets de mousse, tandis que sur les goutières corrodées par la rouille et tordues par l'alternance du soleil et de la gelée, quelques brins d'herbe ont poussé qui vivent de lumière et de rosée, avec plus de parcimonie qu'un anachorète et plus de bonheur qu'un roi.

Là se sont donné rendez-vous tous les moineaux du voisinage; bruyants, effrontés, pétulants, criards, ils se bousculent, jouent et se béquètent. Ils parlent un langage canaille et inharmonieux, ils se racontent leurs rêves de la nuit ou se disent des choses fort importantes; heureux d'avoir bien dormi, oublieux d'hier et peu soucieux d'aujourd'hui, aucun ne se tait, tous réchauffent leurs plumes aux premiers rayons du soleil, et de leur bec fouillant sous l'aile, font la guerre à quelque acarus gênant. Il y en a de petits et de gros; le gris, le brun, le noir, distinguent leur sexe et leur âge peut-être et peut-être aussi leur race. Mais, pour le moment, ils sont tous frères. Nulle différence de caste, pas de chef, pas d'esclaves, aucune étiquette, foin des for-

mules hypocrites. Ces charmants petits êtres auraient-ils réalisé la République de Platon?

Mais au milieu de ce peuple insouciant, paraît tout à coup un pierrot plus brun, plus fort que les autres. Il se dresse sur ses pattes, allonge le cou et se redresse comme un enfant dont on va prendre la mesure, et sans bouger de place, jette les yeux à droite et à gauche, avec un air d'indescriptible fatuité. Il a découvert auprès de lui une pierrette grise, au corps mince et allongé, aux formes élégantes. Le fat l'aperçoit et, sans même s'approcher, jette un cri de conquête ; par sa force et son éclat c'est déjà un cri de victoire. Il faut croire que dans la langue des passereaux cette parole a une grande signification car la gente pierrette par petits bonds s'isole au bord du toit de la troupe bruyante de ses compagnons.

Mais son superbe amant la rejoint, en clamant son cri avec insistance, il est déjà près d'elle, mais elle s'envole sur le toit d'une maison de l'autre côté de la rue. Elle ne l'a pas atteint qu'il l'a déjà rejointe, ils se font tête et semblent se défier. Ils se lancent un monde de paroles qui me semblent insolences et tendresses à la fois. Elle gémit, lui crie ; l'une implore, l'autre commande, et leur caquetage se confond au point qu'il semble le son d'un seul instrument. Mais leurs coups de becs les ont fatigués, la gentille femelle se sauve dans une gouttière, tandis que le mâle se repose

au soleil et prend de nouvelles forces. Elles sont vite revenues, car les cris et les plaintes recommencent de plus belle. Plusieurs assauts ont eu lieu et la pauvre oiselle se défend avec tant d'énergie que je commence à croire qu'elle ne veut pas être aimée ce matin. Mais s'il en est ainsi, si elle n'aime pas son obstiné persécuteur, pourquoi ne fuit-elle pas à tire-d'ailes par les airs? Pourquoi l'appelle-t-elle lorsqu'il s'éloigne en simulant l'indifférence et le dépit? Mais le désir ne résiste pas à tant de lutte, le mâle est décidé à cueillir le doux prix de sa victoire, en sautillant il rejoint sa compagne, qui se sauve au bord du toit qui surplombe la rue. Derrière elle il n'y a plus un pouce de terrain : il lui faut fuir et peut-être perdre son amant déjà lassé par tant de refus ou se reconnaître vaincue. Les centimètres qui les séparent semblent être devenus des espaces infinis, tant ils les mesurent de mille petits sauts; de temps en temps la pierrette fait la grosse voix, mais sans réussir à couvrir celle plus robuste de son amant qui maintement est assez prêt pour la toucher du bec.

Les deux petits corps brûlants se touchent, se chevauchent, s'enlacent et là, sur le bord de la gouttière, suspendue sur l'abime, la femelle accorde la dernière volupté à son amant; un gémissement faible, un ébourriffement rapide comme l'éclair.

Ils tombent évanouis, puis, ils se relèvent len-

tement, se regardent étonnés et alanguis; enfin, tout frissonnants, ils rajustent leurs plumes et vont cacher leur fatigue heureuse sur quelque arbre hospitalier où le repos va leur rendre leurs nouvelles ardeurs.

## IV

J'étais sorti à cheval de Galeguaychù, par un jour de printemps sans trop savoir où j'allais. J'avais franchi la dernière *calle* et tourné la dernière *quinta*; j'entrais dans la campagne. Je m'en fonçai au galop dans un bois d'*Algarrobos* et de *Nândubays*. Je voulais me mouvoir à la fois et respirer l'air et les parfums. Des perroquets *teru-teru*, *horneros*, *brasitas* et cent autres oiseaux babillaient, criaient dans les rameaux, dans les buissons et sur le sol : presque tous parlaient d'amour. Mon cheval faisait fuir les iguanes gris qui en brisant les petites branches et écrasant les feuilles sèches regagnaient comme l'éclair leurs trous creusés aux pieds des *talas*. Je m'arrêtai un instant, enfermé dans un fourré d'arbres épais et très élevés dont les branches tombaient jusqu'à terre et empêchaient mon cheval d'avancer. J'entendis tout près de moi un bruit sourd et régulier, comme le choc de deux os. Je m'avançai lentement dans le taillis pour en découvrir la cause. Au-dessus d'un *algarrobillo*, couvert d'un

manteau de passiflores, j'aperçus en me dressant sur mes étriers, le cadavre d'un cheval et un vautour. Le cheval était déjà squelette. Sur les os, quelques lambeaux de chair qu'un dernier *carancho* déchirait et dévorait avec avidité. Au milieu de cet affreux charnier, comme elle était belle cette femelle avec son plumage si brillant. Enfermée dans les grandes côtes du cheval, elle avait l'air d'être en cage et de temps en temps elle passait sa tête entre les côtes et fourbissait son bec contre elles. Les coups réguliers du bec, qui détachait les derniers débris de la pauvre charogne étaient interrompus par un gémissement profond, auquel j'entendais répondre de loin un autre gémissement. Alors le *carancho* répondait d'une voix plus forte, et sortant sa tête tout entière, regardait en l'air. Je regardai comme lui et je vis un autre *carancho*, qui planait comme un aigle au-dessus du charnier, de la table d'autopsie. Les gémissements devenaient plus doux, plus affectueux, le mâle se rapprochait, mais cette femelle vorace, sauf quelque regard de coquetterie, continuait sa jouissance gastronomique. Je me cachai derrière le tronc d'un gros *nandubay* pour épier les amours de deux vautours à travers les os d'un cadavre. L'amant impatient continuait à gémir. Il faisait parade de ses mouvements plus élégants, mais la femelle, avec son gloussement sourd, semblait dire : « Je te vois bien, mais

je n'ai cure de toi; je trouve cent fois plus savoureuses les chairs de mon cheval ». Mais l'ardent *carancho* fondit comme une flèche et frappa du bec et des serres cette cage d'ossements qu'il fit vibrer en frémissant d'amour. La froide coquette se tapit dans la carcasse, puis sortant de sa cage, fit deux ou trois sauts gracieux soulevant ses ailes et montrant le duvet le plus caché de sa poitrine, puis voulut rentrer, alors ils s'abordèrent, se mordirent, j'entendis les ailes se heurter, je vis se mouvoir le squelette dans la bagarre, mais l'assaillant fut repoussé et s'envola en criant de douleur et de dépit. La faim avait été plus forte que l'amour.

Le malheureux disparut de l'horizon pour quelques instants et la femelle regardant en l'air entre deux coups de bec, semblait étonnée et chagrine, elle ne pensait plus à son repas et montant sur sa cage elle gémit tendrement. A ce gémissement, répondit un autre gémissement. Un fort bruit d'aile qui troublait l'air calme de cette journée de printemps me montra que l'amour avait été plus puissant que le ressentiment

Le *Carancho* décrivait des cercles en gémissant et la dédaigneuse, prise à son tour, tordait son cou à droite et à gauche, lançant dans l'espace des regards amoureux. Les ailes s'ouvraient et se fermaient rapidement et les plumes de la queue, en se dressant convulsivement, invitaient à la volupté

le compagnon ailé. Il fondit plutôt qu'il ne descendit vers sa compagne, les deux corps s'étreignirent, quatre ailes se caressèrent, mille plumes chaudes et frémissantes se mêlèrent et sous le poids et sous l'embrassement robuste des deux vautours les os du squelette cédèrent et semblèrent par un craquement sourd ajouter leur note d'amour à ce baiser ardent des deux oiseaux.

## V

En un jour de printemps je suis couché au bord d'un de nos lacs. Je n'ai pas sous moi le doux tapis de la grève, mais le sable grossier et les cailloux roulés des plages lacustres.

Tout à coup un frémissement que certes n'a pas causé le vent, se produit dans l'eau. Je me lève et mon regard fouille la berge la plus basse, pour en découvrir la cause, mais il s'arrête, peut-être me suis-je trompé. J'attends. Bientôt des profondeurs de l'eau surgissent des millions de petites ombres brunes, courant comme des armées en bataille au bord du rivage dentelé. C'est un vrai miracle de l'Évangile; le changement de l'eau en poissons. Les petites bêtes se poussent, se bousculent comme pressées, c'était l'impatience d'arriver. Ce n'est ni un voyage ni une fuite. Tout le lac devient argenté et bouillonne comme sous

l'action d'un feu caché, par instants l'eau ne suffit plus à cette population prodigieuse, les poissons sont lancés en l'air par milliers, et retombent sur la foule innombrable des autres.

Ce bouillonnement, cette effervescence, ces bonds prennent peu à peu l'aspect d'un chaos vertigineux. Écailles de poissons, jets d'eau, scintillements du soleil se confondent et je ne reconnais plus les éléments de la nature vivante et ceux de la nature morte qui semblent s'être donné rendez-vous pour fêter quelque sabbat infernal. Tout est froid dans cet endroit sauf le tiède soleil, les poissons sont froids, l'eau est froide, les pierres froides, le sable aussi ; et pourtant l'ensemble de ces mouvements est si chaud !

C'est une fermentation subite de milliers d'individus qui aiment avec tous les sens, qui embrassent avec tout leur corps. Ce n'est point le mélange de deux résistances, mais une confusion infinie, l'amour d'un seul pour mille, l'amour du mille pour un seul.

Ces quelques croquis d'après nature, donneront difficilement une idée de la variété des couleurs et de la singularité des formes de l'amour sur la terre. Les philosophes, les poètes, les artistes, doivent étudier avec passion les mille manières dont les êtres vivants échangent leurs cellules germinatives ; ils y trouveront des sujets de pro-

fondes méditations et de grandes inspirations. C'est seulement aux yeux de l'hypocrite ou de l'imbécile que l'amour chez beaucoup d'êtres vivants ne semble qu'une lutte brutale ou des embrassements impudiques. Jamais la nature ne se montre plus inépuisable, plus puissante, plus admirable que lorsqu'elle enseigne aux vivants à éterniser la vie.

Sur la surface de notre planète, on aime toujours et on aime tant, que même les murs sévères du cloître ne réussissent pas à cacher toutes les scènes d'amour à la pudique religieuse. Il est bon de soustraire autant qu'il est possible aux yeux de nos enfants et surtout de nos filles, les accouplements trop obscènes des animaux domestiques qui nous ressemblent le plus. Mais la morale la plus rigoureuse et la pudeur la plus sévère ne sauraient cacher les baisers des colombes, les débats amoureux des canaris, et les sublimes caresses des papillons.

Plus d'une vierge reçut de ces spectacles la première leçon d'amour, et bien des années avant que la lèvre d'un amant ne lui enseignât à vivre à deux, les colombes, les canaris, les papillons lui avaient fait battre le cœur, en lui découvrant le seuil du temple mystérieux.

---

## CHAPITRE III

### L'AURORE DE L'AMOUR. — LES BONNES ET LES MAUVAISES SOURCES DE L'AMOUR

L'homme simple ou de type inférieur, ne voit apparaître en lui l'énergie de ce nouveau sentiment qui s'appelle l'amour, que lorsque le développement des glandes germinatives a marqué en lui le caractère du sexe. Dans les natures riches et puissantes au contraire, bien des années avant que le sujet ait imprimé à l'organisme sa marque profonde, une vague et mystérieuse sympathie attire pudiquement le jeune garçon vers la jeune fille.

L'aurore de l'amour naît sans être stimulée par une précoce corruption, elle surgit spontanément dans le cœur le plus innocent ; elle brille comme les rayons purs et tranquilles d'une lumière qui deviendra plus tard ardente.

Le vulgaire répète malignement tous les jours

ce blasphème qu'aucun enfant n'ignore les secrets de l'amour. L'innocence des enfants est plus vraie, plus sincère et plus profonde que l'on ne croit et elle persiste même lorsqu'elle a été déjà salie par la boue de la corruption sociale. Les lèvres roses d'un enfant peuvent répéter un mot grossier entendu par hasard, mais cette tache ne pénètre pas dans la nature cristalline, une goutte d'eau l'efface. Le vulgaire est toujours incrédule pour l'innocence d'autrui, telle sa méchanceté se plait à nier la vertu.

Dans leurs jeux, malgré la turbulence du premier âge, les petits garçons distinguent une petite fille entre cent, entre mille, et une sympathie subite fait naître une tendresse sans nom, un amour innocent, inconscient de lui-même, et qui peut sembler à la fois la caricature et la miniature d'un tableau sublime.

Je me souviens d'avoir vu une angélique petite créature blonde comme un épi, rose comme l'aurore jeter tout à coup ses adorables petits bras autour du cou d'un petit garçon fier comme un brigand et brun comme un pirate, et l'effrontée le couvrait de baisers qui le mettaient en fureur. Elle de lui dire qu'elle l'adorait et qu'elle voulait en faire son petit mari. Un monde à l'envers, la réduction microscopique d'un chaste Joseph qui ne savait ce qu'était la femme, et d'une lilliputienne qui, avec ses innocentes ardeurs semblait

Madame Putiphar, et n'était qu'un petit ange. Parfois les élans subits d'affection entre deux enfants de sexe différent, cachent une véritable passion, qui a ses jalousies, ses larmes et ses soupirs, des joies délirantes, une histoire et un avenir.

Les femmes très belles, que la nature bonne ou cruelle a marquées pour faire naître à chaque instant de leur vie des désirs et des passions ignorent souvent que dans la troupe de leurs adorateurs, il y a de véritables enfants, qui baisent en secret les fleurs tombées de leur sein; qui comme des voleurs domestiques se glissent dans la chambre qui abrite leur ange, pour baiser son lit, et s'agenouiller sur le tapis que foulent les pieds de la femme qu'ils ont déja distinguée entre toutes, et qu'ils osent déjà mettre au niveau de leur mère. Et bien souvent une femme qui joue avec les cheveux d'un jeune garçon dont la tête repose sur ses genoux ne sait pas qu'un petit cœur bat rapidement sous ses caresses, elle ignore lorsque l'adolescent relève sa tête frisée, que sa rougeur vient d'un feu qu'il ignore lui-même et qui est de l'amour.

Ces doux rêves de notre enfance durent toujours l'espace d'un matin, et les combats de la jeunesse les font souvent oublier; ceux dont le cœur est sceptique et la mémoire faible, n'ont qu'un geste de compassion et des paroles de

mépris pour ce qu'ils appellent des enfantillages.

Pourtant combien de fois ces fantômes fugitifs n'ont-ils pas annoncé les orages de l'avenir, en révélant une nature profondément aimante. Quelques rares mortels ont eu le bonheur, à leur lit de mort, de serrer la main de l'unique femme qu'ils avaient aimée, et que tout enfant ils avaient aimée avant de savoir qu'elle était une femme ; la lèvre tremblante du moribond pouvait alors rattacher ce dernier baiser au premier qu'il avait bruyamment déposé sur la joue d'une enfant de dix ans. Et sans parler de cet idéal, inaccessible pour nous, que de fois, après une longue vie usée par les passions, après avoir cru n'avoir plus ni foi ni amour, aux premières ombres du soir, que de fois un dernier rayon n'a-t-il pas ravivé la chère mémoire de tant d'années ensevelies, fait palpiter le cœur d'un vieillard et rouler une larme sur son visage flétri. Devant ses yeux fatigués a passé un petit chapeau de paille orné d'un ruban bleu. Dans la profondeur de son âme quel abîme de chers souvenirs s'est ouvert en un instant! Une douce lumière illumine toute la nuit du passé ; un camée antique a été retrouvé sous la bêche du fossoyeur, dans la poussière et les gravats. Un amour juvénile a été retrouvé par la mémoire qui n'est pas toujours ingrate et cruelle.

Si l'on demande à un petit garçon pourquoi il

aime une petite fille, il s'enfuira tout honteux; si on le demande à la petite fille elle deviendra toute rouge et répondra une sublime impertinence : ils aiment... *et ils ne savent pas pourquoi!*

Demandez à un bouton de rose précoce pourquoi il a voulu fleurir en mars, au lieu d'attendre le souffle tiède de mai; demandez à un cyclamen de juillet pourquoi il n'a pas attendu les brises fraîches de septembre pour parfumer la mousse dans laquelle il a fait son nid.... *Ils ne savent pas pourquoi!*

Chez les hommes ardents, les premières lueurs de l'amour apparaissent plus tôt parce que, à leur nature féconde, impatiente, il tarde de donner ses fleurs, et que toute la vie sera pour eux trop courte pour apaiser l'immense soif d'amour qui les consume. Ils aiment vite parce qu'ils aiment beaucoup; c'est ainsi que les hommes de génie pensent souvent à dix ans, ce que le vulgaire ne pense pas à trente.

Et pourquoi, mon enfant, préfères-tu cette petite fille à toutes les autres? Et toi, jolie fillette, pourquoi te laisses-tu embrasser seulement par ce jeune brun? Pourquoi cette petite est-elle différente de toutes les autres, pourquoi ce garçon diffère-t-il de ses compagnons? L'amour, dans sa forme la plus obscure, est élection irrésistible et sympathie profonde de deux natures différentes;

c'est la recomposition de deux forces décomposées, c'est l'équilibre des contraires, c'est l'harmonie des harmonies; la plus gigantesque, la plus impérieuse des affinités.

En dehors de ces natures privilégiées, l'amour naît dans les masses lorsqu'un nouveau besoin surgit sous la baguette de cette magicienne qu'on appelle la puberté. C'est alors que dans la fleur de l'enfant apparaît le fruit qui y était contenu, c'est alors que dans l'adolescent, la voix plus forte, le poil qui recouvre sa peau, les muscles plus puissants, tout demande une femme. Et chez la jeune fille, la démarche, la chevelure superbe, l'éclat du regard, tout demande un homme.

L'innocence et l'ignorance les font fuir dans les bois, dans les frais vallons, sur les arides montagnes. Ils courent, ils courent jusqu'à la lassitude, jusqu'à l'étourdissement, pour fermer les oreilles à ce cri. Ils jouent, ils folâtrent avec fureur pour prouver à eux-mèmes et aux autres qu'ils ne sont pas aujourd'hui différents d'hier; ils rient et pleurent sans raison, pour tromper eux-mêmes et les autres et montrer qu'ils sont plus enfants que jamais, mais en vain. Dans les jeux, dans les courses, le démon nouveau les tient, ne les abandonne pas et, en les narguant, il leur crie : un homme! une femme! La nuit vient et la fatigue leur prépare un sommeil profond, où la

jeunesse étourdie semble devoir s'enfoncer dans une mer d'oubli. Mais des fantômes nus, hélas! trop nus, apparaissent et chassent l'innocence et l'ignorance; des tourments nouveaux, des voluptés inconnues, des angoisses qui semblent des joies, mais des joies pleines de pleurs, les réveillent troublés et le sein palpitant. La jeune fille, inondée de sueur et de larmes, s'assied sur son lit et touchant ses cheveux, dérangés par le rêve d'une lutte, se demande consternée : quel péché ai-je commis?...

Maman, maman, où es-tu? Après cette nuit sans repos et le sommeil sans paix, elle court vers sa mère, en lui disant qu'elle est malade, très malade..., mais qu'elle n'a mal nulle part. Et à l'affection qui sourit et console, elle répond par des pleurs inaccoutumés, des impatiences, des désirs nouveaux, des caprices étranges. Puis, que de larmes sans motifs, que de bourrasques dans un ciel serein, que de romans créés en une heure d'imagination; que de caresses faites à un chien que l'on n'avait jamais aimé, que de baisers à un oiseau auquel on n'avait jamais songé, que de tendresses dépensées au hasard, suivant les convulsions d'un cœur qui ne peut être ni réglé ni conduit.

Le passage de l'adolescence à la jeunesse est une des époques les plus chargées de chagrins et de joies folles, aussi je l'appelle la *période hysté-*

*rique de la vie.* Je l'étudierai de plus près, plus tard, dans un ouvrage que je prépare *sur les âges de l'homme.*

Si je n'ai presque parlé jusqu'ici que de la femme, c'est parce que, plus pudique, plus réservée et pourtant cent fois plus avide d'amour, elle ressent plus profondément le frémissement qui annonce l'arrivée du nouveau dieu; plus innocente que nous, elle en ignore la nature et, plus timide, elle s'en effraie davantage. A l'homme, la nature a fourni des ressources ignobles, presque inconnues à la femme, et trop souvent le vice précoce lui fait goûter la volupté avant qu'il ne connaisse l'amour. Lorsqu'il est pudique, chaste et passionné, il ressent lui aussi ce tumulte qui agite tout son être; lui aussi est sombre, mélancolique et bizarre, il demande à la nature avec l'accent de la colère ou de la plainte : une femme.

A ces cris, trop souvent, hélas! c'est le premier venu qui répond. Pour certains tempéraments, il est impossible de résister longtemps aux tourments d'une robuste et vigoureuse chasteté, et la fragile enveloppe humaine se briserait si on s'obstinait à comprimer ces forces si puissantes et accumulées, prêtes pour la bataille. Le premier amour ne tarde pas à paraître; si à l'être qui survient il manque plus des deux tiers des vertus nécessaires, l'amour est un tel ma-

gicien qu'il les fera surgir et, d'un ver, il fera un dieu.

La jeune fille dans ses songes avait imaginé un homme avec des ailes n'ayant rien de matériel que deux lèvres pour lui imprimer un baiser; un être tout amour qui aurait emporté son âme dans les espaces infinis, en une région d'or, de lumière, de chaleur. Le frémissement des ailes et la douceur d'un baiser étaient toute la luxure que cette pure enfant admettait dans ses rêves; et, au delà, un obscur et infini mystère dont elle ne savait ni le nom, ni la forme, ni les limites.

Au lieu de cet être parfait, elle voit un homme en redingote qui fume beaucoup et qui dit du mal des femmes; peut-être ses cheveux commencent-ils à grisonner, peut-être est-il déjà mari et père... mais c'est un homme.

Le jeune homme aussi avait rêvé d'un ange : il devait être tout yeux et tout cheveux, une taille à serrer entre deux doigts, des pieds qui devaient à peine poser sur terre, un éternel sourire illuminé d'un rayon céleste, une âme ardente comme le feu, une innocence pure comme la neige qui tombe sur les pentes de la Jungfrau. Mais il est tiré de son rêve, par la grosse servante dont la forte cambrure n'indique qu'une chose c'est qu'elle est femme et très femme; au lieu d'ailes elle a deux bras vigoureux et deux mains durcies par les casseroles et le balai. Les petits pieds

sont deux larges et lourdes pattes.... Mais c'est une femme.

Tout suffit au premier amour ; comme il est vulgaire l'objet des pensées de cette fille amoureuse! Un cœur d'épicier dans un corps de portefaix. Il est pâle et l'hébétude de son regard lui semble être de langueur; il est malade et elle le trouve poétique; s'il est robuste, il est pour elle le dieu de la force; arrogant, il lui semble passionné; est-il égoïste, tant mieux, il n'aimera qu'elle qui seule saura le rendre heureux. Que de poésie dépensée quelque fois par un jeune homme pour une maritorne! Que de soupirs poussés pour le pâle visage d'un chlorotique! Malheur si la séduction vient s'ajouter à tous ces mensonges! Malheur à la pauvre fille! Le vieux libertin sait dire avec un accent qu'il sait prendre depuis longtemps : « Je t'aime! » Malheur si une vieille lascive qui veut réveiller ses appétits éteints par le goût d'un fruit vert sait réchauffer le jeune innocent aux feux de voluptés nouvelles! Alors l'incendie s'allume, et le premier objet aimé sert d'autel à la plus extravagante idolâtrie.

Le premier amour il est vrai n'est pas toujours aussi déplorable, mais il l'est le plus ordinairement. Nous serons sincères dans cette étude, parce que l'hypocrisie est le ver rongeur de nos sociétés. Le péché originel de l'amour se montre dès ses premiers vagissements; notre premier mot est un

mensonge : « Je t'aime par-dessus tout, je t'aimerai éternellement. Tu es mon premier amour et l'on ne peut aimer qu'une fois.... » Un second serment répond au premier; un baiser, qui souvent contient deux mensonges, vient sceller la première hypocrisie, et cette tare indélébile marque jusqu'au dernier jour toutes les expressions de l'amour, tous les délires du cœur.

Soyez sincères à votre premier baiser si vous voulez que l'amour soit la première joie de la vie et non un trafic de mensonges voluptueux.

Oui, votre amour est le premier, mais, parce qu'il est le premier, il n'est pas vrai, il n'est pas juste, il n'est pas naturel qu'il soit le plus grand et l'unique amour. Ne vous parjurez point avant de connaître la vérité. A l'éternité de vos serments, répondra ironiquement l'indifférence du lendemain et le regret du surlendemain. Avant d'avoir aimé véritablement, vous direz déjà sur tous les tons que la vertu n'existe pas et que l'amour est un songe, et, en même temps, enfants et vieillards vous nierez un dieu dont vous n'avez jamais vu le temple. Délaissés par une chambrière qui a eu les prémices de notre jeunesse, nous crions à la trahison. Enchaînés au char d'une coquette vous vous révoltez si son caprice brise le fil léger qui vous liait à elle avec mille autres esclaves. Menteurs vous-mêmes qui dites que l'amour est un mensonge.

Vous prétendez que vous vous aimez et pour tous deux peut-être c'est le premier amour. Eh ! bien, ne jurez pas encore. Il est rare que le premier amour soit le vrai, comme il est rare aussi que le premier livre d'un auteur soit la véritable expression de son génie. On est faible par trop de jeunesse comme par trop de vieillesse, et l'amour unique est comme bien d'autres dogmes qui plaisent tant à l'homme, ce bipède pédant et hypocrite qui a fait plus de victimes dans la société moderne que bien des crimes et des maladies du corps et de l'esprit. Si votre amour est le premier, tant mieux ! Les mains chastement enlacées et les lèvres pudiquement jointes, ne prononcez pas d'autre parole que celle-ci : « Aimons-nous ! » Si vous êtes du petit nombre de ces heureux mortels qui n'aimeront qu'une fois, qui ont rencontré l'ange entrevu dans les premiers songes de la jeunesse, heureux, mille fois heureux ! La fidélité dans l'avenir cimentera pour toute la vie votre pacte. S'il existe un Dieu, combien de fois il doit sourire en entendant nos serments, et ce sourire doit le réconforter dans l'éternel ennui d'avoir seul à subir cette fatale éternité. Quant à moi si le progrès de la vraie et saine démocratie doit effacer de nos institutions juridiques la formule du serment, je voudrais que l'homme et la femme ne jurent plus jamais. Un serment de moins et une caresse de plus, quelles délices ! L'éternité en

moins et une caresse plus longue, quelle volupté!

La triple cuirasse d'hypocrisie qui, depuis la naissance, nous enveloppe, nous empêche de voir la véritable nature des choses, et en amour nous sommes tous des faussaires. L'extrême liberté, l'extrême sincérité peuvent seules nous guérir de cette maladie qui s'infiltre dans toutes les races, dans toutes les classes, sans épargner les natures les plus élevées et les plus robustes; qui s'est incarnée dans chaque fibre de notre cœur, dans toutes nos institutions.

Quelles sont les véritables sources de l'amour? Quelles sont les voies qui conduisent à son temple sacré? Il ne devrait y avoir qu'une seule source et qu'une seule voie, mais le nombre est si grand de ceux qui veulent entrer là où ils espèrent la joie suprême, la foule est si compacte que tous ne peuvent pénétrer par la grande route naturelle. Il en est qui arrivent par des chemins de traverse, par des portes latérales et ceux-là sont malheureux, parce que le péché originel de leurs amours les condamne à une vie pleine de déboires et d'amertume.

La sympathie est l'unique mère de l'amour, la sympathie, le mot le plus beau du langage humain. Souffrir ensemble, prophétie mélancolique de la vie vécue à deux, mais mieux encore, sentir, rire et pleurer ensemble : deux organismes, mais

une seule perception; se voir, se regarder, se désirer, une étincelle qui jaillit du contact de deux désirs; voilà le premier acte. Deux navires isolés sur l'immensité des mers; le vent les pousse l'un vers l'autre. Ils se sentent dans une nécessité commune et se lancent un câble qui les unit. Dès cet instant ils navigueront ensemble, s'exposeront aux mêmes périls et chercheront le même rivage.

La plus rapide et la plus ardente sympathie prend naissance dans l'admiration de la forme qui est pour ainsi dire le sentiment du beau, satisfait par l'objet désiré. Parmi les quatre définitions de l'amour, que le Tasse a discutées, il y en a trois qui expriment bien cette idée : « l'amour est le désir de la beauté »; « l'amour est le désir d'embrassements chez ceux qui sont avides d'une beauté particulière »; « l'amour est une union qui nous fait désirer la beauté. »

En effet, qu'est-ce que l'amour, sinon le choix des formes les meilleures à perpétuer? Qu'est-ce donc que l'amour, sinon le choix de ce qui est le meilleur pour qu'il triomphe du médiocre, le choix de ce qui est jeune et fort pour qu'il survive aux éléments vieux et faibles? La femme gardienne des germes, vestale de la vie, doit être plus belle que nous, et, en elle, l'homme aime la forme avant tout; les formes médiocres peuvent, rehaussées par la puissance d'un grand génie et d'un cœur passionné, susciter encore d'ardentes pas-

sions; mais ce sont toujours des sympathies artificielles; là où apparaît une difformité, l'amour est mort, ou bien il vit comme un prodige d'héroïsme ou comme une maladie esthétique.

La femme aussi est frappée par la beauté des formes viriles, et elle peut aimer un homme seulement parce qu'il est beau; mais, chez elle, la sympathie s'élargit et s'élève, et le caractère, l'intelligence, la séduisent bien plus souvent que cela ne se voit chez nous. Des hommes fort laids ont eu le bonheur surhumain d'être aimés; mais dans la supériorité de leur caractère, dans la puissance de leur esprit et dans la grandeur de leur situation, ils avaient un attrait qui leur donnait une place dans le monde du beau. La femme renferme une telle puissance de transmission des éléments germinatifs et possède une telle accumulation de beauté qu'elle peut presque se passer de celle de son compagnon. Mais elle veut se sentir conquise par une force supérieure, elle veut toujours se sentir fascinée par la grandeur et l'éclat.

En amour, l'esprit et le caractère exercent une très faible influence s'il ne s'y joint pas la beauté, et l'esthétique domine le monde de l'amour. Même ceux qui croient placer dans les plus hautes sphères de l'idéal le critérium de leur choix et qui méprisent le beau comme un appeau pour les natures vulgaires et dominées par les sens, ne

recherchent, sans le savoir et sans le vouloir, que des qualités de nature essentiellement sexuelles.

Peut-être y a-t-il quelque philosophe qui se vante d'aimer une femme laide mais intelligente et bonne. Qu'il descende dans le fond de son cœur et il découvrira que ce qui le charme dans sa compagne ce sont des qualités purement féminines : la sensibilité touchante de son âme, les délicatesses charmantes de son cœur, son intarissable tendresse ou bien les grâces de son esprit; en un mot, ce superbe contempteur de la forme a été séduit par la forme toute belle et toute féminine d'un caractère ou d'un esprit. La femme aussi, lorsqu'elle aime un homme laid, est toujours conquise par l'esprit de sa nature, l'ambition ardente, le courage héroïque, par quelque qualité ayant un caractère profondément viril. Le sexe fait partie trop intégrante de notre organisme pour que nous puissions l'éliminer de notre appréciation.

Si quelqu'un se refuse à admettre que le beau est l'excitant suprême de tout amour, qu'il se souvienne que c'est la passion de la jeunesse qui, elle-même, est toujours une forme choisie de la beauté.

Il est rare que l'éclair qui jaillit des yeux d'un homme et d'une femme, en se rencontrant pour la première fois allume d'un seul coup l'incendie. C'est la plus heureuse combinaison des grands

hasards de la vie. Se rencontrer, s'admirer, se désirer en un instant et rougir ensemble, c'est une joie trop rare que peu de mortels ont éprouvée et que peu éprouveront. Plus souvent il arrive que les sympathies naissantes marchent à pas irréguliers ; l'une a porté l'homme au plus haut point du désir et de la passion, tandis que l'autre commence à peine à se dessiner. Même lorsque deux amours sont appelés à d'heureuses destinées, la femme, ne peut ressentir comme nous la même émotion subite et violente. L'homme dit tout d'un regard ; il avoue aussitôt avec orgueil sa défaite ; la femme même sous l'empire de la plus complète fascination, baisse les yeux, se refuse à l'évidence et se défend par tous les moyens. L'homme a déjà dit cent fois avec les yeux « je t'adore », que la femme en tremblant ose à peine dire « je t'aimerai ». Ils se fuient, ils se rejoignent, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le même degré dans la passion.

Les énergies de l'amour, qui s'accumulent par la durée, suivent les lois physiques qui gouvernent les forces. Les amours les plus subits ne sont pas les plus durables, et si la satisfaction suit de près le désir, l'amour peut ressembler plutôt à un rapt qu'à une véritable passion. Ordinairement, les amours qui naissent lentement, meurent lentement ; et ceux qui ont le caractère de la foudre durent ce que dure la foudre. De toute façon un amour sain, bien constitué et

destiné à une existence féconde qu'il naisse rapidement ou lentement, doit commencer par une secousse violente, qui mesure la profondeur d'où a jailli cette chaude sympathie. Toutes les autres affections naissent d'une façon fort différente de l'amour, sans éclairs ni tonnerre : l'amitié, la bienveillance, une affection quelconque naissent paisiblement. Outre cette large route qui conduit à l'amour tout droit et sans détours, il est des sentiers de traverse.

L'amitié peut être quelquefois le point de départ de l'amour, mais dès lors il n'a plus une origine naturelle, et dès maintenant nous allons rencontrer les plus mauvaises sources de l'amour ; la reconnaissance, la compassion, la vanité, la luxure, la vengeance.

Lorsque l'on a pu voir une femme pendant longtemps, lui parler et même vivre avec elle, sans lui donner un autre nom que celui de sœur ou d'amie, si un jour il nous semble l'aimer, cet amour ressemble beaucoup aux fruits des tropiques poussés dans nos climats à force de fumier et de calorifères. On connaît le vieux problème : l'amitié est-elle possible entre l'homme et la femme? Il ne sera jamais résolu, parce que beaucoup donnent ce nom à de véritables amours que la main rigide du devoir retient sur le seuil du désir. On croit devoir, par délicatesse, donner à ces sortes d'amour le nom d'amitié, et je ne condam-

nerai certainement pas cette innocente tromperie; mais une véritable et réelle amitié avec tous les caractères spécifiques qui distinguent cette sereine affection n'est possible entre un homme et une femme qu'à une seule condition : c'est de faire abstraction de tout caractère sexuel dans ceux qui se sont serré la main. Et retrancher le sexe est une cruauté physique et morale qui détruit plus de la moitié de l'individu. Si l'amitié réunit deux eunuques de ce genre, je dirai que leur affection n'unit plus un homme et une femme, mais deux êtres neutres; mais tant qu'un désir, même le plus pudique et le plus innocent, sera possible entre eux, l'amitié sera de l'amour.

Combien y en a-t-il de ces eunuques moraux! combien sont-ils les hommes et les femmes qui peuvent aimer sans aucun désir? Comptez-les, et je vous dirai alors combien il y a de cas bien constatés d'amitié sans amour entre homme et femme.

Je veux pourtant être plus explicite afin de n'avoir pas l'air de tourner le problème, au lieu de le résoudre, parce que je le trouve difficile. Y a-t-il dans ce monde un homme et une femme qui se voient volontiers, qui s'aiment et qui n'ont jamais désiré même un baiser? Oui. Eh bien! ces deux anges sont amis, et j'admets le phénomène psychologique de l'amitié entre personnes de sexe différent.

Toutes les formes de bienveillance peuvent se transformer en amour et surtout cette amitié entre homme et femme que nous avons admise comme possible. Il peut naître par cette voie des amours de longue durée et de constitution saine. Néanmoins, ils sont toujours froids et lymphatiques. Ils ont besoin d'une hygiène fortifiante, d'un traitement suivi, car leur lymphatisme peut devenir scrofule. Une variété commune de ce genre d'amour est celui qui naît de la reconnaissance.

Amor che a nullo amato amar perdona,

chante le poète et avec raison, mais à une condition, c'est qu'il n'y ait de différence entre les deux amants que dans la rapidité de leur marche, c'est-à-dire, que l'un arrive le premier et que l'autre le rejoigne; autrement sur la grande route de l'inclination, ils ne se rencontreraient jamais.

Oh ! tuteurs qui croyez à l'amour d'une pupille ! oh ! hommes qui croyez à l'amour d'une orpheline que vous avez comblée de bienfaits ! oh vieux célibataires qui croyez à l'amour d'une gouvernante reconnaissante, rappelez-vous que la reconsance seule n'a jamais inspiré un véritable amour; elle ne peut que conduire vers la sympathie, elle ne peut se remplacer. Il y a des hommes et des femmes qui ressemblent beaucoup aux animaux à sang froid, qui ont la température du milieu qui les environne mais qui sont incapables de

produire de la chaleur par eux-mêmes. Ils ne savent pas aimer par eux-mêmes, ils ont besoin qu'un autre amour les pénètre. Leurs affections sont froides et égales pour tous; ils demandent aux hommes et aux livres ce qu'est l'amour, ils comparent leurs sentiments avec ceux des autres, comme un naturaliste qui tourne et retourne un insecte entre ses doigts, pour s'écrier enfin : « Mais il me semble que c'est bien l'amour vrai. Moi aussi j'aime, j'aime véritablement ! » Pour tous ces individus dont le nombre est bien plus grand que l'on ne croit, le vers cité plus haut est très vrai, et ils aiment par reconnaissance ou par compassion, ce qui est à peu près la même chose.

Cette douce bienveillance, qui est l'amour par gratitude, ne doit pas être confondue avec la pitié qu'ont spécialement les femmes pour ceux qui les aiment follement, et à qui, plus d'une fois, elles accordent, non leur amour, mais un amour de pitié. La femme s'attendrit facilement; elle ne peut voir impunément souffrir, et souvent elle cède par pitié et par orgueil légitime de donner le bonheur à un malheureux. L'homme, souvent spécule sur cette faiblesse et il en abuse misérablement, prêt à calomnier celle qui s'est sacrifiée. Lui aussi peut aimer par compassion, mais plus souvent il se donne par amour-propre et sans affection, ainsi que nous le verrons dans le cours de nos études.

Il n'est pas rare pourtant que la femme, outre la volupté, accorde son amour à celui qui depuis longtemps soupire, pleure et souffre pour elle. La compassion est une corde sensible qui vibre même dans les natures les plus brutalement égoïstes, et chez la femme, si riche d'affection elle peut vibrer jusqu'à la douleur. Mais l'être sensible, en posant sa main sur celui qui souffre, le maintient au-dessous de lui, de sorte qu'une parfaite égalité ne peut exister entre celui qui inspire la compassion et celui qui la ressent. C'est là le caractère essentiel de ce sentiment, et l'amour qui en résulte se ressent toujours de son origine bâtarde. L'amour par compassion est toujours une forme de pitié, de protection et manque des élans de la passion ; il ressemble tout à fait aux vers de ceux qui ne sont pas poètes, qui ne sont pas chauffés par le feu sacré.

La femme qui, par malheur, n'a encore éprouvé que l'amour par compassion, peut se faire illusion, en toute sincérité, qu'elle aime profondément ; mais, malheur à elle si une vraie passion s'éveille en son cœur et l'anime des comparaisons ! La pauvre créature qui aime follement pour la première fois souffrira les plus âpres tortures dans cette lutte entre le devoir et son entraînement, entre la compassion et la passion. Demander l'amour comme une aumône étant une vilenie, je préférerais mille fois être aimé par

caprice, par vengeance ou par luxure. La femme qui nous aime de cette façon a toujours son talon sur notre tête, et bien que la pression d'un petit pied puisse nous être aussi chère que la caresse de la main, en face de la nature nous commettons un acte vil et nous bouleversons les lois les plus élémentaires de la physiologie des sexes. L'homme qui renonce à la privauté de la conquête est un lion qui laisse couper sa crinière; c'est un Samson après les ciseaux, une forme atténuée de l'eunuque. Que le sort vous préserve d'un amour par compassion !

Une source encore plus trouble est la vanité. Entendre dire qu'une femme est belle et chaste, qu'elle ne s'est jamais laissée aimer, aiguillonne l'amour-propre de l'homme qui se croit irrésistible. Les filles d'Ève, à leur tour, s'obstinent à jeter l'hameçon au poisson solitaire qui vit chastement dans la solitude. D'où, bien beaucoup des défis jetés et relevés pour triompher du corps, plus que du cœur et recueillir les trophées de la vanité. Les grandes amoureuses, qui ont depuis longtemps renoncé à l'amour élevé, ne font des conquêtes que par vanité, pour enchaîner à leur char de nouvelles victimes. Presque toujours elles s'attaquent à des hommes difficiles ou à de natures très différentes les unes des autres. Elles désirent ardemment donner la première leçon de volupté aux innocents et subjuguer les vieux libertins.

Au choix de la victime concourt encore l'aiguillon de la curiosité, un des fils les plus résistants de la trame psychologique de la femme. Le fruit âpre et sauvage peut exciter l'appétit d'un palais blasé autant que le mets faisandé. Dans ces natures, le dérèglement peut aller jusqu'à n'aimer que par curiosité, sans même la moindre volupté, qui n'est pas toujours nécessaire dans ces cas pathologiques.

Cependant, même quand la vanité seule a rapproché un homme et une femme, une sympathie ultérieure peut éveiller un véritable amour qui jouira d'une longue vie. Mais c'est un amour qui ressemble au roturier riche et parti de rien.

L'homme qui, chaque jour, accuse sa compagne de vanité, présente lui-même, bien plus qu'elle, les formes les plus grotesques de ce sentiment, et nous le voyons bien rarement renoncer à la puérile ostentation de ses amours. Que de fois il fut assez vil pour reprocher à la femme qui le rend heureux de l'avoir aimée seulement pour pendre un nouveau trophée au char de ses triomphes ! La femme, au contraire, même lorsqu'elle ne s'est laissée aimer que par vanité, même lorsqu'elle est au moment de congédier l'esclave qui l'a lassée, lui donne presque toujours un certificat de bons services, le laisse heureux, ne l'humilie point, lui laisse croire qu'il a su plaire un jour, un mois, une année, à celle qui a peut-être feint

de l'aimer. Personne ne sera humilié d'avoir été la douce victime d'un caprice, chacun se sentira avili d'avoir servi de but à une spéculation vaniteuse. Bien souvent, au contraire, la femme, avec un sens très fin, s'aperçoit qu'elle n'est désirée et aimée que par ostentation, mais elle feint généreusement de ne pas s'en apercevoir et peu à peu elle parvient à se faire aimer pour elle-même, et, sans que l'ami ennemi s'en doute, réussit avec une grande habileté à substituer une passion ardente et sincère à la mesquine ambition qui avait inspiré l'attaque et la conquête. C'est là une des mille preuves que, par le sentiment, la femme nous dépasse de toute la hauteur dont nous la surpassons par la force et l'intelligence; une des mille preuves que la femme tend toujours à élever, l'amour même le plus bas, tandis que nous voulons toujours faire passer sous les fourches caudines de la volupté, même les amours nés comme les aigles, sur les rochers les plus escarpés de la psychologie.

La luxure est la mère féconde des amours abjects, et ce sentiment même n'est pour un grand nombre que le besoin de se désaltérer à une fontaine plus douce que les autres. L'amour nu, sans le splendide vêtement de l'imagination et du cœur, dépouillé des formes que lui prête le sentiment du beau, se réduit à un squelette, la luxure, qui pour beaucoup est tout l'amour. Pourtant il y a des

amours qui osent s'appeler de ce nom et qui eurent pour origine une maison de prostitution ou le viol! Avoir possédé avant d'avoir aimé, avoir été possédée avant que d'avoir donné le premier baiser d'amour, quelle ignominie! Et cependant l'amour est un tel magicien qu'il a su parfois faire ce prodige.

Ces amours nés de la luxure sont les plus difficiles à conserver. Les artifices les plus savants du plaisir émoussent leurs armes contre des difficultés insurmontables; et la femme, après des prodiges de dévergondage du cœur et des sens, peut voir la première venue lui arracher sa proie. L'amour peut être violent, ardent, mais la coupe qui l'abreuve est toujours d'un verre bien fragile et d'un instant à l'autre il peut se briser en mille pièces.



La vengeance, une des formes de la haine, peut être la mère incestueuse de l'amour. Se voir trahie, vouloir humilier le coupable par le mépris et lui jeter à la face un nouvel amour trouvé en un jour : voilà l'origine des amours par vengeance.

Le malheureux qui sert d'instrument à ce calcul honteux ne s'aperçoit pas de la ruse; il se laisse aimer, il aime, et prête à rire à qui feint de l'aimer et à qui assiste à l'odieuse comédie. La vanité nous empêche de remarquer que nous avons été vus, désirés et conquis en un instant,

et pendant que nous faisons la roue, nous ne nous apercevons pas que nous sommes affichés pour humilier celui ou celle qui est encore et plus que jamais aimé, sans penser que nous serons congédiés brusquement dès qu'on n'aura plus besoin de nous.

Ces cas sont les plus malheureux ils appartiennent à la pathologie la plus laide du cœur humain. Dans d'autres cas, l'amour par vengeance devient un véritable amour qui guérit les anciennes blessures et qui ouvre un large horizon de bonheur à l'homme et à la femme qui se sont connus de cette étrange manière.

Je ne prétends certes pas avoir étudié toutes les origines pures ou impures de l'amour. Ainsi, il arrive souvent que la source d'un amour n'est pas unique, mais double, ou multiple et formée du concours de différents ruisseaux. Ainsi une petite mais sincère sympathie peut s'unir à une grande vanité, etc.

Il arrive parfois qu'une personne soit aimée, non pour elle-même, mais parce qu'elle ressemble étrangement à un être longtemps chéri et perdu. C'est ainsi que l'on aime la fille après la mère, et on a vu des cas ou l'amour s'est prolongé jusqu'à la troisième génération.

La grande disproportion d'âge de l'amant, l'odeur de momie qui s'exhale de cet amour lui donnent un caractère qui me les fait placer au

moins sur les frontières de la physiologie et de la pathologie, aussi les appellerai-je volontiers physio-pathologiques.

Les amours d'origine mixte, sont d'autant plus vifs et plus purs que la part qu'y a pris la sympathie est plus grande. L'influence qu'exerce sur l'amour son origine première est tellement puissante que plus d'une fois des affections bien malades ont guéri d'un coup, au seul souvenir du passé. « Tu m'as pourtant sincèrement aimé un jour.... Et pourtant je t'ai bien aimé ! » Un homme dans une position supérieure et de noble race glisse peu à peu dans la boue, perd sa dignité et jusqu'aux formes que donne l'éducation ; cependant on découvrira en l'observant attentivement dans la distinction d'un geste, dans la noblesse d'un accent, dans un goût plus raffiné, les traces de son origine. Il en est ainsi d'un amour bien né et il est capable de résurrection à un degré inouï.

Lorsque l'amour commence, on peut avoir quelques doutes sur sa réalité. Les embryons se ressemblent tous et le plus fort microscope ne sait pas distinguer l'œuf du lion de celui du lapin. L'amour revêt des travestissements si nombreux et si variés qu'il nous met dans de cruels embarras pour le discerner. Il est plus facile à reconnaître chez nous que chez les autres, bien qu'il soit plus important pour notre bonheur de

savoir si nous sommes aimés que si nous aimons.

Cette étude physiologique pourra servir à distinguer l'amour vrai de l'amour faux chez autrui; pour le distinguer chez vous-même, l'étude de vos sentiments intimes suffira.

---

# CHAPITRE IV

## LES PREMIÈRES ARMES DE L'AMOUR. LA SÉDUCTION

Combien doit être subtile et mystérieuse cette savante chimie qui unit les éléments reproducteurs de deux organismes de sexe différent, pour créer la vie dans un être nouveau! Il ne suffit pas qu'un certain nombre d'années vécues par un homme et une femme aient, dans le calme et le silence, préparé les germes prêts à s'attirer; il ne suffit pas que les forces de l'affinité sexuelle se soient accumulées; il ne suffit point encore que la sympathie détermine l'embrasement. Quand le long travail de la nature a tout disposé pour que le grand phénomène s'accomplisse, l'homme doit accomplir sa mission spéciale. Elle est simple et n'exige que de la force : force physique, morale, intellectuelle, ou mixte; mais toujours une force d'attaque pour assaillir et briser les entraves que la femme opposera par pudeur.

A la femme, au contraire, la nature a assigné une tâche beaucoup plus difficile et plus cruelle. Elle doit refuser ce qu'elle désire; elle doit lutter avec la volupté qui l'envahit; elle doit repousser celui qu'elle aime ; exiger des sacrifices au lieu de demander des baisers; être avare quand tout la pousse à la générosité; elle doit rassembler toutes ses faibles forces pour se défendre de l'assaut de celui qu'elle voudrait serrer sur son sein.

Les luttes des désirs et des coquetteries, des ardeurs et des pudeurs, des impatiences et des refus varient suivant les pays et les époques, mais elles sont toujours semblables dans le fond. Même lorsque l'amour le plus tendre unit deux êtres l'un dit : « Je veux », l'autre répond « Attends ». L'un dit : « Tout de suite », et l'autre : « Plus tard ». Lorsque l'inverse se produit et que les rôles amoureux sont renversés, il en résulte toujours un violent désordre.

Au Paraguay, où les mœurs sont très faciles, un jeune homme fort impatient, qui pourtant avait le droit de se croire aimé, répétait sur tous les tons, depuis les plus tendres jusqu'aux plus passionnés, avec des sanglots dans la voix : « Aujourd'hui ». Et la belle créole qui ne savait rien de Darwin ni de l'élection sexuelle, répondait en souriant : « Comment aujourd'hui! tu ne me connais que depuis dix jours. Dans deux mois

nous verrons,... peut-être.... » Par cette réponse ingénue, elle confirmait la philosophie de la séduction et se conformait à la physiologie des sexes..

Tous les jours la plus belle moitié du genre humain nous accuse brutalement d'être beaucoup plus préoccupés du contenant que du contenu. C'est tout simple : la mission différente des deux sexes veut qu'il en soit ainsi. Si certaines lignes ont sur nous tant de pouvoir, c'est qu'à notre insu elles nous indiquent aussitôt la bonne mère et la bonne nourrice; et la volupté prépare, plus qu'il n'y paraît, le bien des générations futures. Il suffit d'une soudaine ardeur et d'un violent désir pour féconder. Mais la femme ne cherche pas seulement un fécondateur; elle veut un défenseur pour sa progéniture, et un protecteur pour sa faiblesse; elle veut être assurée de la solidité de la tendresse de celui qui dit l'aimer. L'homme devra construire le nid; est-il architecte? Il devra le défendre; est-il courageux? Il devra élever et enrichir ses enfants; est-il industrieux? A-t-il de l'ambition? A-t-il de la persévérance? Il faut qu'elle sache tout cela. Elle sait qu'elle est jeune et belle, elle sait que sur un signe, mille adorateurs tomberaient à ses pieds, mais elle ne veut pas un homme, elle veut l'homme qui sera ardemment, puissamment et longuement à elle. Voilà comment dans le premier développe

ment de l'amour, nous lisons les lois inébranlables qui le gouvernent; voilà comment la nature nous explique clairement l'inévitable légèreté des mâles humains, leurs polygamies et leurs exigences; comment la destinée de la famille future est confiée à la fidélité, à la pudeur, à la chasteté et aux sublimes réserves de la femme.

Même dans le cas le plus heureux et le plus rare où les deux amants sont pris à la fois par une sympathie également énergique, il leur est nécessaire de se *faire la cour*, c'est-à-dire de se montrer l'un l'autre sous tous les aspects de la beauté physique, morale et intellectuelle. Après s'être conquis par le regard, ils doivent se reconquérir chaque jour, à chaque heure, par les séductions du cœur, de la grâce, de l'intelligence.

Cette séduction réciproque est d'autant plus nécessaire que la différence entre les amoureux est plus profonde, — qu'elle vienne du degré de l'affection, de l'âge ou de la beauté, — que l'équilibre soit complet pour constituer un amour parfait.

Il faudrait des volumes pour décrire tous les artifices dont se servent les hommes et les femmes pour se conquérir et s'assurer de leur amour. La femme ne regrette jamais le temps passé dans ces luttes. Parmi ses soupirants, le temps éliminera les faibles et elle aura conquis le meilleur parmi les bons. Les passions

vraies et profondes ne connaissent pas l'impatience et ignorent la fatigue.

Il est fâcheux de n'avoir pas dans notre langue un mot pour exprimer la séduction physiologique et la victoire de l'amour par les lois de la nature. Les Anglais l'appellent *courtship* et Darwin, en employant ce terme dans le sens le plus large et pour tous les animaux, lui a donné un cachet scientifique.

La coquetterie n'est qu'une forme de l'art de séduire et de conquérir, et elle appartient déjà à la pathologie. Elle est beaucoup plus fréquente chez la femme, mais elle se rencontre aussi chez l'homme; elle est si profondément enracinée chez quelques natures qu'elle existe avant la puberté et ne cesse qu'à la mort. L'amour-propre y occupe une si grande part que son étude rentre plutôt dans celle de l'orgueil que dans celle de l'amour. La séduction physiologique est un besoin, la coquetterie est un vice. Le besoin de plaire est une des nécessités les plus fondamentales de l'amour, et l'un de ses instruments les plus actifs; la coquetterie, est à elle-même sa propre fin. Quand la conquête est faite, la séduction physiologique désarme; la coquetterie au contraire est permanente et se renouvelle tous les jours avec de nouvelles ardeurs. Il est indifférent à une coquette de partager une passion pourvu qu'elle plaise à beaucoup; moins coupable, elle veut encore entourer

un véritable amour d'une guirlande de sympathies; quoique son cœur soit donné, elle ne se fait aucun scrupule de dispenser des sourires, des soupirs, et même des baisers demi-chastes et des caresses demi-libertines à d'autres que l'on veut garder enchaînés par le fil léger de l'espérance. Dans les cas les plus graves, le cœur ne peut se donner à aucun parce qu'il est promis à tous, et l'atroce fatigue de plaire à un grand nombre lasse tellement le sentiment qu'elle rend impossible le développement d'une affection sérieuse. Les infatigables coquettes et les Don Juan endurcis n'aiment jamais; et si l'absence de chute est le synonyme de vertu, on peut dire que la coquetterie est une chose sainte et pure. Le sens moral se révolte en voyant tous les jours des femmes qui vendent à toute heure des sourires et des désirs, qui font les Lucrèces tout en jouant impunément avec la passion qu'elles ne ressentent pas, et jettent l'anathème à celle qui est tombée une seule fois, entraînée peut-être par une passion vraie et forte, à celle qui n'eut peut-être que le seul tort de croire impossibles le mensonge et la trahison. La vertu d'une coquette est celle de l'amiante, qui résiste au feu parce qu'elle est incombustible; c'est une vertu toute physique, tout anatomique. Qui l'apprécie n'a pas l'ombre de sens moral et n'a jamais lu une page de la physiologie du cœur humain.

O lecteurs, si vous avez le malheur d'aimer une coquette, n'oubliez pas que la coquetterie appartient à l'histoire des dévergondages du sentiment; et si vous avez soif d'amour, allez ailleurs car vous vous êtes trompés d'adresse.

Le véritable amour, qui ne cherche pas seulement la volupté, mais la possession absolue, complète, de toute la personne aimée, n'a ni la patience ni le calme nécessaires pour apprendre la coquetterie. L'amour lance des éclairs : il tonne, il pleure, fulmine, menace et prie; bouleversé, il bouleverse; blessé, il tue; il blasphème et il bénit; il n'a qu'un tort,... c'est de ne pas savoir le jeu d'échecs. La coquetterie, par contre, est la plus fameuse joueuse d'échecs qu'on ait jamais connue.

La séduction naturelle est l'art de nous montrer sous l'aspect le plus avantageux. Pour plaire, nous nous perfectionnons autant que nous pouvons et embellissons par la nature et par l'art, nous frappons ainsi à la porte par laquelle entrent les affections. L'homme qui est le plus fort et à qui sa force donne les plus irrésistibles séductions, se jette aux pieds de la femme en lui demandant une aumône d'amour. Et la femme qui est la plus faible jouit de la volupté surhumaine de poser le pied sur sa force, et de se dire elle est à moi. C'est là une des formules les plus ordinaires de la séduction réciproque des sexes. Lorsque l'homme à genoux et quelque fois pleurant demande l'amour,

il obéit à l'une des lois les plus inexorables de la nature ; il n'est ni prostitué ni avili, mais avant de se prosterner dans la poussière il est bon qu'il ait jeté des éclairs. *Lion pour tous, agneau pour moi!* voilà l'homme que demande la femme. Quand la grâce a conquis la force, la femme se sent complète, et quand l'homme sent la rude écorce de sa nature herculéenne, caressée par les douces mains de la femme, il se sent complet et tous deux, au comble du bonheur, se sentent transformés en cet être parfait qui est la somme d'un homme et d'une femme.

---

# CHAPITRE V

## LA PUDEUR

La pudeur est un des phénomènes psychiques dont il est le plus difficile de faire la physiologie, parce que il est très vague, bien qu'impérieux et tyrannique dans quelques-unes de ses formes ; parce qu'il est très variable suivant les races; parce que tout en faisant partie des énergies qui se développent dans l'approche des sexes, il semble au contraire les éloigner, et que, né de l'amour, il paraît vouloir en contredire la fin suprême.

J'avoue que j'ai changé d'opinion sur la pudeur et modifié ma première appréciation, exprimée dans la première édition de la *Physiologie du plaisir*. Je croyais que c'était un sentiment qui apparaissait en nous dans l'enfance et dans l'adolescence, spontané comme l'égoïsme, comme l'amour-propre, comme l'amour; plus tard je me suis persuadé que la pudeur est d'abord enseignée, puis apprise, c'est-à-dire, est un de ces

sentiments que j'appelle acquis ou secondaires.

La pudeur est l'*extra-courant* de l'amour, et elle a pour origine l'amour lui-même. Les animaux nous montrent des indices de pudeur. Beaucoup d'entre eux se cachent pour sacrifier à la volupté; beaucoup de femelles, recherchées par le mâle, commencent par fuir, par résister, par cacher ce qu'elles désirent accorder. C'est probablement un acte irréfléchi, automatique; peut-être est-ce une forme de peur devant les exigences du mâle. Mais ces fuites, ces résistances, ces ombres de pudeur arrivent à exciter le mâle comme la femelle et à mieux préparer le terrain pour la fécondation. Il se peut que les animaux voilent leurs amours à nos regards pour se garantir du danger, se sachant très exposés dans ces instants suprêmes, mais on peut croire qu'ils ont des velléités de pudeur. Chez les animaux supérieurs, ce sentiment apparaît d'abord dans la femelle, à laquelle l'anatomie des organes et son rôle défensif dans les combats amoureux le rendent plus spontané et plus naturel. A la femelle humaine la nature a assigné la même mission en la faisant cent fois plus pudique que l'homme.

La première fois que la femme cacha avec la main des parties que l'homme voulait voir on eut la première manifestation de la pudeur, qui naquit en même temps que la coquetterie.

Plus tard l'homme et la femme vivant ensemble

dans la famille, dans la tribu, durent devenir naturellement, même en dehors d'un grand développement cérébral, les animaux les plus pudiques, parce que la femme est soumise à une rebutante infirmité périodique, et que l'homme présente d'autres phénomènes génitaux qui, non cachés, attireraient trop l'attention de tous et susciteraient des perturbations dans les deux sexes. C'est pourquoi il est tout naturel que presque tous, pour ne pas dire tous les peuples de la terre, présentent quelque forme de pudeur; et de même il est très naturel que dans l'humanité aussi, la femelle soit plus pudique que le mâle, pour qui, dans la mission agressive qui lui est dévolue, la pudeur serait presque impossible.

La pudeur, née de cette façon, s'enseigne, comme beaucoup d'autres choses, aux enfants; en effet, jusqu'à la puberté ceux-ci ne pourraient connaître la valeur spéciale des organes copulatifs. Peut-être pourtant la pudeur prend-elle naissance spontanément ou pour mieux dire par hérédité dans les natures les plus parfaites. En enseignant la pudeur, ou bien on la limite à la sphère génitale ou bien on l'étend au delà.

Le Sherihat ordonne que la main de la femme turque soit cachée dans sa partie supérieure, mais il permet d'en montrer la paume. Dans l'Inde méridionale, les femmes arméniennes se couvrent la bouche partout même dans leur maison, et

lorsqu'elles sortent, elles s'enveloppent de voiles blancs. Les femmes mariées vivent dans une grande reclusion, et, durant plusieurs années, elles ne peuvent voir des hommes, fussent-ils leurs parents; elles couvrent leur visage devant leur beau-père et leur belle-mère. Ces deux exemples, pris entre mille, suffisent à nous convaincre qu'à la vraie pudeur s'ajoutent souvent des éléments accessoires de convention, qui, physiologiquement, ne lui appartiennent nullement.

En Europe même, les limites de la pudeur sont indiquées par la manière de se vêtir des genoux aux seins et sont fixées, non par la moralité et les exigences du sexe, mais par la mode du vêtement. Celui qui a pu écrire cette hérésie : « la pudeur ne tient que de l'habitude de se couvrir » a pris ces éléments conventionnels pour la pudeur elle-même.

Nous ne devons pas confondre avec la pudeur proprement dite, ce sentiment esthétique qui nous fait dérober aux regards d'autrui certains actes rebutants de notre vie animale. Le sentiment de la pudeur réelle défend à la vue des profanes les organes et les mystères de l'amour, ainsi que les parties qui s'y rapportent indirectement, ainsi que je l'ai déjà démontré dans ma *Physiologie du plaisir*[1]. Nous voyons presque tous

1. 5e édition, et traduction française de M. Conte de Lestrade, Paris, Reinwald, 1886.

les peuples cacher d'abord les parties génitales, puis les flancs, le sein, les jambes, les bras, enfin tout le torse et parfois même la tête ; mais ici la pudeur cède la place aux exigences sociales ou à la jalousie.

Le sentiment de la pudeur est un des plus variables en forme, et nous en ferons en étendu l'histoire ethnique dans l'*Ethnologie de l'amour*[1]. Qu'il me suffise de dire que je divise les peuples en *impudiques*, *demi-impudiques* et *pudiques*, selon qu'ils présentent des traces à peine sensibles ou un développement plus ou moins grand de la pudeur. Ce sentiment n'est pas, comme l'intelligence, le goût du beau ou d'autres phénomènes psychiques qui offrent une progression ascendante et régulière, des races inférieures aux races élevées; il ne peut donc être pris pour un dynamomètre du progrès.

Les Tehuelches (Amérique méridionale) se baignent très souvent mais presque toujours avant l'aube, et hommes et femmes à part. Ils sont très pudiques et ne quittent jamais leur *chiripà*. Les Japonais, qui sont cent fois plus civilisés que les Tehuelches, leur sont bien inférieurs sous ce rapport. Les Malais sont très pudiques; les Grecs et les Romains ne l'étaient guère. Sans sortir de notre race et de notre temps, nous voyons des femmes qui se laisseraient mourir plu-

1. *L'Amour dans l'Humanité*. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886.

tôt que de se soumettre à l'examen du spéculum, et des hommes fort intelligents et de goûts très élevés qui avouent n'éprouver aucune pudeur.

Dans les races supérieures pourtant, en négligeant quelques exceptions et en prenant les groupes humains en grandes masses, nous pouvons dire que la pudeur croît et présente des formes plus raffinées à mesure que grandit la valeur morale et intellectuelle d'un peuple. Les nations les plus civilisées et les plus morales sont aussi les plus pudiques.

La pudeur est une des formes les plus élevées de la séduction, elle est le respect physique de soi-même et un phénomène psychique de l'ordre le plus élevé. Fidèle compagne de l'amour, elle a dans les belles natures des mystères infinis, des délicatesses indicibles, des gestes et des regards adorables, des mots qui mériteraient d'être immortalisés par un artiste. Celui qui a la nature impudique ou demi-impudique du Fuégien ou du Japonais perd plus de la moitié des trésors de l'amour; il est comme celui qui, sans odorat, admire les fleurs d'un jardin.

La femme est la vestale de la pudeur, et lorsqu'elle est vierge et pure, elle possède en entier ce trésor inappréciable. En cheminant dans les sentiers de l'amour, elle en perd quelques perles, elle en perdra bien davantage si son compagnon l'aide à égrener son collier.

Pourtant il est rare, que même dans les unes femme perde toute pudeur. Jusque dans la vie galante et libertine, parfois dans la prostitution, nous voyons avec surprise briller quelque diamant que la débauche n'a pas su ternir. On est étonné et ému devant la force de résistance d'un sentiment qui paraît si délicat et si fragile. Et tant qu'il restera à la femme un peu de cette terre sacrée sur laquelle puisse pousser une seule pauvre fleur de pudicité, la vertu n'est pas morte tout à fait, et sa résurrection est possible.

La pudeur n'est jamais excessive lorsqu'elle est sincère; quand elle sort spontanément d'un cœur droit et honnête, elle ne peut que nous préparer des joies sublimes. La pudeur a le don d'élever dans les régions les plus hautes l'ignorance et la simplicité, et d'entourer d'une auréole de lumière les amours les plus plébéiennes comme les plus hautes. Protectrice de l'amour, elle le suit pas à pas et le préserve de la boue et du feu, en lui faisant élever les regards, elle l'épure et le sanctifie.

Gardienne économe des forces de l'amour, elle les entretient, toujours fraîches et jeunes, lorsque le premier baiser fait tomber du front de la femme la première fleur de sa virginité, elle en fait renaître de nouvelles sous les pas des deux amants. Elle est le baume qui conserve les affections. L'impudeur tue peut-être plus d'amours que l'infidélité.

A nos enfants, et surtout à nos filles, nous devons enseigner de bonne heure la pudeur sincère, sans hypocrisie. On peut être pudiquement nu, et l'on peut être impudique, le corps surchargé de vêtements. Nous disons à nos filles de baisser les yeux devant les regards qui les recherchent, et nous les conduisons au théâtre où les danseuses sont presque nues du milieu du corps jusqu'au bas, et les spectatrices, depuis la taille jusqu'en haut. Nous enseignons à nos filles à cacher jusqu'à leur pied au regard hardi de l'homme, et nous les livrons à la couturière pour que, par une coupe habile, elle exagère les courbes naturelles encore peu accentuées. Tant que cette profonde hypocrisie imprégnera notre société, la pudeur ne sera qu'une grimace et ne pourra exercer que peu d'influence sur nos amours.

---

# CHAPITRE VI

## LA VIERGE

Puisque d'après la grammaire les adjectifs peuvent être du genre masculin et féminin, il s'ensuit que l'homme peut être vierge aussi; mais entre sa virginité et celle de la femme il y a un abîme que l'on ne saurait mesurer. Un homme vierge est un homme qui ne connaît pas les mystères de l'accouplement; mais de cette ignorance il ne porte aucune trace sur son corps et souvent non plus dans son âme ni dans son cœur, car le vice avec ses mille subterfuges l'a peut-être rendu plus impur qu'une courtisane, bien qu'il se puisse vanter de n'avoir jamais violé un vœu fait à une caste, à un préjugé ou à une des nombreuses tyrannies de la volonté. La femme vierge au contraire est tout un monde; c'est un temple auquel les peuples de toute la terre ont porté le tribut de leur culte, de leurs folies et de leurs

adorations; et faire son histoire est en grande partie écrire l'ethnographie de l'amour. Dans ce livre nous ne nous occuperons néanmoins que de la vierge européenne comme la nature l'a façonnée dans le sein maternel et comme la civilisation de notre temps la sacrifie sur l'autel de la richesse, de l'amour, de la débauche.

La nature, en créant la vierge humaine, nous a donné à résoudre un problème des plus obscurs et des plus redoutables. Ce n'était pas assez qu'il fallût seize années pour que l'enfant devienne femme, ce n'était pas assez que mille remparts moraux défendissent l'entrée du sanctuaire. Quand à votre *oui* répond un autre *oui*, lorsque toutes les difficultés semblent aplanies et que vous touchez à la victoire, un ange terrible vous arrête de son épée de feu et vous dit : « C'est une vierge. » La rose est près de vos lèvres, fermée, belle comme l'aurore au printemps; seulement pour lui imprimer un baiser il faut ensanglanter vos lèvres. Profond mystère ! Deux natures absolument différentes, mais aussi ardemment éprises, sont parvenues à travers mille obstacles à se rejoindre pour vider ensemble la coupe de la volupté; mais sur le seuil se tient l'ange de la douleur, et vous ne pouvez arriver à la joie, qu'à travers une blessure. Cruel mystère !

Pourtant c'est sur ce limbe rose plus petit qu'une lèvre d'enfant que sont concentrés l'a-

mour-propre, l'amour et le sentiment de la propriété, le droit du mâle triomphant de crier : « *Elle est à moi ! — à moi pour la première fois ! à moi pour toujours !* »

La nature a voulu consacrer anatomiquement le premier embrassement, elle a voulu incarner dans un fait physique le premier amour. Et l'homme soupçonneux, jaloux, avare, bénit la nature de porter témoignage de la pureté de la femme. Les Lombards donnaient le *morgincap* aussitôt après la première nuit de mariage, et ce don fameux, prix de la virginité pouvait aller jusqu'au quart de la fortune du mari. Quelques épouses adroites, ajoute l'historien malicieux, stipulaient que ce don serait fait à l'avance étant bien certaines qu'elles ne le mériteraient pas. Sans être Lombards, nous promettons à toutes nos filles un *morgincap*, pour qu'elles gardent intact, jusqu'au jour suprême du premier amour permis le voile sacré qui ferme la porte du sanctuaire, où naissent les hommes. Ce *morgincap* c'est l'époux, c'est l'estime, c'est le respect de tous. Avec ce voile tu es une sainte, une vierge, un ange, but de tous les désirs. Ce voile fragile déchiré, tu es jeune, tu es belle, peut être es-tu pure comme hier, mais tu n'es plus qu'une femelle humaine. Le temple est violé, l'idole est renversée, ses ministres ont fui en appelant sur la tête de la victime la vengeance de leur

Dieu. Quel amas de mystères et d'injustices

Le poète trouve mille images pour peindre la vierge : l'épine à côté de la rose, le temple défendu par les ailes d'un ange, la première volupté consacrée par une première douleur, les destinées de la vie des époux, écrites dès le premier baiser, c'est un mystère infini qui couvre une des plus belles scènes de l'humanité, voilà la vierge du poète.

Le moraliste trouve lui aussi dans ses théories théologiques cent raisons pour l'expliquer : La garde de la vertu par une défense matérielle, un doux avertissement que l'amour nous donnera mille douleurs, une garantie certaine de l'honnêteté de l'épouse, donnant à l'époux solennellement des arrhes de l'éternelle félicité domestique : voilà la vierge du théologien.

Mais le naturaliste secoue la tête, il repousse la vierge du poète, il rit de la vierge du théologien.

Chaque organe a sa fonction, chaque effet doit avoir sa cause, à chaque pourquoi interrogateur il doit y avoir un parce que satisfaisant. Pour moi la vierge est un ange qui commence. C'est le premier degré de séparation de deux organes grossièrement réunis en nous : les organes de l'amour, et les organes d'une des plus basses sécrétions. Plus les êtres vivants s'élèvent et plus leurs fonctions se subdivisent, et dans une créature

supérieure à nous, l'amour aura certainement un terrain réservé et unique. Du cloaque unique, nous sommes arrivés à deux petits; un pas de plus et nous aurons trois organes et trois appareils; une des plus grandes hontes physiques de notre corps sera effacée. Si ma théorie Darwinienne ne vous satisfait pas, il ne vous reste plus que cet apologue que je vous recommande parce que s'il ne vous donne pas la raison scientifique de la vierge, il vous en expliquera presque toute la physiologie.

« Un jour l'orgueil, l'amour et le sentiment « de la propriété furent appelés devant Dieu pour « rendre compte des guerres sanglantes qu'ils se « faisaient et qui ne laissaient aucun repos aux « pauvres humains. Le Père Éternel était ce jour-« là de fort méchante humeur. Après une terrible « réprimande adressée à ces messieurs, il en « vint à cette conclusion : *Si vous ne cessez pas « de tourmenter les hommes avec vos interminables discordes, si vous ne me donnez pas*, hic « et nunc, *une preuve de votre réconciliation, « je vous chasse de la terre qui vous plaît tant, « et je vous lance en enfer pour toujours.*

« Ils cherchèrent beaucoup d'excuses mais le « dilemme se posait toujours : ou la paix, ou « l'enfer.

« Ils eurent une longue discussion dans laquelle « ils décidèrent de faire une œuvre en commun,

« et admis de nouveau en présence de Dieu, ils « lui présentèrent la *vierge*, belle et précieuse « créature, pour laquelle il est difficile d'apprécier « lequel des trois eut la plus grande part. On dit « que le Seigneur en rit de tout son cœur et « qu'ayant congédié les trois architectes qui pour « cette fois seule se trouvèrent d'accord, il s'é- « cria : Jamais dans ma sagesse infinie je n'aurais « imaginé une pareille sottise ! »

Si nous pouvions interroger le Seigneur pour savoir si, après tant de siècles que la vierge est créée, il se trouve satisfait de l'avoir laissée vivre, je suis certain qu'il répondrait oui. C'est une créature qui fait beaucoup plus de bien que de mal, et fort peu parmi les hommes appelés à voter, à ce sujet, mettraient dans l'urne une boule noire. Je ne sais si toutes les femmes voteraient comme nous, mais je crois que les meilleures, les plus vertueuses, les plus belles et les plus poétiques, seraient de notre côté. Les temples ouverts sont moins sacrés que les temples fermés, et le mystère exalte toujours l'idolâtrie. Or l'amour n'est-il point la plus grande des idolâtries?

Une vierge est à mille pieds au-dessus de nous; elle doit bien nous aimer pour se résoudre à descendre de son piédestal. Le mystère de l'inconnu, l'enchantement des prémices centuplent les jouissances d'un premier embrassement. Pourtant

l'horrible crainte de trouver le sanctuaire violé nous tient suspendus sur les abîmes du désespoir et de la volupté dont nous ressentons coup sur coup les poignantes douleurs et les ineffables délices. Et la femme qui se sait vierge mesure l'immensité du sacrifice, et si elle a le bonheur de le trouver égal à la grandeur de l'affection qu'elle éprouve, elle ressent une des plus sublimes voluptés qui puissent faire vibrer à la fois nerfs et pensées. sens et sentiments. Elle avait déjà donné son cœur et toute sa tendresse à son dieu; aujourd'hui elle lui livre le sceau qui lui confirme la possession de tout son être; après avoir partagé avec lui tout ce qu'elle possède, tout ce qu'elle ressent, tout ce qu'elle désire, elle lui donne son sang et par ce sang elle prolonge un serment d'amour futur le plus sacré que puisse prononcer une créature humaine. Elle se confie nue, faible, désarmée à un homme puissant armé, invulnérable! Que de passion, que d'abnégation! Ange hier, elle se laisse arracher les ailes par l'amant pour devenir femme, amie, mère. Prêtresse d'un temple, elle brûle sur l'autel de l'amour la robe blanche de la vestale et dans des sanglots de joie et de douleur elle crie : « Je suis à toi, toute à toi. Y a-t-il encore quelque chose que je puisse te donner? Dis-le moi je te le donnerai. J'ai coupé mes ailes pour que tu m'élèves sur les tiennes. J'ai brûlé

mon temple pour ne vivre que dans celui de ton cœur. J'ai renié la religion de mes rêves pour n'être que ta compagne. Ne me trahis pas. Je fus ta vierge et maintenant je ne serai que ta femme. Aie pour moi un immense amour. Aie pour moi une immense pitié! »

Le fait anatomique qui constitue la virginité a le grave inconvénient d'être compris de tous, de sorte que le vulgaire, fier et heureux de pouvoir résoudre une question de vertu avec les yeux et les mains, jette brutalement l'épée de Brennus dans la plus délicate des balances. Que les philosophes et les moralistes discourent à leur aise sur la pureté du cœur et sur les limites de la vertu; pour le vulgaire, il n'y a que des vierges ou des femmes profanées; et la physique avec la résistance de l'élasticité, et la géométrie avec ses diamètres résolvent un problème qui a fatigué les plus grands penseurs dans cette question. Bien des hommes, instruits ou ignorants, empoisonnent leur vie en pensant que la femme qu'ils ont choisie pour compagne, n'a pas répandu son sang dans la première étreinte.

La science affirme que la virginité a même anatomiquement bien des formes différentes, et qu'elle peut manquer chez des femmes qui n'ont jamais été approchées par un homme. Moi-même j'ai vu dans ma pratique médicale plusieurs enfants très jeunes auxquelles manquait ce fameux

sceau par lequel la nature semble marquer la vierge; je pensais avec tristesse que pour elles la vertu et l'innocence seraient inutiles devant un homme ignorant et brutal. Et lors même que l'anatomie ne se rendrait pas coupable de cette trahison, il suffit d'une chute, d'un traumatisme, pour briser cette membrane qui est, pour le plus grand nombre, la seule garantie de la pureté. En outre, dans les premières années, le badinage lascif d'un adolescent ou la luxure d'un vieillard peuvent détruire cette délicate membrane sans ternir le cœur de l'enfant; et lorsque plus tard à l'heure où l'amour se fera sentir elle croira pouvoir lever le front, inconsciente même de l'absence physique du signe de sa virginité, que de larmes versées. Combien de premières nuits d'amour devenues des nuits d'enfer, combien de nœuds dénoués par un préjugé, par un soupçon, par une calomnie, combien de vies empoisonnées !

Vous tous qui jugez la femme avec tant d'assurance, avez-vous songé aux mille dangers auxquels est exposée une fille jeune, belle et désirée, qui doit compter avec son ignorance et l'audace des hommes, avec les surprises des sens et les artifices étudiés de la débauche? La virginité est une chose importante sans doute, c'est le plus beau diamant de la couronne d'une femme; mais elle n'est pas toute la vertu.

Combien il y en a de ces malheureuses qui n'ont

été pures que dans le sein de leur mère, qui par un art infini ont gardé le sceau de leur virginité à travers les débauches de cent amants, qui avec une science consommée ont su conserver jusqu'à leur mariage la preuve de leur virginité. Beau trésor en vérité que ce diamant tombé cent fois dans la fange et cent fois ramassé et lavé ? Précieuse perle que ce lambeau de chair conservé intact en un corps prostitué ! Une fleur au milieu d'un marais fétide ! Et un homme a pu la cueillir avec transport, après avoir peut-être jeté l'insulte à une jeune fille pure à laquelle il ne manquait que l'hymen. Plus d'une fois la rage m'a pris en entendant des mères donner à leurs filles cet unique précepte : « Conserve ta virginité physique », j'ai souvent maudit la morale de notre temps qui dit à l'épouse : « Surtout point de scandale : » L'œil d'abord à l'hymen, plus tard au trou de la serrure : voilà donc toute la morale de la femme au dix-neuvième siècle.

La valeur excessive, brutale, bestiale, donnée à la virginité par la société moderne, a créé l'art infâme de fabriquer des virginités ; combien ont eu deux, cinq, dix éditions sinon améliorées, toujours revues et corrigées à la grande satisfaction de maris ou amants stupides. La prostitution de ce siècle hypocrite ne saurait être plus cyniquement vengée. Vous avez de la vertu d'une femme une idée toute physique ; fort bien, le progrès de

la civilisation vous sert à souhait, elle vous fait une virginité physique. *Mundus vult decipi, ergo decipiatur.*

La virginité ne commence ni ne finit dans une membrane plus ou moins intacte : elle est anatomique et morale tout ensemble. La vierge de l'homme civilisé n'est pas celle du sauvage : une huître qui ne peut s'ouvrir qu'avec un couteau. C'est une créature qui n'a pas été souillée par la fange sociale, c'est une femme que beaucoup ont peut-être aimée et désirée, mais qui n'a été à aucun. Elle ignore le vice, elle rougit à une parole impudique ou à un geste hardi. Elle sait qu'elle est intacte, bien qu'elle ait soupiré et désiré, car elle n'a pas donné son cœur. Elle est vierge parce qu'elle est pudique, elle est pudique parce qu'elle est vierge, elle est vierge et pudique parce qu'elle est femme.

Et vous, mères, lorsque vous enseignez à vos filles quel trésor est la pureté virginale, donnez-leur, en même temps qu'une leçon d'anatomie et de physiologie, une leçon de haute morale. Dites leur qu'il faut tout donner à l'homme que l'on aime, rien à celui que l'on n'aime pas ; dites-leur que l'on peut être pure physiquement et impure moralement.

La religion du Christ en présentant à l'adoration des hommes une vierge mère, a voulu consacrer la pureté féminine et montrer le type de l'é-

pouse accomplie; elle a voulu créer un idéal de perfection renfermant les deux plus hautes vertus de la femme et indiquer que l'on peut être vierge et mère, comme vierge et prostituée. Que cette figure idéale ait été une sublime création de l'esprit humain, il suffit pour le prouver de voir l'influence immense qu'elle a exercée sur l'art chrétien; il suffit de regarder les vierges de Raphaël, de Murillo et du Corrège.

---

# CHAPITRE VII

## LA CONQUÊTE DE LA VOLUPTÉ

Si l'homme élève ses amours jusqu'aux plus hautes régions de l'idéal ; s'il peut se regarder comme l'être qui sait le mieux aimer sur la terre, il peut se flatter aussi d'avoir reçu de la nature la plus large part de la volupté; il peut se vanter encore d'être, le seul peut-être parmi les vivants, qui puisse mourir de plaisir.

Terrible chose que l'embrassement d'un homme et d'une femme qui s'aiment; si terrible que devant cet ouragan des sens, le peintre laisse tomber son pinceau, le physiologiste perd le fil de son analyse, et que le philosophe reste stupéfait de la sublime animalité et de la féroce grandeur de cet acte, dans lequel toute force humaine semble être jetée en holocauste à la fécondation. But tacite ou avoué de tout amour, rêve de toute vierge, tourment et délice de tous les hommes, la volupté

est la plus grande douceur des sens ; mais c'est un abîme profond où tombent à chaque pas les vulgaires amours, où sombrent même les grandes. Volupté ! mot redoutable qui rappelle les plus ardentes luttes de la vie, et le plus grand des bouleversements qui accompagnent la formation et la destruction d'un organisme. Chaos où le bien et le mal se mêlent au point de se confondre, où l'ange et la brute s'étreignent où l'individualité humaine disparaît un moment pour laisser en sa place un monstre fantastique, moitié homme, moitié femme, moitié dieu, moitié démon ; chaos d'où naît un homme ; comme d'un autre chaos est sorti le cri qui engendra la lumière.

J'ouvre le livre des *Actions humaines* et je lis :

« La belle de San Luri en Sardaigne tua par ses embrassements le jeune roi, Martino II de Sicile, de la maison d'Aragon, qui donna le dernier coup à l'indépendance de la Sardaigne en soumettant à sa dynastie la partie encore libre de l'île. En 1409 il avait remporté une grande victoire contre Brancaleone Doria et le vicomte de Narbonne, lorsqu'il fut vaincu à son tour par la belle San Luri, qui, nouvelle Judith, tua le roi d'Aragon par la fureur de ses baisers.[1] »

« L'impératrice Théodora était si parfaitement belle, que l'on disait que la peinture et la poésie

1. La Marmora. *Itinerario in Sardigna*, p. 270.

seraient insuffisantes pour représenter l'incomparable excellence de ses formes. Un historien satirique ne rougit pas de décrire les scènes que Théodora n'eut pas honte de représenter nue sur le théâtre. Après avoir rappelé qu'elle portait une étroite ceinture, car il était défendu d'être absolument nue sur la scène, Procope ajoute : ἀναπεπτωκυῖα.

« Après avoir épuisé tous les genres de plaisirs sensuels, elle se plaignait avec ingratitude de la parcimonie de la nature, et désirait un *quatrième autel* sur lequel elle put offrir des libations au dieu de l'amour. Après avoir été possédée par le monde entier, elle séduisit Justinien qui l'épousa ; il l'appelait *un don de la divinité*[1]. »

La vieillesse de David fut réchauffée par la jeune Sanomite, et Hermippus prolongea ses jours jusqu'à 105 ans soutenu par le souffle d'un grand nombre de jeunes femmes[2].

Ces quelques citations suffisent à indiquer les limites entre lesquelles se débat la volupté humaine, productrice inépuisable de tant de bien et de tant de mal. Pourtant devant la science elle n'est autre chose que « la plus puissante des affinités chimiques ressentie par le plus parfait des cerveaux vivants ». Les germes de la vie préparés dans le lent laboratoire d'un homme et d'une femme,

1. Gibbon. *Histoire de la décadence de l'Empire romain.*
2. Livres sacrés.

se cherchent et s'attirent, et lorsque l'amour les rapproche, ils rétablissent l'un des équilibres les plus prodigieux de la nature en donnant naissance à un être humain.

S'il est vrai qu'à chaque seconde une feuille de l'arbre humain se détache et tombe, il est vrai aussi que dans le même temps, dix existences au moins se confondent pour rallumer la vie ; car partout où un homme et une femme se trouvent rapprochés et peuvent se désirer, la volupté s'en empare et leur dit : « Pour un instant vous êtes des dieux ! »

Il n'y a pas d'amour sans volupté, mais la volupté à elle seule n'est pas l'amour, comme ce que l'on nomme idéalement amour platonique est pas non plus l'amour. L'amour platonique et la luxure sont des maladies de l'amour, maladies qui ne sont du reste que trop fréquentes.

Il n'y a pas de conquête sans la possession de la chose conquise, comme il ne peut y avoir d'amour sans volupté.

Otez la fleur de l'arbre, ôtez le fruit à la fleur, et vous aurez l'image de ces affections bâtardes. Très souvent les lois de l'honnêteté doivent nous interdire l'amour ; repoussez-le alors malgré de cruelles souffrances.

Mais ne rusez pas avec l'amour, c'est la pire des hypocrisies humaines. Combien j'en ai vu après de longues tirades sentimentales sur l'amour

platonique, glisser peu à peu jusqu'au vice. Tout ou rien, l'amour le veut ainsi. Arrachez l'arbre que vous ne pouvez cultiver ; n'essayez pas de diviser l'indivisible. On ne joue pas, on ne transige pas avec l'amour. La volupté sans l'amour, toujours c'est la luxure même dans ses formes les plus simples. Avec l'amour ; la volupté même est vertu et la casuistique des théologiens est plus impudique que le plus ardent des baisers que se soient jamais donné deux amants passionnés.

Amants qui vous aimez, amants qui vous possédez et vous enivrez à toute heure, souvenez-vous que la volupté doit être, non le pain, mais le vin de l'amour. Si vous voulez que vos lèvres soient éternellement altérées, que votre volupté soit chaste.

La volupté pudique fut donnée à la femme par la nature afin qu'elle la rende en joie à l'homme qui doit la respecter comme le gage de son bonheur domestique.

---

# CHAPITRE VIII

## COMMENT SE CONSERVE ET COMMENT MEURT L'AMOUR

L'homme vit sur les limites animales du règne humain; il est comme la brute, pour laquelle l'amour est un désir qui naît, se satisfait et s'endort. Si l'impulsion vers la femme n'est pas chez lui limitée comme chez elle au printemps et à l'automne, c'est néanmoins une passion intermittente, qui meurt à chaque besoin satisfait et renaît à chaque nouveau désir.

Le nouveau désir pourra se tourner vers la même personne ou vers une autre; cela est une question secondaire et, suivant la façon dont les circonstances la lui feront résoudre, il sera monogame ou polygame, vertueux par habitude ou libertin par caprice.

Voilà, plus souvent qu'on ne saurait croire, la façon d'aimer de beaucoup de peuples à peau

noire et de beaucoup d'hommes à peau blanche, qui croient pourtant aimer fidèlement une seule femme à la fois.

Entre le désir qui meurt et celui qui germe, vous pouvez mettre un doux souvenir de gratitude pour le plaisir goûté, une agréable espérance d'un bonheur plus grand, et alors le total pourra simuler un vrai et grand amour.

Bien peu atteignent les hautes régions du sentiment, comme les sommets de la pensée; et pendant que des centaines de moutons ruminent et que des milliards d'insectes fourmillent dans la plaine, sur les cimes bleues des Alpes, deux aigles seulement représentent le monde des vivants.

Quoi que l'amour soit une passion très puissante, il n'en suit pas moins les lois de la physique élémentaire qui gouverne toutes ces forces accumulées dans nos centres nerveux, que nous appelons sentiments. Tant que la passion reste à l'état de désir, c'est-à-dire tant que la force est à l'état de tension et ne se transforme pas en travail, l'énergie persiste et le sentiment reste ardent et vigoureux. Tout l'art d'entretenir l'amour se réduit donc à ceci : « Conserver le désir et le faire renaître presque aussitôt qu'il s'est éteint. » Puisque l'amour même, avec toute sa puissance, ne peut échapper aux lois physiques, et qu'à l'étincelle qui s'échappe doit succéder un temps de

repos où elle se renouvelle, il faut veiller à ce que, pendant qu'une partie de la force se transforme en travail, une autre s'accumule et prépare une nouvelle étincelle, assez vite pour qu'on ne puisse savoir l'intervalle de temps qui sépare l'une de l'autre. Transformer en courant électrique continu le courant intermittent, voilà le grand secret pour faire durer l'amour.

Tant que le désir n'est pas satisfait, non seulement l'amour se conserve, mais il s'accumule; ce n'est pas en vain que la femme demande du répit et prolonge la résistance. L'amour doit être ou bien faible ou bien brutal pour se retirer de la lutte avant la victoire, et comme il est très rare que la femme cède tout en une seule fois, ses faveurs entretiennent le désir et ravivent l'amour. Enfin tôt ou tard arrive le jour de la victoire; même quand l'amour est assez bas pour se réduire à la soif du plaisir, il ne périt presque jamais dans le premier embrassement. Qui peut dire, en effet, avoir possédé une femme tout entière en une nuit d'amour? Les beautés de l'homme sont telles et nos sensations esthétiques sont si vives, que même la seule conquête de la volupté est heureusement très longue. Les divers trésors de beauté et de volupté des deux amants, l'art d'aimer, si négligé, même depuis Ovide, marquent la durée des amours qui empruntent seulement leur énergie au culte de la forme et à l'ardeur des sens;

et dans quelques cas cette durée peut être fort longue mais jamais infinie. Elle n'arrive que trop sûrement, l'heure où l'aile du temps efface la fraîcheur de la jeunesse, et en même temps celle où la coupe de la volupté est vide, et alors, s'il n'y a rien autre chose, l'amour dépérit et aucun miracle ne pourrait le sauver d'une mort certaine. La passion a surgi de la volupté et de la beauté : elle finit avec elles.

Voilà le mode le plus ordinaire dont meurent les amours vulgaires, et la durée de leur existence peut se calculer avec précision, par la beauté des deux amants, leur jeunesse, leur ardeur et leur art d'aimer.

Elles peuvent durer une heure, un jour, un mois, un an, dix ans, et dans des cas très rares, toute la période de la jeunesse. L'homme, et surtout la femme, ne tombent pas sans résistance sous les coups du temps, et avec un art infini ils réparent les ravages des ans. De même en matière d'amour ils agissent frauduleusement et ils excitent leurs sens émoussés par toutes sortes d'artifices, de façon à se figurer que l'amour dure encore, mais sans éviter le terme inévitable.

O femmes qui voyez avec chagrin se refroidir à chaque heure ce feu dont vous réchauffiez vos membres amoureux, si vous n'avez été heureuses que par votre beauté, souvenez-vous aussi qu'avec vos charmes flétris ce feu s'éteindra et que per-

sonne ne répondra plus à votre dernier cri de désir.

Vous me direz que j'aspire à un amour idéal et impossible à atteindre; vous me direz aussi qu'un homme bien constitué peut être beau durant quarante ans de sa vie, et que la femme elle-même a droit à trente années de beauté et à dix autres années de charme; et qu'un amour qui ne durerait que ces trente ou quarante ans est une chose fort enviable. Un printemps et un été de quarante années, terminés par un doux automne, pendant lequel les chers souvenirs et la tendre amitié préparent la vieillesse, peuvent sembler le triomphe d'une longue et superbe vie d'amour.

Tel est mon avis s'il s'agit des amours vulgaires; mais nous devons toujours viser plus haut et désirer un amour qui ne finisse qu'à la tombe. Puis, dites-moi, tout homme sain peut offrir à la femme le tyrse de l'amour et toute femme saine peut présenter à l'homme la coupe de la volupté; mais combien y a-t-il d'hommes beaux, combien y a-t-il de femmes qui puissent se dire belles? Pas seulement dix sur cent. Et alors les autres qui sont plus ou moins éloignés du type de perfection, ne devront pas aimer, ni être aimés? Non : chez l'homme si riche d'éléments psychiques, le beau ne s'arrête pas à la forme extérieure et l'amour ne consiste pas seulement dans la volupté. Aucune difformité, aucune maladie ne doit se ren-

contrer chez celui qui veut faire des hommes; ceci est de l'hygiène; mais les formes multiples de la beauté morale et de la beauté intellectuelle, relevées seulement par une légère délinéation du sexe, peuvent et doivent éveiller des passions ardentes et tenaces, et qui ne passent pas avec la jeunesse. L'amour parfait doit naître de la contemplation, de l'adoration de tous les genres de beauté de l'être aimé; et lorsque celle des formes pâlit, la beauté morale brillera dans tout son éclat, et plus tard encore la beauté de la pensée nous apparaîtra dans toute sa magnifi cence, de même que pendant qu'un astre disparaît un autre s'éclaire dans le firmament. Nous avons aimé une femme tout d'abord parce qu'elle était belle dans son enveloppe. Nous l'aimons ensuite dans la beauté de sa bonté, de son intelligence, de ses idées, et de tout ce qu'il y a de grand dans l'humanité même. Le caractère et la pensée ont un type profondément sexuel et la bonté féminine peut être adorée par l'homme, de même que la douce nature de la femme s'incline devant le courage viril.

Si la femme n'est pas seulement une belle femelle, mais un ensemble de grâces et de perfections (et la vie la plus longue ne suffit pas à apaiser nos désirs de possession), à la limite de l'extrême vieillesse, quelque nouvelle conquête nous reste encore à faire, et la douceur des sou-

venirs comble les vides que la jeunesse en fuyant a laissés derrière elle. Sublime triomphe de la nature humaine, dans laquelle l'amour survit aux sens et aux attraits de la beauté physique, et dans laquelle un chaud rayon de lumière brille sur la tête argentée des deux vieillards qui s'aiment encore parce qu'ils se désirent toujours et veulent se sentir dans une étreinte éternelle, sexuelle à l'origine, puis morale.

Ce sont les passions qui sont montées le plus haut qui descendent le plus rapidement; de là l'épuisement qui suit l'énergie, l'ennui qui côtoie l'enthousiasme et les mille dangers de mort qui entourent le sentiment. L'amour présente, plus qu'aucune autre, ces phénomènes et ces périls, et il est impossible à qui que ce soit de faire durer la volupté et l'extase plus d'un instant très court.

L'intermittence est une des lois les plus inexorables du système nerveux, et celui qui veut accumuler enthousiasmes sur enthousiasmes et

> Ne respirer qu'une haleine
> De baisers et de soupirs,

meurt consumé par son propre feu, et ce qui est pire, avant de mourir il voit l'amour mort à ses pieds. Nous ne pouvons nous révolter contre les lois de la nature, mais il nous est permis de les diriger à notre avantage. Entre les extases, nous pouvons semer la joie et dissiper l'ennui; entre les

voluptés, nous pouvons supprimer la fatigue et cueillir les fleurs du sentiment; et après les trop brûlantes ardeurs, nous pouvons trouver le calme et le repos dans le frais sanctuaire de nos pensées, en méditant et nous souvenant ensemble. Voilà l'amour parfait, l'amour idéal qui se conserve pur, comme un diamant dans le sable tourmenté d'un fleuve. Peu de personnes y atteignent, mais beaucoup peuvent en approcher; il suffit même au bonheur de l'humanité de l'apercevoir de loin, comme la terre promise qui, dit le poète, « est toujours au delà des monts ».

L'homme qui repousse brutalement les nobles aspirations de la femme à une plus haute participation dans le travail de la pensée, signe sa propre condamnation; et lorsqu'il la renvoie avec ironie à son lit ou aux soins de la ménagère, il se résigne à ne connaître que la partie la plus animale et la plus grossière des joies de l'amour. Soyez le mâle le plus robuste et le libertin le plus raffiné; lorsque Vénus elle-même descendrait près de vous, elle vous ennuierait tôt au tard jusqu'à la nausée, et alors, les imprécations contre la vanité de l'amour, les blasphèmes contre la vie et les lamentations sur le désenchantement que répétés depuis Adam par le commun des hommes qui méconnaît stupidement les lois de l'économie des forces. Nous devons élever la femme non seulement pour accomplir un acte de justice, mais pour étendre

le champ de nos joies et accroître nos jouissances.

Un grand pas a déjà été fait en transformant la femelle du gynécée polygame en mère de famille, mais cet affranchissement de la société moderne n'est qu'une sorte de tolérance, et l'égalité, à laquelle elle a droit, n'est pas suffisamment établie. Si de concubine elle est devenue mère, il reste à lui donner le rang de femme ou plutôt à en faire un *homme-femme*, je veux dire une créature très noble et très délicate qui pense et sente avec nous, qui pense et sente *fémininement*, et complète ainsi en nous l'aspect des choses dont nous ne voyons qu'une partie.

Là où l'homme et la femme sont enchaînés par les sens, les sentiments et la pensée, l'amour se conserve facilement par sa propre nature et sans aucun artifice. Quelques êtres privilégiés demandent avec étonnement pourquoi leur amour cesserait; chez eux l'amour persiste brûlant, tenace, invincible, et il s'éteint d'un seul coup par la mort, ainsi qu'un vase de porcelaine très ancien et toujours neuf, qui tombant des mains d'un serviteur maladroit, meurt comme il est né, neuf et brillant.

Il n'en est plus ainsi quand la volupté constitue tout ou presque tout l'amour, et dans ce cas, la meilleure manière de le faire durer consiste à conserver toujours dans la coupe cette goutte de désir qui entre deux embrassements entretient la passion et donne un caractère profondément sexuel

aux habitudes, aux conversations et aux rapports familiers.

La conservation de l'amour est un des droits et un des devoirs les plus saints de la femme. Nous autres hommes, nous sommes trop légers, trop polygames, trop exigeants dans nos désirs subits, pour que la prudence nous rende facile cette économie de l'amour. Voir tout, toucher à tout, vouloir tout immédiatement, voilà la physionomie tout enfantine de beaucoup d'amours chez l'homme. La femme aime plus que nous, mais elle sait prévoir, pressentir, craindre. Même en amour, elle est bonne ménagère, et tandis qu'elle cueille la fleur pour la joie d'aujourd'hui, elle sait mettre le fruit en réserve pour les jours tristes de l'hiver. Malheur à elle, si elle s'associe à l'imprévoyance de son prodigue compagnon. Ils feront ensemble une belle flambée de leurs affections et de leurs voluptés en renouvelant pour la millième fois l'histoire de la cigale et de la fourmi.

La femme est un grand maître en fait de sacrifices; qu'elle use de sa science éprouvée pour conserver l'amour, qui est l'air qu'elle respire et le sang qui l'alimente; que jamais elle ne dise oui, sans avoir dit non au moins une fois.

Si la chasteté génitale est la vertu la plus propre à conserver les amours vulgaires, une certaine chasteté du sentiment et de la pensée, une certaine réserve dans les manières sont aussi indispen-

sables à la perpétuité des grandes amours. L'homme ne doit jamais voir sa femme nue et la femme non plus ne doit jamais se trouver devant son compagnon nu. Voiles et nuées, fleurs et feuillages doivent toujours un peu cacher les sens, les sentiments et l'intelligence.

L'amour mort, il l'est à tout jamais comme tout ce qui vit; mais lui aussi il a des défaillances et des syncopes, et comme le rotifère, il peut être ranimé par la pluie bienfaisante de l'affection et de la tendresse. Il a pour lui aussi une mort réelle et une mort apparente.

Que de fois un amour que l'on avait cru mort ressuscite plus vivant que jamais! On crie au miracle, mais sa vie était seulement latente.

Les médecins comptent beaucoup plus qu'autrefois des cas de mort apparente dans l'hystérie, la catalepsie et toutes les formes de névroses; il est tout naturel que beaucoup d'amours vivantes aient été considérées comme mortes. Dans ce cas, il est vrai, l'inhumation précipitée est moins dangereuse, parce que l'amour ouvre de lui-même son tombeau et apparaît en disant : « Ne pleure pas, me voilà ! »

Il est très rare que l'amour meure de mort violente et les cas auxquels l'on donne ce nom, sont des blessures, des ruptures, des syncopes, rien de plus. La mort ne survient que par épuisement, après de longues maladies.

Même quand le devoir nous commande de ne pas aimer un infâme, l'amour, condamné à mort, pleure et se désespère et ne veut pas mourir. Renfermé dans un cachot, sans lumière, sans aliments, il résiste à la faim, aux ténèbres, au froid et ne meurt pas.

Lorsqu'on aura cessé une bonne fois d'appeler amour le désir de la chair et l'orgueil de la possession, on verra que le sentiment est chose infiniment plus belle, plus grande et plus noble qu'on ne croit ordinairement; bien des miracles seront enfin reconnus pour des phénomènes très simples et beaucoup de mystères nous seront éclaircis.

Faire jaillir l'amour d'une froide indifférence, le réveiller lorsqu'il dort, semer les voluptés dans notre vie est l'orgueil de la créature humaine; mais conserver l'amour conquis, le garder pur et lumineux, lui faire traverser impunément les tempêtes de la vie, les brouillards et les gelées de l'hiver, le guider sain et robuste, de la jeunesse au bord de la tombe, pour qu'il meure, comme la victime mexicaine, entourée d'admiration et couverte de fleurs d'une éternelle fraîcheur, est la plus souveraine ambition à laquelle nous puissions aspirer.

On dit communément que pour l'amour la mort la plus naturelle est sa transformation en amitié; mais j'ai déjà dit ce que je pense de l'amitié entre les deux sexes.

Peut-être dans quelques cas très rares, aucun des deux amis ne se souvient que l'autre est d'un autre sexe; mais comment oublier le passé, comment effacer d'un trait les ardents souvenirs des longues années d'amour? Si à l'amour évanoui peut se substituer une douce habitude de se voir; si un homme et une femme peuvent ne plus penser qu'ils sont homme et femme, quel nom méritera cette nouvelle et singulière affection? Peut-être celui d'habitude automatique; je renverrai alors ce phénomène psychique au physiologiste, afin qu'il l'étudie avec les actes inconscients et réflexes.

---

# CHAPITRE IX

## LES ABIMES ET LES SOMMETS DE L'AMOUR

La fleur qui s'ouvre et sourit sur le bord d'un abîme, me rappelle l'amour, vivant lui aussi entre deux infinis. Tandis qu'il lance vers le ciel ses aspirations, tandis qu'il semble y chercher l'espace et la lumière, il jette ses racines dans les plus profonds abîmes; c'est la plus humaine des passions et en même temps la plus divine, elle est la plus intime et la plus éthérée, elle est la pensée qui guide le poète, lorsqu'il escalade le ciel, elle accompagne l'homme lorsqu'il se plonge dans les voluptés.

On ne pourra jamais dire jusqu'où pénètre l'amour quand il bouleverse la nature humaine, jusque dans ses profondeurs où la vase se mêle aux perles et aux coraux. Ce plongeur hardi ramène à la lumière des choses ignorées et étranges, et révèle au regard étonné de l'obser-

vateur les faits les plus nouveaux et les plus inouïs.

Combien de natures simples de jeunes filles, combien d'esprits vulgaires se troublent, s'agitent, se renouvellent au contact du Dieu nouveau qui semble évoquer toutes les passions silencieuses, toutes les idées endormies!

Le bouillonnement des éléments psychiques au contact de l'amour, annonce presque toujours l'apparition d'une seconde nature morale, et en renouvelant la vie, marque une ère nouvelle. Tandis que le vulgaire, par le poil du visage et la profondeur de la voix, juge qu'un jeune garçon est devenu homme, pour lui c'est le bouleversement de son être qui lui dit qu'il doit aimer, que déjà il aime; pendant que les mères voient avec une tendre émotion que la poitrine de leurs filles prend des formes arrondies, c'est également un trouble profond qui avertit la jeune fille qu'elle va aimer.

Dans la saison des amours, beaucoup d'animaux changent de couleur et de forme; ils se parent de nouvelles plumes et acquièrent des armes nouvelles; avec le vêtement nuptial ils prennent des habitudes différentes et des aptitudes singulières; de muets, ils deviennent remarquables chanteurs; de stupides, habiles constructeurs; les granivores se changent en carnivores; habitants de la terre, ils ont des ailes et sillonnent les airs;

la chenille se fait papillon. De même pour l'homme, sans que ce changement touche à peine l'épiderme de sa peau, il s'infiltre dans tous les replis de sa nature psychique.

La phase de la puberté mérite une monographie ; qu'il suffise de dire qu'alors toute force se double, toute énergie s'affine pour le service de l'amour. La puberté nous met en état de guerre, l'amour nous appelle au combat.

Toutes les forces de l'homme ne sont pas bonnes, toutes les aptitudes de son intelligence ne sont pas utiles au bien ; l'amour appelle à l'action même les éléments mauvais, qui ne s'étaient pas montrés auparavant. Pour la première fois apparaissent des profondeurs morales.... les vices. Dans les organismes pervertis et prédestinés aux châtiments, en même temps que le premier amour apparaît souvent le premier crime. Chaque élément humain répond au grand évocateur du mal et du bien : les colères nouvelles dans les caractères doux et tranquilles, les premières larmes sur des visages autrefois toujours souriants, le premier jet de poésie dans les cerveaux de prose, les premiers accès d'hystérie dans un corps qui paraissait dépourvu de nerfs, les premières ambitions dans un jeune homme timide, les premières méditations devant un miroir, les premières impatiences, les premières luttes contre un ennemi invisible, les premiers mensonges, les

premiers éclairs du génie, les premiers héroïsmes, sont tous des fantômes nouveaux appelés par le magicien des magiciens, par le plus habile évocateur d'esprits qui soit apparu dans l'heureux temps de la magie et des exorcismes.

L'une des plus douloureuses et des plus bizarres voluptés de l'amour est de sentir que tout fuit de nous-même, et que nous ne nous appartenons plus. On croirait assister à une satanique fantasmagorie dans laquelle nous verrions nos membres, nos viscères, nos sens, nos affections et nos pensées, s'échapper pour courir follement vers un centre nouveau, qui avec nos dépouilles constituera un nouvel organisme. Jusqu'au temps qui ne semble plus nous appartenir, car nous ne le mesurons plus à la pendule, mais d'après l'impatience de nos désirs ; jusqu'à la pensée qui n'est plus nôtre, car elle est tyranniquement gouvernée par une seule image. Une vague inquiétude s'empare du corps, des sens et des pensées; et il est impossible de dissimuler le trouble qui les pénètre. Tout dans l'homme qui aime, chante et crie : « J'aime; qui m'aimera? »

Nuit et jour, dans le calme et dans la tempête, tout chez un amoureux chante la même note jusqu'à ce qu'une note pareille lui réponde. Pas un moment de paix, pas un instant de trêve, tant que cette nouvelle puissance n'aura trouvé une puissance qui l'apaise. Un homme et une femme qui

s'aiment sont comme la mer et la terre qui se font éternellement la guerre, douce ou violente, caressante ou cruelle, voluptueuse ou impitoyable.

Regardez cette jeune fille assise à la fenêtre, penchée sur l'étoffe qu'elle coud; comme elle est attentive à son ouvrage! Il semble qu'entre un point et l'autre elle réfléchit à la quadrature du cercle tant elle est absorbée. Mais si je pouvais écrire le volume des pensées qui traversent son cerveau pendant ce temps! Elle fouille dans les profondeurs des mystères d'amour.

Et là, tout près d'elle, sans qu'elle s'en aperçoive, un jeune homme est aussi à sa fenêtre, les mains enfoncées dans les poches; la poitrine gonflée comme pour une menace, il regarde le ciel, immobile depuis une heure. Est-ce qu'il médite sur le redoutable problème du prolétariat ou de la liberté humaine? Songe-t-il à la gloire, à la richesse? Non, lui aussi, il sonde les abîmes de l'amour.

La femme beaucoup plus que nous approfondit ou s'élève dans les régions de l'amour; la société lui refusant presque toujours le champ de l'action, il lui reste beaucoup de temps pour réfléchir sur les mouvements secrets de son cœur .Que de fois une innocente enfant, qui peut-être ne sait pas écrire, baise et rebaise, pendant de longues heures un baiser qui ne dura qu'une seconde, ou bien pense avec amertume à un froid salut, à une

parole désobligeante. Et cela n'est rien en comparaison des extravagantes interprétations et des analyses quintessenciées avec lesquelles la femme distille un regard, une parole, un geste.

Un billionième de milligramme de rancune dilué dans un océan de volupté est encore sensible à son procédé d'analyse; pour elle un atome d'indifférence dans un flot d'ardeurs est révélé aussitôt par les appareils thermo-électriques qu'elle emploie dans son laboratoire. Elle est la prêtresse de l'idéal, de l'infini, de l'incommensurable, et elle sera religieuse bien des siècles après que l'homme aura enterré son dernier dieu. Même en amour le fini ne lui suffit pas.

L'amour élève l'homme au-dessus de la moyenne, et comme les forces accrues le rendent capable de plus grandes entreprises, les horizons s'élargissent toujours plus parce qu'il voit les hommes et les choses de bien plus haut. Chacun de nous a une capacité particulière pour s'élever dans les régions idéales; mais hommes vulgaires ou de génie, prosaïques ou poètes, ils s'élèvent toujours par l'œuvre de l'amour dans un monde qui est plus beau, plus grand que celui dans lequel nous traînons notre vie. Combien de natures grossières et abjectes furent transformées par l'amour! que d'intelligences inertes ont été menées sur le chemin de la gloire, par une main aimée! Pourtant on répète tous les jours que la science et la gloire

doivent se garder de l'amour, comme d'un dangereux ennemi, et l'on cite de grands hommes qui n'aimèrent que leur art et qui ne durent leur grandeur qu'à la chasteté.

Curieuse confusion des idées, où l'on confond l'hygiène avec la morale, la chasteté avec l'impuissance d'aimer ! Un génie chaste et amoureux planera sur les hauteurs comme un eunuque du cœur, pourra être grand sans aimer ; mais un homme sain de sens et de sentiment sera toujours élevé par l'amour, pourvu qu'il ne le donne pas à une créature indigne ou qu'il ne l'échange pas contre la volupté. Pour un génie tué par l'amour, vous en avez cent qui lui doivent leurs plus grandes inspirations, qui trouvent de par lui, la force de vivre, qui le bénissent comme supérieur à la gloire et qui trouvent en lui la fraîche rosée qui tempère les ardeurs brûlantes de l'enthousiasme et de la passion.

Si l'amour n'opère pas sur tous les miracles qu'il devrait faire, s'il n'est pas toujours une vertu qui élève et affine, c'est que nous avons abaissé la femme au niveau de nos sens, c'est que nous éprouvons pour elle plus de désirs que d'estime et d'amour. La femme pourtant, comme tous les êtres opprimés, a une bien plus grande soif d'idéal ; sa nature, d'une exquise sensibilité ouverte, aux élans d'enthousiasme, accessible à la poésie, la porte à s'élever toujours, et elle nous aiderait à

monter aussi si nous n'en avions pas fait une concubine ou une ménagère. Dans un beau tableau d'Ary Scheffer, le Dante est en bas et Béatrice en haut ; il la regarde, la contemple, et s'inspire ; Béatrice fixe ses yeux au ciel et semble lui dire : « En haut, en haut, c'est là que nous devons aller ensemble !.. » Rien n'est plus contagieux que l'enthousiasme, rien n'est plus irrésistible que l'enthousiasme de la femme. Sans raisons pour croire, sans force pour espérer, soutenue seulement par l'amour, elle est toujours pleine de foi pour les choses grandes et belles, et, quelquefois avec une imprudence sublime elle jette son cri : « En avant, en avant ! » et nous entraîne sur les sommets les plus difficiles.

Lorsque le Christ fit de la foi la pierre angulaire de sa doctrine, quand il dit qu'avec la foi on soulève les montagnes, il s'inspira peut-être de la confiance qu'éprouve la femme et qui la rend forte dans sa faiblesse. Malheur à nous si avant de nous attaquer à une entreprise, nous nous laissions aller à tenir trop compte de toutes les probabilités favorables et défavorables ! Malheur à nous si nous n'entreprenions que les choses certaines ! Plus des trois quarts des grandes choses n'auraient jamais été faites. Il y a toujours un élément qui échappe aux calculs ; il est dans les mains capricieuses du hasard ; c'est cette lacune qui veut être remplie par la foi, par cette foi, que la femme sent

si profondément et qu'elle sait nous inculquer. L'amour est une seconde vue, et la femme voit les choses sous un aspect qui échappe presque toujours au regard synthétique de l'homme; elle découvre beaucoup d'éléments cachés dans les choses, que notre précipitation ou notre orgueil nous empêche de voir, et en nous prêtant son regard d'amour, elle nous fait pénétrer plus avant dans la substance de chaque problème et surtout dans la connaissance de la nature humaine. Dans les grandes et dans les petites choses, après avoir consulté la science et l'art, l'expérience et la fantaisie; après avoir lu dans le livre de l'histoire et dans le cœur humain, consultez toujours aussi la femme qui vous aime; qu'il soit question d'un livre, ou d'une loi, d'une œuvre d'art ou de commerce, d'industrie ou de poésie; elle aura sûrement quelque chose de nouveau à vous dire.

Chez quelques hommes intelligents, l'ambition manque pour s'élever, et souvent on les voit mourir sans avoir fourni la mesure de leur force. C'est que seule la femme et l'amour auraient pu leur donner l'énergie que n'avait pu leur donner l'aiguillon de l'amour-propre. La femme, la femme sait donner la foi au sceptique, l'ambition au découragé. la force à tous. Modeste pour elle-même, elle est fière, ambitieuse pour celui qu'elle aime; trônes, portefeuilles, couronnes civiques et guerrières, gloire des arts et des sciences, se doi-

vent à l'ambition inspirée par une femme aimée. Dans les temps héroïques et chevaleresques, cela était proclamé publiquement et on en tirait vanité; aujourd'hui que les femmes se vendent dans des maisons librement ou en mariage, il est de mode de rougir de devoir la gloire à une femme, et l'esprit chevaleresque n'a été que trop submergé avec beaucoup d'autres choses mauvaises que nous ne voudrions certes pas voir revenir.

Dans mon ouvrage sur l'*Amour dans l'humanité*, j'étudierai la transformation de l'amour chevaleresque en sigisbéisme chez nos aïeux et bisaïeux.

L'amour nous fait monter d'autant dans les régions de l'idéal, qu'il jette plus de lest qui le retient à la terre. Ce lest est fait tout entier de débauche et d'amour-propre, et c'est la femme qui nous aide à le jeter de notre nacelle.

L'union intime de la pensée et du sentiment exprimée par l'étreinte de deux mains et par deux regards qui se confondent, est une des plus exquises voluptés; et, sans parler de l'amour platonique, il peut se faire que dans cet instant deux créatures oublient qu'elles sont femme et homme. C'est alors que ressort avec tout son éclat la nature féminine. C'est dans cette source de poésie que le génie peut puiser ses plus belles inspirations, que la femme profite de ces fugitifs instants pour régénérer l'homme et le conduire vers ses

hautes destinées. Elle est quatre fois moins faillible que l'homme; elle a horreur du crime. Qu'elle désarme donc son bras qui trop souvent frappe et tue. Que l'homme méchant, infâme, ne trouve jamais une femme qui puisse l'aimer et qu'il ne lui reste que la coupe de la plus grossière volupté. Ainsi que l'Église excommuniait et mettait autrefois au ban de la société, que les rebelles et les coupables envers la morale soient mis au ban de l'amour.

Et que les femmes à qui la nature a donné le privilège de la beauté, réservent leurs trésors aux forts et aux immortels, que leurs sourires soient la couronne du génie triomphant et du cœur magnanime.

Que le génie et la beauté forment l'union la plus sublime des forces humaines, un des plus beaux spectacles de la nature.

---

# CHAPITRE X

## LES SUBLIMES PUÉRILITÉS DE L'AMOUR

Tel que le papillon, à peine sorti des enveloppes de la chrysalide, qui porte encore sur ses ailes enroulées quelque lambeau des tissus où il fut si longtemps enfermé, l'amour est la plus jeune des passions humaines, traîne encore avec lui les dépouilles de l'enfance dont il est à peine sorti. Dans ses caprices et dans ses folies, dans ses jeux pleins de grâce et de force, dans ses idolâtries aveugles, comme dans ses douleurs enfantines, il semble que l'on ait devant les yeux un génie enfant.

Maintenant il surprend par ses violences et maintenant sa faiblesse fait pitié, tantôt dominateur, tantôt timide, parfois c'est un héros, parfois lâche; aujourd'hui il menace le ciel de son poing, demain il l'implorera de ses larmes. L'amour est puéril, parce qu'il est enfant; il est puéril,

parce qu'il est poète; il est puéril aussi, parce que déchaînant toutes les formes esthétiques et toutes les impulsions morales de la pensée, il est plus souvent lyrique qu'épique, il écrit plus de dithyrambes que d'histoires, plus de poèmes que de traités de philosophie. L'amour est puéril encore, parce qu'il est religieux jusqu'à la superstition, et il souffre de toutes les lubies qui peuvent traverser la cervelle d'une pauvre ignorante.

L'amour, même dans les contrées du Nord, aime la mise en scène de l'idolâtrie la plus méridionale, il proteste contre les iconoclastes, il proteste contre le culte sévère des protestants; et, plus épris qu'un catholique romain des oripeaux, des encens et des images, il veut des autels, des baldaquins et des tabernacles. Aucune religion n'est une idolâtrie plus insensée que l'amour, aucun olympe n'eut plus de divinités, plus d'autels et plus de prêtres. Il accepte toute croyance, tout culte; depuis le fétichisme du sauvage jusqu'au Dieu invisible et tout-puissant du chrétien; il admet l'exorcisme et l'indulgence plénière, la bénédiction et l'anathème, l'amulette et les prières, le goupillon du prêtre qui bénit et le fer rouge de l'inquisiteur; il admet le paradis, l'enfer, le purgatoire.

Plein de foi et d'épouvante, l'amour eût à lui seul inventé l'idolâtrie si elle n'eût pas eu bien d'autres racines pour sortir du cerveau humain.

L'amour consacre tout ce qui a été touché par

l'objet aimé, tout ce qui a pu réfléchir la chère image. Tout devient alors objet de culte, tout se transforme en un miroir magique dans lequel nous contemplons notre dieu. Qui ne se souvient de l'adoration pour une fleur qu'*elle* avait cueillie, pour un bouquet qu'*elle* avait respiré, et de toutes les folles reliques de l'amour ?

Dans le reliquaire de l'amour, il y a place pour les choses les plus gracieuses comme les plus grotesques, les plus jolies comme les plus affreuses. J'avais un ami qui pleurait de joie et d'attendrissement durant des heures en contemplant et en baisant un fil de soie qu'*elle* avait tenu dans ses mains et qui était pour lui son unique relique d'amour. Un autre garda de longues années sur son bureau le crâne de celle qu'il avait aimée, dont il faisait sa plus chère société. Il y en a qui ont dormi pendant des mois et des années avec un livre, une robe, un châle. Qui peut dire toutes les sublimes puérilités, toutes les ardentes tendresses, toutes les extravagances de l'idolâtrie amoureuse ?

Chez l'homme, les sensations accumulent une si grande quantité d'énergies profondes et cachées, qu'elles peuvent sur un signe dresser un édifice plus grand et plus beau que dans la réalité. — Aucune femme aimée ne fut aussi belle en réalité qu'elle apparaît à son amant dans ses désirs ou dans ses songes.

Si une femme belle pouvait connaître tous les baisers, toutes les caresses, tous les hymnes qui montent de ses admirateurs, certes elle serait fière de faire surgir toutes ces forces.

La pudeur commande à la femme beaucoup de retenue et lui impose souvent une tyrannique réserve. Elle doit cacher à nos regards ses adorations intimes, les élans de son cœur et les étranges formes de ses sentiments. Nous, toujours moins amoureux qu'elles, nous laissons une issue plus libre à nos ardeurs, et si une femme belle et recherchée voulait décrire les scènes auxquelles elle a assisté dans sa jeunesse, elle pourrait nous fournir une galerie de caricatures devant lesquelles toute autre deviendrait insipide. On y trouverait côte à côte le grotesque et le sublime, la folie et la passion; menaces de mort, jeûnes impossibles, abdication de la dignité, perte du sens commun, orgies d'imagination, ouragans des sens, humiliations de moines, bravades de Rodomont, tout s'y trouverait. Que de misères, que de pantalonnades, que de bassesses doit voir la femme!

Par bonheur pour nous, elle est bonne et pudique, et pour notre honneur avec un pan de son manteau de reine elle cache nos puérilités aux yeux des profanes, et souvent même à nos propres yeux.

S'éveiller le matin et vouloir que le premier

regard et la première pensée soient pour l'objet aimé, se coucher le soir et vouloir tous les jours que la dernière pensée se dirige vers elle; vouloir qu'aucune heure de la journée ne passe sans que nous ayons pensé à elle, voilà une des mille exigeances de l'amour.

S'habiller avec sa couleur préférée, en orner nos maisons, nos voitures, nos livres; parfumer ses appartements et son linge avec l'odeur qu'elle porte; manger, se reposer, se promener aux mêmes heures qu'elle, voilà une des nombreuses puérilités sublimes de l'amour.

Ne pas vouloir lire un livre qu'elle n'ait pas lu la première, et vouloir toujours lire ensemble la même page;

Ne regarder en face aucun homme ou aucune femme qui ne soit pas lui, qui ne soit pas elle;

Ne cultiver dans notre jardin que les arbres et les fleurs qu'elle préfère;

Se défaire en un jour d'une habitude contractée depuis dix ans, rien que parce qu'elle a froncé son joli nez à l'odeur d'un cigare;

Prononcer une parole avec l'accent qu'elle seule emploie;

Congédier un fidèle domestique qui lui déplaît, vendre une maison dans laquelle elle est tombée en descendant l'escalier;

Aller à l'église sans croire en Dieu, blasphémer le surnaturel parce qu'elle est rationnaliste;

Crever un cheval pour rapporter à sa grand'mère un chapelet oublié dans une maison de campagne à 20 kilomètres de la ville; embrasser un cheval qu'elle a caressé;

Traverser tout l'Océan pour la voir un mois plus tôt;

Rougir et pâlir parce que dans la vitrine d'un libraire il y a un livre qui porte son nom;

Apprendre une science, une langue, un art, pour lui faire une surprise qui lui durera tout au plus une demi-heure; haïr ses propres père et mère parce qu'ils l'ont insultée;

Se faire soldat parce qu'elle aime l'uniforme;

Devenir un héros, dans l'espérance de toucher son cœur;

Dans la douleur feindre la volupté, donner cent baisers à un cheveu, faire cent caresses à un canari touché par elle, remarquer un carreau où elle a posé longtemps le pied, pour l'adorer et le baiser plus tard;

Devenir jaloux de Dieu, défier l'enfer, décapiter toutes les statues pour mettre à toutes la même tête;

Feindre la maladie pour avoir elle pour infirmière, lui pour médecin;

Feindre la santé, sur le point de mourir, pour ne pas la faire souffrir, feindre la richesse, feindre la pauvreté;

Faire croire à son talent, ou cacher son talent;

. . . . . . . . . . . . . . . .

Ce sont là des choses puériles ou grotesques ou sublimes — peut-être sont-elles tout cela, en même temps, — que l'amour fait tous les jours, mais qui ne sont rien encore à côté des innombrables excentricités dont est capable ce Leviatan des sentiments humains.

---

## CHAPITRE XI

### LES FRONTIÈRES DE L'AMOUR. — SES RAPPORTS AVEC LES SENS

On n'étudie pas un pays sans en tracer exactement les frontières, sans les parcourir dans leurs lignes sinueuses, sans marquer le point où son individualité finit, où il ressent l'influence de la terre voisine. Vous avez pu fouler chaque motte de terre, parcourir chaque sentier, sentir l'odeur de chaque prairie et boire l'eau de toutes ses sources et de tous ses fleuves ; si vous n'avez pas dessiné les confins d'un pays, vous ignorez plus de la moitié de son histoire.

Toute chose vaut par celle qui l'avoisine.

De même pour l'amour. Ses limites sont irrégulières, variables, capricieuses. C'est un sol qui pousse des pointes entre tous les pays qui l'entourent. Les sens, les sentiments, les idées ont avec lui des contacts intimes et multiples.

Chaque sens, chaque passion, chaque faculté de l'esprit est instrument d'amour; lui, à son tour, est modifié de mille manières par les sens, par la passion et par la pensée. C'est un entrelacement continuel de causes et d'effets; et cette immense puissance envoie sa lumière pénétrante jusqu'aux extrêmes limites du monde connu.

L'amour, qui pour dernière raison d'existence exige le contact de deux natures différentes, doit avoir des rapports innombrables avec le sens du tact. On pourrait même dire, sans sortir de la stricte vérité scientifique, que l'amour physique est une forme sublime du tact et du contact.

Dans les formes animales inférieures, ainsi que dans les types humains grossiers, l'amour n'est en somme que tact et contact. En remontant l'échelle des êtres, on voit que les autres sens viennent y prendre part, excepté le goût, qui n'y participe que dans quelques cas très rares que l'on peut classer dans la psychologie pathologique. Des quatre sens, c'est le tact qui est le plus important et l'ouïe le moindre; la vue et l'olfaction restent entre le tact et l'ouïe.

Mais la différence réside moins dans la quantité inégale des éléments que dans la nature des joies et des douleurs par laquelle les sens participent à la plus grande des passions humaines. Le tact donne la conquête et le spasme, la vue révèle et charme, l'ouïe nous émeut et nous reconquiert,

l'odorat nous flatte et nous enivre. On peut facilement se faire une idée comparative des parts diverses que prennent les quatre sens dans l'amour, en comparant ces quatre actes : « Voir la femme aimée et la contempler longuement, — l'embrasser fortement, — entendre sa voix de loin sans la voir, — aspirer voluptueusement le parfum qu'elle met dans ses vêtements et son linge. »

La vue est le premier messager d'amour, et, pour les natures supérieures, elle est assez riche en joie pour vaincre en étendue, sinon en intensité même, la volupté. La vue donne la possession complète moins le délire de la possession, et rapide et pénétrante comme elle est, mesure en un éclair les abîmes de la beauté infinie sur lesquels, comme en une auréole de lumière, est suspendue la créature aimée.

L'ouïe, dans l'histoire de l'amour, a une petite part, mais très douce, sans parler de cette grande part qu'elle a comme instrument de la pensée. Nous ne parlons ni de la musique, ni de la valeur des idées communiquées par la parole, mais purement de l'influence sexuelle de l'oreille dans les phénomènes de l'amour.

L'ouïe a certaines complaisances presque tactiles et toujours très voluptueuses, mais, sauf ces exceptions, elle a toujours en amour un rôle tendre, affectueux. L'homme et la femme ont une

voix qui leur est particulière, et le caractère sexuel de la voix féminine attendrit l'homme comme le timbre viril de notre voix fait battre le cœur de la femme.

Il y a certaines voix de femme qu'on ne peut entendre sans émotion, tant leur timbre est suave. Elles ressemblent à la caresse de l'aile d'un cygne. L'homme et la femme, en se renvoyant le son de leur voix, se révèlent pudiquement leur sexe.

Le son de la voix, en dehors de l'idée qu'il exprime, ne peut dire : « Je suis belle, je suis intelligente », mais elle dira par elle-même : « Je suis femme. Je suis très femme, je désire, j'aime à en mourir, je suis seule, je te veux, je t'attends ardemment, etc. »

La séduction de la voix possède quelques-uns des caractères attribués à l'ancienne magie : elle nous surprend et nous fascine sans que nous puissions trouver la raison d'un si grand trouble causé par quelques accents, par quelques paroles. Nous nous sentons presque humiliés d'être vaincus sans combat et subjugués sans notre consentement. Plus d'une fois nous avons résisté aux séductions de la vue, aux violences du tact, mais la voix nous subjugue et nous jette pieds et poings liés dans les bras d'une puissance mystérieuse qui exige de nous la plus aveugle obéissance, et contre laquelle la rébellion est inutile. Cette influence de la voix dure toujours, elle ne s'oublie

jamais, elle survit souvent même à l'amour. Après de longues années de silence, d'indifférence, de mépris, le vent nous apporte une voix, un son, et comme au premier jour de notre amour, nous nous sentons troublés, surpris, reconquis. L'ouïe jette l'hameçon dans les eaux les plus profondes de nos affections, et plus d'un amour est sorti par miracle de ses cendres grâce à une voix chérie que nous croyions depuis longtemps oubliée.

L'amour a beaucoup de rapports mystérieux avec le sens de l'odorat. Dans le monde animal, les parfums sont souvent l'excitant le plus direct et le plus puissant de la lutte amoureuse, et avant même que la femelle ait vu celui qu'elle recherche, les ailes du vent ont porté à ses narines l'odeur qui l'enivre de volupté. La nature a placé le musc, la civette, le castoréum et beaucoup d'autres substances odorantes, de façon à montrer avec évidence à quelles fins elle les destine. Et les fleurs, qui nous ravissent par leur éclat si varié, ne nous disent-elles pas combien sont intimes les rapports qui lient l'odorat à l'amour, et les molécules odorantes aux mystères de la reproduction[1]?

L'homme et la femme ont diverses sécrétions et, en certaines parties du corps, certaines émanations odorantes, qui peuvent être de puissants excitants

1. Voir Darwin, *The descent of man*, vol. II, p. 270.

chez les races inférieures et chez les hommes vulgaires dans les races supérieures. Mais, même chez les natures très élevées, le sens de l'odorat exerce une grande influence sur l'amour par l'intermédiaire des parfums que nous avons su conquérir sur la nature vivante, et que nous savons reproduire maintenant par la puissance de la chimie.

Étudiez la physionomie d'une femme qui respire une fleur d'une odeur pénétrante et qui s'en grise, vous verrez combien ce tableau ressemble à une des scènes suprêmes de l'amour. Interrogez un grand nombre d'hommes profondément sensuels, et ils vous diront qu'ils ne peuvent visiter impunément les fabriques d'essences et de parfums.

Interrogez l'art de la parfumerie, vous verrez qu'après avoir mélangé cent essences de fleurs et de feuilles, on relève le parfum obtenu en ajoutant une quantité infiniment petite d'une matière fétide par elle-même, mais empruntée aux organes d'amour de quelque animal. Demandez aux femmes pourquoi elles aiment tant les parfums; peu sauront vous le dire, ou ne répondront que par la rougeur qui montera à leur visage. Si elles sont versées dans les mystères des sens, si elles possèdent l'art raffiné de la coquetterie, elles vous diront que les odeurs sont des armes puissantes dans l'arsenal de l'amour et que certains parfums

ont une action irrésistible sur les sens de l'homme[1].

Il est fort difficile de rester longtemps dans la chaude atmosphère de la volupté sans y laisser une grande partie des nobles forces destinées à de plus hautes conquêtes; voilà pourquoi le culte trop passionné des parfums peut avoir sur nous une influence morale. Trop d'odeurs diminue la vigueur de la chasteté, et l'énervement fait toujours imaginer de nouvelles jouissances. De cet abus au mépris de tout parfum il y a loin, et en les réservant aux femmes galantes, ou à la femme sauvage qui se frotte de graisse de la tête aux pieds, nous jetons sans raison par la fenêtre bien de douces voluptés qu'il est permis de goûter sans offenser la morale.

Croyez-vous qu'un baiser donné à travers les pétales d'une rose à celle que vous aimez et qui est à vous, soit un péché de luxure? Croyez-vous que l'amour cueilli dans un nuage de violettes, de hyacinthes et de narcisses, puisse être lascif? La nature est éternellement riche, et les guirlandes dont nous entourons nos joies ne dépouilleront point ses jardins inépuisables.

1. Une dame très impressionnable aux odeurs disait : « J'éprouve tant de plaisir à sentir une fleur qu'il me semble que je commets un péché. »

# CHAPITRE XII

**LES FRONTIÈRES DE L'AMOUR. — SES RAPPORTS AVEC LES AUTRES SENTIMENTS. — LA JALOUSIE**

Dans le cabinet d'Apollon au Vatican, on voit un bas-relief antique représentant deux bacchantes portant le thyrse dionysiaque. L'une est debout, toute frémissante d'une ardente volupté ; la luxure éclate sur son visage ; elle brandit le thyrse, tandis qu'un taureau lui caresse la jambe de sa corne. L'autre s'affaisse, écrasée par l'ivresse. Elles nous représentent les deux phases principales du sentiment qui lie l'homme à la femme. Tout à l'heure une ardente énergie, maintenant une calme possession ; hier, la lutte qui conquiert, aujourd'hui, une caresse affectueuse qui entretient la conquête. L'amour le plus sublime, le plus constant, le plus parfait que l'homme d'une race supérieure puisse désirer ou rêver est une flamme brûlante, lumineuse, longue comme la vie, dans laquelle de

temps en temps l'étincelle d'un désir s'allume, pétille, puis s'éteint.

Comparé aux autres sentiments, l'amour est tel que, mis en contact avec eux, il les domine, les attire, les entraîne dans son orbite, comme ces petits fragments de matière cosmique qui, trop voisins du soleil, sont aspirés par lui, puis absorbés. Les sentiments sont des forces qu'aucune loi n'est capable de modifier dans leur propre sphère. Mais réunis ils s'ajoutent ou se retranchent et plus souvent encore exercent les uns sur les autres une mutuelle influence qui les fait dévier de leur direction. Quand un sentiment avoisine l'amour, il en subit la puissante influence au point de disparaître pour l'œil du vulgaire ; mais la force et la matière ne se détruisent jamais : il a seulement changé de forme.

A ce propos, on répète chaque jour une foule d'erreurs ; par exemple, que l'amour est le plus égoïste des sentiments parce qu'en lui nous recherchons le maximum de la volupté. Pourtant, l'amour et l'égoïsme décrivent des trajectoires bien différentes, puisque l'un nous porte à aimer une autre créature et que sa fin est la conservation de l'espèce, tandis que l'autre nous fait nous aimer nous-même et qu'il vise à la conservation de l'individu. Que si par égoïsme nous entendons la recherche de la satisfaction d'un besoin, tous les sentiments, même les plus généreux, pour-

raient être considérés comme des formes de l'égoïsme. Le martyre lui-même n'est-il pas une satisfaction donnée au plus élevé des sentiments généreux ?

L'amour, au contraire, est en lutte perpétuelle contre l'égoïsme. Ce dernier est un géant, soit ; mais il pâlit à la lueur fulgurante que répand autour de lui le titan des passions.

Beaucoup d'animaux se laissent tuer plutôt que d'abandonner leur compagne. Torturez un crapaud, brûlez-le, arrachez-lui les pattes, crevez-lui les yeux; tant qu'il lui restera un membre intact, il ne cessera d'enlacer sa femelle sous son étreinte.

Et nous-mêmes, ne jetons-nous pas souvent en holocauste à l'amour la paix, la fortune, la gloire, la science ? Est-ce que la femme n'apporte pas à l'amour la longue maladie de la grossesse, le martyre de la parturition, les fatigues de l'allaitement, les tribulations de la vie domestique et de l'éducation ? Pourtant, dans l'ivresse de l'amour qui se souvient de l'amertume de l'absinthe, des orties qu'il sème ? Qui pense aux douleurs qu'il se prépare selon une inexorable loi ?

L'égoïste le plus complet lui-même, s'il est un homme sain, désire la femme et l'aime. A part un petit nombre d'êtres à qui sont accordées les joies suprêmes de la création par la pensée, l'amour représente le maximum de l'énergie, de la

joie, le couronnement de tout l'édifice. Nous poursuivons la gloire et la richesse; mais au-dessus, s'enlève sur l'horizon la silhouette d'une femme, d'une femme aux pieds de laquelle nous déposerons le trophée de la victoire. Je ne parle pas des femmes, parce que, pour elles, toute vanité satisfaite, toute gloire espérée, toute fortune convoitée, toute fleur, tout fruit du jardin de la vie, elles les mettront toujours aux pieds d'un homme. Une Ève se trouve sans cesse au fond d'une orgie comme au bout de toute gloire. Aimer, être aimé, c'est de toutes les choses humaines la meilleure. C'est pour cela que dans le monde surnaturel les religions de tous les pays ont toujours promis aux justes et aux croyants une éternité d'amour dans le *harem* de la volupté ou dans une extase mystico-amoureuse. Lisez les pages brillantes des mystiques, les aspirations au cœur de Jésus, et dites-moi s'il n'y a pas là une transsubstantiation de l'amour. Les dieux de tout Olympe ont une forme sexuelle; il y a des femmes pour les hommes, et des hommes pour les femmes. De l'enfance à la vieillesse, l'amour est pour tous la promesse la plus haute. Des pollutions automatiques de l'adolescence aux luxures avares et raffinées de la vieillesse, on traverse les hystéries fébriles de la jeunesse et les passions profondes de la virilité. Mais à tout âge l'amour est la joie la plus chère. Le glas de la vieillesse commence à sonner quand à

l'apparition des premiers cheveux blancs on tremble de n'être plus aimé et de ne pouvoir plus aimer, et chacun espère avec angoisse qu'il ne sonnera jamais pour lui l'instant où, comme le pontife romain, il devra prononcer la redoutable parole : « *Non possumus* ».

Je ne nie pas que, chez quelques monstres humains, l'égoïsme ne soit assez puissant pour étouffer l'amour ; mais ce sont là des cas rarissimes s'ils se prolongent la vie entière, et rares quand ils en occupent une période plus ou moins longue. Souvent un homme a grandi, vécu dans le plus sordide égoïsme ; sur le tard, dans sa vieillesse, il s'amourache de quelque pauvre jeune fille et devient avec elle expansif, généreux, prodigue même. Alors il paye d'un seul coup et de très ridicule façon tout ce que la nature avait en vain réclamé de lui pendant sa jeunesse et sa maturité.

Les grands égoïstes aiment aussi, mais ils aiment égoïstement. Ils ignorent les joies les plus sublimes, les élans les plus puissants de l'amour ; ils ignorent la sainte volupté d'aimer une femme plus que soi-même ; mais ils aiment aussi. Ils aiment à leur façon. Si vous voulez étudier la physionomie de l'amour égoïste, voyez quel est l'amour de l'homme comparé à celui de la femme, et il vous sera facile de pénétrer les mystères de cette partie de la psychologie ; et si

vous voulez que le contraste soit plus éclatant encore afin que les différences sautent aux yeux, comparez celui d'un vieillard et celui d'une jeune femme; celui-là vous fournira un type d'amour égoïste, celle-ci un exemple d'amour généreux.

Plus complexes sont les influences que les sentiments de la propriété et l'amour-propre exercent sur l'amour ; l'importance attachée à la jalousie suffit à le prouver.

L'étude physiologique de la jalousie suffirait à démontrer, s'il en était encore besoin, l'étrange confusion du langage appliqué aux faits psychiques; autant vaudrait s'adresser à la langue des alchimistes pour expliquer la composition chimique des corps, ou croire que nous avons encore quelque chose à démêler avec le *nihil album*, la *lana philosophica*, ou même avec le *tetrascelitetraoxicoquindodeca* de nos bons ancêtres.

Jalousie, à proprement parler, veut dire une douleur de l'amour, et précisément celle produite par la blessure que nous ressentons de l'infidélité d'un être aimé. Cette douleur est naturelle à tous les hommes, dans tous les temps et chez toutes les races; c'est, appliqué à l'amour, le sentiment du dommage causé à notre propriété. L'enfant griffe et mord quiconque touche ou gâte ses aliments ou ses joujoux; nous souffrons de nous voir dérober nos livres ou nos fleurs; quiconque touche à notre femme, la chose qui doit nous

être la plus chère, nous devient un objet de haine. Et, de fait, cette jalousie n'est qu'une forme de la plus naturelle et de la plus légitime des haines. Il n'est pas nécessaire de créer une énergie nouvelle, ou d'inventer un vocable nouveau.

Nous pourrions blesser, tuer un homme qui aurait blessé notre fils, notre père, notre ami, notre patrie, notre femme ; ce sont là cinq atteintes portées à cinq sentiments différents; mais c'est toujours une énergie qui se développe par le même mécanisme. En nous le sentiment paternel, le sentiment filial, l'amitié, l'amour de la patrie, l'amour ont été blessés; et nous avons répondu par la haine. Mais dans tous ces cas différents, faut-il inventer un sentiment nouveau? non, certes. On dit que l'amour paternel offensé a produit une douleur capable de nous conduire à la violence, à l'assassinat; que l'insulte faite à notre pays nous a portés à commettre une vio lence. Pourquoi donc, quand c'est l'amour qui souffre, inventer un sentiment nouveau : la jalousie? Tous les sentiments quand ils sont satisfaits nous portent à nous rapprocher de celui qui leur a donné satisfaction, à lui prodiguer des caresses, à lui faire du bien. Tout sentiment blessé nous porte au contraire à retourner l'offense, à faire du mal à qui nous a causé de la douleur.

Est-ce jalousie, la haine que témoigne un

animal contre qui l'a troublé dans ses amours? Eh bien, pour beaucoup de sauvages, chez lesquels l'amour se réduit à l'accouplement, tous les phénomènes de la jalousie se réduisent à cette seule forme. Là où les unions s'accomplissent sans méthode, là où la femme est considérée comme la propriété de tous, il n'y a pas de jalousie. Une Bolivienne me disait avec cynisme : « La femme, c'est l'eau d'un fleuve. Jetez-y une pierre. Une minute après, saurez-vous me dire où cette pierre a percé la surface? Vous êtes bien sots, vous autres hommes, de faire des distinctions subtiles entre les choses parfaitement égales.... » Chez les peuples polygames, l'homme seul peut être jaloux; chez les peuples polyandres, la femme seule a le droit de se montrer jalouse.

Certains peuples considèrent la femme comme une propriété quelconque, de sorte qu'on peut l'offrir à son hôte comme un cheval ou un chien. Ne la prend pas qui veut, mais on peut la donner sans déshonneur ni jalousie. C'est seulement chez les races supérieures que l'amour, l'amour-propre et le sentiment de la propriété font une triple cuirasse autour de notre femme et nous la font défendre *unguibus et rostro*. Or nous donnons à ce vigoureux ensemble de trois sentiments différents le nom de jalousie.

Mais comme si une confusion si grande ne suffisait pas encore, nous avons nommé jalousie un

état spécial et individuel de l'esprit qui nous rend soupçonneux et tyranniques envers la personne que nous aimons et nous porte sans raison à l'offenser en lui refusant la plus légitime liberté. Et après avoir confondu ces trois choses si différentes, la douleur de l'amour offensé, la combinaison des trois sentiments, amour, amour-propre et propriété, enfin l'irritabilité pathologique des gens soupçonneux, nous discutons longuement et toujours en vain pour décider si tous les hommes sont jaloux, si la jalousie mesurée avec sagesse est de l'amour, et si l'on peut aimer sans être jaloux. Discussion vaine, puérile même, et qui n'aurait pas lieu si d'abord on définissait le mot. Si par jalousie on entend la douleur de sentir, qu'on n'est pas aimé ou que l'on est trahi, tout cœur qui aime doit être jaloux, de même que quiconque aime son pays, sa mère, son enfant, ne peut sans douleur voir offenser sa patrie, sa mère ou son enfant. Mais si vous prenez pour de la jalousie cette forme de suspicion tyrannique qui nous porte à tourmenter la personne que nous possédons, je dirai au contraire que l'on peut, et mieux que l'on doit très bien aimer sans éprouver jamais cette jalousie, et qu'on peut ne pas aimer et cependant l'éprouver.

Un peu d'analyse élémentaire, et nous nous entendrons. Sous le nom d'un sentiment unique, d'une unique énergie affective, nous embras-

sons les phénomènes les plus disparates, savoir :

1° La douleur de l'amour blessé ;

2° La douleur causée par une atteinte à la propriété ;

3° La douleur de l'amour-propre offensé ;

4° Une suspicion habituelle, constitutionnelle qui vise la personne aimée ou possédée.

Communément dans ces phénomènes psychiques, on ne voit qu'une chose, c'est qu'ils se rapportent tous à l'amour blessé ou tenu pour tel, et qu'ils sont accompagnés de douleur. Quel grossier empirisme! N'est-ce pas vraiment cette alchimie qui baptisait *esprit* tous les corps volatils et *laine philosophique* l'oxyde de zinc?

La jalousie n'étant pas un phénomène psychique élémentaire, mais un mélange variable, prend des formes ethniques aussi nombreuses que variées; j'en ai retracé l'histoire dans l'*Amour dans l'humanité*. Ici il suffit d'indiquer qu'elle devait naître nécessairement dans tous les pays où la polygamie empêche que l'homme ne puisse moralement et physiquement satisfaire une femme, et où le mari a coutume, parce qu'il est riche et puissant, d'acheter la femme et de lui imposer son amour. La jalousie de nombre de peuples orientaux est proverbiale; peut-être même, les peuples monogames devinrent-ils jaloux au contact des peuples polygames, ce qui est le cas de la Sicile et d'une partie de l'Espagne. Quoique, dans certains

cas, la jalousie ne possède pas une origine historique bien claire, elle emprunte un caractère ethnique à la constitution spéciale d'une race. De toute façon en Europe, les Italiens, les Espagnols et surtout les Portugais sont des peuples très jaloux; de même en Amérique, les Brésiliens sont les plus jaloux de tous.

Le vulgaire ne se laissera certainement pas convaincre par mon analyse psychologique, et continuera à mesurer la force de l'amour à la déraison des soupçons; une foule de belles et chères jeunes femmes continueront, qui sait pendant combien de siècles, à jeter à la face de leur amant ce reproche insensé : « Tu ne m'aimes pas, puisque tu n'es pas jaloux de moi; comment peux-tu m'aimer sans ressentir pour moi la moindre jalousie? » Ridicules plaintes, désirs maladroits de personnes heureuses et qui peut-être, trouvant contre nature d'être trop heureuses, cherchent de vaines occasions de douleur et de larmes.

Pouvons-nous aimer sur terre quelqu'un plus que nos enfants? Non, certes. Pourtant nous ne sommes pas jaloux de qui les aime, pourtant père et mère rivalisent avec sublimité à qui les aimera le mieux. Aimez votre compagnon d'amour de la même manière. Tremblez cependant de le perdre, mais que cette peur ne se manifeste ni par une rage d'inquisiteur ni par des doigts crochus comme ceux des avares. Vains conseils, paroles jetées au

vent ! La jalousie est une maladie psychologique constitutionnelle, et quand on naît avec elle, on s'en peut difficilement guérir. Elle ne garde point longtemps un caractère bénin. Elle empoisonne les plus chères joies de la vie; elle pénètre dans tous les pores de la peau; toute goutte d'eau est étendue de son fiel, elle en imprègne toute bouchée de pain ; elle transforme l'homme qui aime en gendarme, toujours en armes, l'oreille tendue et l'œil aux aguets. L'homme jaloux espionne sans cesse, et toujours doute, toujours souffre; il interroge le passé, le présent, l'avenir ; dans une caresse cherche le mensonge, dans un baiser l'indifférence, dans l'amour l'hypocrisie. Quelle vie d'enfer! Mieux vaudrait cent fois ne pas aimer qu'aimer de cette manière. La punition du petit nombre de jaloux qui ont le cœur élevé sera de savoir qu'ils ont presque tous plus d'amour-propre que d'amour, et que les plus nobles créatures ont toujours aimé sans jalousie. Le jour où nous nous apercevons que nous ne sommes plus aimés, le jour où nous sommes trahis, l'amour meurt sans laisser place à la jalousie. Du soupçon à la condamnation ou à l'absolution, entre amants sincères, la route ne peut être longue ; à franche demande réponse loyale; meure le soupçon ou l'amour, mais qu'ils meurent dans un ouragan ou dans une bataille ; qu'ils ne traînent pas une vie misérable entre le tribunal et la pri-

son ; mieux vaut un éclair qui foudroie, qu'une fièvre qui consume la vie, et qui tarit toutes les sources de la joie.

Du reste, de même que la jalousie a déjà fortement diminué dans la société monogame, elle ira toujours en décroissant dans l'avenir, quand le mariage ne sera plus qu'une sanctification de l'amour, quand le choix sera toujours réciproque, quand toute trace d'hypocrisie aura disparu des rapports moraux entre les deux sexes. Savoir aimer, savoir estimer notre compagnon est la plus sûre défense contre ce fléau de l'amour qu'on nomme la jalousie. Que la femme cesse d'être prise dans ce dilemme : esclavage ou liberté; que le mari ou l'amant cesse d'être le propriétaire d'une femme, et du coup disparaîtront tous ces malades de jalousie.

L'amour-propre, au contraire de la jalousie, a beaucoup de rapports avec l'amour dont il enrichit les trésors. Il n'est aucun homme, aucune femme au monde qui, se sachant aimé d'une très noble créature, ne se laisse aller à l'orgueil ; et si une délicate réserve nous empêche d'afficher notre fortune, du moins pouvons-nous goûter le secret plaisir de savoir que le monde nous envie. Il est presque toujours au-dessus des forces humaines de renoncer à cette joie que nous pouvons goûter cependant sans humilier les autres ni leur inspirer l'ombre d'une rancune. La femme surtout sait

avec un art admirable dire en se taisant tout un monde de choses, et, quand elle est fière d'un noble amour, sa tête s'entoure d'une auréole de lumière qui éblouit ses adorateurs et les indifférents. Avec la majesté d'une reine et la réserve d'une femme elle sait dire, sans mouvoir les lèvres : « Enviez-moi, je suis aimée ». Saint et pudique orgueil, que je souhaite à toute fille d'Ève qui aura mérité l'amour!

Les amants et les amantes, les beautés fameuses peuvent être des objets de luxe comme les chevaux et les palais; et il est naturel que l'humaine vanité recherche ces avantages pour humilier qui ne les possède pas. L'amour alors est un prétexte pour la vanité; et une foule de femmes incapables d'aimer, conquièrent des hommes pour s'en faire un trophée; de même les hommes, plus encore peut-être que les femmes, peuvent entreprendre par pure vanité une guerre de conquête. Tous ces faits cependant appartiennent à l'histoire de l'orgueil et de la vanité, et j'en ai déjà parlé dans mon étude sur les *Origines de l'amour*.

Dans cette étude nous avons vu par quelle voie l'on est conduit à aimer, puis nous avons dû nous occuper de l'amitié, de la compassion et d'une foule d'autres sentiments comme sources de l'amour.

L'estime, la vénération, et autres sentiments

analogues peuvent être les compagnons de l'amour, s'adresser à la créature qui les mérite le moins. L'amour est un magicien qui embellit et transforme tout ce qu'il touche; nous pouvons avoir une immense estime et une vénération profonde pour l'homme le plus abject, pour la femme la plus vile et la plus scélérate; cela ne nous fait pas honneur, mais cela est vrai. Il n'est pas un bandit qui manque d'amours souvent ardentes et profondes; pas une belle courtisane qui chôme d'amants illustres. Qu'importe que l'objet aimé soit dédaigné de tous, qu'on lui crache à la face le mépris public, qu'il soit attaché au carcan de la haine universelle? Qu'importe? Nous l'aimons, cela suffit. Et pourquoi l'aimons-nous? Parce qu'il nous plaît. Devant l'ineffable brutalité de cette raison, que peut dire la science ou conseiller la morale?

La science reconnaît le fait et l'explique : une créature méprisable sous un rapport quelconque doit plaire d'extraordinaire façon pour inspirer l'amour; et ce sentiment doit être d'autant plus grand qu'il lui faut vaincre le respect humain, les préjugés vulgaires et les habitudes les plus enracinées. On a dit avec raison qu'aucune femme n'est plus ardemment aimée qu'une femme laide; on en peut dire autant, avec raison, d'un homme brutal ou criminel, d'une prostituée ou d'une femme méprisable pour quelque raison que ce

soit. L'homme au cœur élevé, accusé d'aimer une femme stupide ou indigne de lui, pourrait souvent, en rougissant de honte, la montrer nue à tous, comme la Phrynée antique, en disant : « Que celui qui ne se sent pas capable d'aimer une aussi belle créature me lance la première pierre. » Et les hommes qui, pour des crimes ou pour leur infamie, furent mis au ban de la société, ont encore dans le cœur un petit coin intact qu'ils réservent à la personne aimée, et leurs amours, cachées et amères, ont pour certaines natures toute la périlleuse séduction des forts parfums et des poisons grisants. Aucun homme au monde ne fut tout entier scélérat; les quelques bontés de l'assassin, les rares élans généreux du voleur sont réservés à sa compagne d'amour. Puissance de ce sentiment qui transforme comme l'antique alchimiste les métaux vils en or pur, et dégage l'unique diamant enseveli sous les couches d'une épaisse alluvion. La science admet donc les amours sans estime, et, cachant son visage rouge de honte, reconnaît qu'elles sont cependant trop fréquentes.

La morale cependant, quand la science se tait et s'humilie, secoue la tête et proteste. L'amour sans estime est une faute, et une faute féconde en autres fautes. Malheur à nous, quand, bravant imprudemment le mépris public, nous osons nous vanter d'aimer une créature indigne, comme si

nous voulions, par notre outrecuidance, imposer silence à la pudeur indignée, comme si nous voulions faire de notre enthousiasme un piédestal à notre amour. Nous nous mentons à nous-mêmes, nous violons les lois saintes et inviolables du beau et de l'honnête dans la boue, nous ne souffrons le voisinage d'aucune créature élevée qui pourrait avoir sur notre esprit malade une noble et pure influence. On peut demander aux passions humaines une foule de tours de force; mais en fin de compte ces sentiments naturels sont, comme les positions faciles, ce qu'il y a de plus sain et de plus agréable. Nous pouvons bien élever pour quelques instants la créature la plus vile sur le bouclier de notre orgueil, mais les bras se lassent à la fin et nous roulons dans la fange avec notre idole d'un jour.

Notre maîtresse ne doit pas être seulement la compagne de nos voluptés, mais aussi la mère de nos enfants; notre compagnon doit être le père et le chef de la famille, et nous ne devons pas faire rougir nos fils, qui maudiront peut-être le nom de leur père ou la mémoire de leur mère. L'orgueil tombé, quand nous nous trouvons seul à seul avec une créature que nous ne pouvons estimer, malheur à nous!

S'il est vrai que l'amour soit la plus sainte chose de la vie, s'il est vrai qu'il soit le désir le plus ardent et la joie suprême, il faudrait lui

dresser un temple et lui ciseler un tabernacle dans lequel nous puissions l'adorer à l'égal d'un dieu. L'amour né du crime et de la bassesse est un nid tressé de ronces et de chardons, alors que nous devrions l'entrelacer des herbes les plus parfumées et des fleurs les plus gracieuses. Hommes et femmes, nous devrions porter à l'amour tout désir délicat, toute aspiration noble, toute haute ambition.

S'il est vrai que l'amour soit la gemme la plus précieuse, il faudrait lui donner un écrin qui, par la richesse de sa matière, par sa beauté, fût digne de son contenu. Rien ne le devrait approcher qui ne fût de toute noblesse ; nul souffle ne le devrait effleurer qui ne fût parfumé de sandal et de rose ; nulle main ne le devrait caresser qui ne fût d'un ange ; nulle douceur ne le devrait réchauffer qui ne fût celle des baisers de deux lèvres enamourées.

S'il arrivait que la femme ne donnât son amour qu'à l'homme honnête et laborieux ; s'il était possible que l'homme ne donnât son amour qu'à la femme pudique, nous verrions se régénérer l'humaine famille dans l'espace d'une génération ; au cachot qui épouvante, à l'enfer qui menace, nous verrions se substituer, comme forces éducatrices, les caresses de la femme, les baisers de l'homme. Sera-ce éternellement un rêve ? Nous faudra-t-il toujours menacer et battre les hommes pour les faire meilleurs ? N'aurons-nous point, pour guérir le vice et le crime, une moins cruelle médecine que la douleur ?

# CHAPITRE XIII

## LES FRONTIÈRES DE L'AMOUR. — SES RAPPORTS AVEC LA PENSÉE

Pour une foule de raisons diverses la pensée peut être tantôt une alliée, tantôt une victime de l'amour. Premier instrument de séduction, après la forme extérieure du corps, la pensée se ravive, s'exalte au contact de ce sentiment nouveau, comme il advient d'ailleurs de toutes les autres énergies qui sommeillent dans notre cerveau; en même temps elle s'affine, se fortifie et nous offre quelques-uns de ses fruits les plus rares et les plus exquis. Beaucoup d'intelligences engourdies ne se réveillent que sous le baiser de l'amour, pour retomber dans leur léthargie dès qu'elles ne sont plus excitées par le puissant aiguillon du désir; de même les cerveaux les plus vigoureux s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes quand ils sont appelés à offrir un tribut insolite à un nouvel autel. Pour

beaucoup, la poésie est le chant du printemps, et, prosaïques et muets avant d'avoir aimé, ils retournent à leur prose et à leur mutisme quand est passée la saison des amours. C'est pour cela que les hommes peuvent posséder une femme d'une façon continue, mais, pauvres d'énergie morale, ils n'ont qu'au milieu de leur vie un sourire de poésie qui dure ce que durent les pétales d'une rose. Leur imagination froide et paresseuse se permet bien de temps en temps une envolée de quelques instants, mais ils retombent bien vite, les ailes brisées, sur la route banale où ils piétinent jusqu'à la mort.

Quelles grandes souffrances il a fallu bien souvent à une femme, qui se souvient de l'avoir vu si ardent, pour arriver à se persuader que l'homme, tout prose de la tête aux pieds, dont la vie se passe entre son chocolat et son bonnet de nuit, qui possède sept variétés de flanelle et qui prend dix pastilles différentes, est le même qui autrefois lui écrivait des vers, fléchissait le genou devant elle et couvrait ses pieds de larmes amères.

Les plus fortunés, au contraire, trouvent dans leur amour, un stimulant puissant et continu pour leur pensée qui semble s'assouplir et se renouveler à chaque nouvelle phase de la passion des amants.

Dans la vie, dans l'œuvre de beaucoup d'artistes, de poètes et aussi d'hommes d'État, nous

pouvons étudier ces diverses influences, qui apparaissent encore plus éclatantes quand l'artiste, le poète, l'homme d'État est une femme.

L'influence de l'amour sur la force et sur la forme de la pensée est double; elle dérive de l'amour qu'a pour nous la personne aimée et de sa nature psychique.

Comme sentiment, qu'il naisse dans la jeunesse ou qu'il rajeunisse les vieillards, il excite surtout la fantaisie et affine l'aptitude à reproduire le beau, il réchauffe, en un mot, ces aptitudes mentales que nous avons coutume de reconnaître à leur apogée à l'âge même où l'amour développe sa plus grande énergie. On ne peut presque jamais devenir un grand artiste ou un grand poète si l'on n'a pas aimé beaucoup, si l'on ne possède pas tout au moins une grande capacité d'amour. La chasteté, imposée ou volontaire, peut éclipser l'amour, mais là-bas au fond du cœur règne quelque image, plus voisine de l'ange que de la femme, qui surgit à toute inspiration du génie, à tout chant de la lyre, à chaque touche du pinceau, et qui ravive ou enflamme le feu sacré de l'art. Le génie des plus grands poètes, artistes ou écrivains, eut l'amour pour premier compagnon, pour excitant souverain; et je tiens que, sans ce sentiment, leurs noms seraient parfaitement ignorés. L'amour qui naît en un cerveau sublime, y accumule des forces gigantesques, et

la chasteté qui s'impose toujours aux premiers stades d'une grande passion, les perfectionne et les accroît à ce point que l'amour semble se transformer en génie. De même, le génie colore de teintes magnifiques chaque manifestation amoureuse. Un esprit chaste qui aime est une phalange de forces combattantes, toute une armée de génies ailés grâce auxquels aucune conquête n'est difficile, à qui aucune force ne saurait résister. La pensée, compagne de l'amour, lui offre le plus riche tribut de son énergie, tels le rossignol, enamouré, élève vers sa compagne ses notes les plus harmonieuses, la fleur accumule en elle tous ses parfums et le faisceau de ses couleurs les plus belles, autour du nid où s'aiment les plantes. A la pensée, grandie, transformée, ornée de toutes ses splendeurs, s'ajoute encore l'aiguillon de l'amour, qui, dans la satisfaction de l'orgueil de la personne aimée, trouve une nouvelle excitation, un coup de fouet qui le pousse au travail. Pourtant, la créature aimée ne perçoit pas toujours seule ce tribut, car, la chaude éloquence avec laquelle elle exprime sa gratitude montre qu'elle peut elle-même ressentir cette influence excitatrice, et la langue la plus modeste, la bouche la plus close d'ordinaire trouvent pour cela des splendeurs de formes et des raffinements de langage ignorés jusqu'à ce jour.

Une antique expérience démontre que, dans

tous les pays du monde, la femme l'emporte sur l'homme dans le style épistolaire et spécialement dans l'épistolaire amoureux. Cela tient non seulement à la nature particulière de l'esprit féminin, mais aussi à l'excitation gaillarde produite sur la femme par l'aiguillon amoureux. Une lettre est presque toujours un échange de tendresses, et la femme sent mieux que nous les rapports intimes de deux affections. Elle aime plus et mieux que nous. L'homme a cent différentes façons d'épancher son esprit réchauffé dans l'amour; l'art, l'ambition, la science lui offrent mille voies pour manifester l'énergie nouvelle. Pour la pauvre femme au contraire, il ne reste ouvert à son esprit débordant que la correspondance amoureuse. Parmi les hécatombes, et parmi les autodafés quotidiens de lettres parfumées, de véritables trésors d'art sont dispersés, qui devraient être sauvés de l'incendie où se consument tant de volumes de paroles et de phrases; cependant, le vulgaire domine toujours chaque camp, celui du bien et celui du mal, et vulgaire est, comme en toute chose humaine, la meilleure partie de l'amour[1].

L'éloquence amoureuse, vrai chant de l'esprit ivre d'amour, n'est pas contredit par la timidité ni par le stupide mutisme qui accompagne presque

1. Balzac a écrit : « Il est reconnu qu'en amour toutes les femmes ont de l'esprit. »

toujours la première déclaration, la première escarmouche. La pensée sous toutes ses formes dessèche la bouche, suspend presque tout à coup la sécrétion du mucus et de la salive, et rend pour beaucoup la parole physiquement impossible; et comme cette profonde perturbation de la pensée met en fuite idées et paroles, l'éloquence se réduit à un silence absolu ou seulement interrompu de phrases sans suite. Ce muet par amour pourtant, à peine rentré dans le calme de sa chambre solitaire, devient un nouveau Démosthène, lance tout d'un trait dans l'espace ou jette sur le papier des torrents d'éloquence, qui peu de moments auparavant auraient réussi comme une chose fort belle et tombant à point.

L'amour heureux et conquérant élève tous les cerveaux au-dessus de la température moyenne et les rend féconds en énergies nouvelles. Aussi, quand il nage dans l'ivresse, le thyrse du dithyrambe ne tombe presque jamais des mains de celui qui aime ou qui croit être aimé. Au contraire, quand notre sentiment vibre de la note douloureuse, il peut donner une sublime élégie comme expression de la douleur de la pensée; on peut devenir poète ou fou. Les esprits les mieux organisés se guérissent des grandes douleurs du cœur par un livre, une création musicale, un tableau; mais beaucoup d'intelligences humaines tombent sous l'ouragan d'un amour malheureux. Les statistiques

des maisons d'aliénés ont toujours constaté une riche collection de fous par amour; combien plus nombreuse elle serait si l'on ne cachait pas dans l'ombre de la vie privée une foule d'autres cerveaux flétris ou tombés en léthargie sous l'influence d'un amour malheureux!

J'écris dans ces pages un pauvre essai de physiologie générale, ou, comme l'on dit, de psychologie, et je n'ai le droit ni la force de m'occuper d'un travail de critique littéraire, qui reste encore à faire, malgré qu'un grand nombre d'auteurs aient écrit des choses très belles, à propos de l'influence de l'amour sur l'art. Non seulement chaque poète ou chaque artiste — et parmi ceux-ci je tiens les écrivains pour les plus grands de tous, — a laissé dans ses œuvres l'impression de ses amours, mais chacun a senti et interprété l'amour d'une manière tout à fait personnelle, qui dans quelques cas est devenue la règle, la manière d'une école ou d'une époque. La femme aimée par Byron est bien différente de l'amante de Burns, Laure n'est pas Béatrice, et la femme entrevue par Leopardi n'est pas Victoria Colonna. Étudier quelle influence, dans tous ces temps, la forme de leur esprit a eue sur l'empreinte particulière donnée aux diverses amours des grands hommes; faire en un mot la psychologie comparée des amours célèbres et des types amoureux dans l'art, est une œuvre de géant pour

laquelle l'artiste, le lettré et l'écrivain devraient se donner la main. Il me suffira, à moi, d'avoir préparé quelques matériaux pour cette œuvre de l'avenir, dans cet essai et dans les deux autres qui lui font suite.

L'amour cesse d'être un stimulant pour la pensée, même il en devient le premier assassin, non seulement quand il est malheureux, mais quand il se noie dans les bourbiers de la luxure. La chasteté est une question presque tout hygiénique, et j'en parlerai longuement dans l'*Hygiène de l'amour*; ce sera le lieu d'indiquer où le rameau hygiénique se détache du grand tronc physiologique.

L'accouplement n'a jamais avili la pensée quand la volupté n'était que de l'amour. Mais quand la lasciveté est plus forte que le sentiment et que l'homme animal est triste d'avoir sacrifié une trop grande partie de soi-même à l'avenir, l'individu se révolte contre ce tribut trop large payé à la conservation de l'espèce. Alors l'homme animal est malade, ou l'homme moral tombé dans le libertinage. Non, la nature ne punit jamais qui obéit sagement à ses lois; et après le sacrifice d'amour l'homme se trouve heureux et libre d'esprit quand, dans la béate langueur d'un court repos, la nature lui cache les douleurs de l'épuisement.

« Abattez tout entière la forêt de la concupiscence, et non pas un seul arbre; quand vous au-

rez abattu tous les arbres, tous les rameaux, alors vous pourrez vous dire libres, purs et vertueux ! » crie le *Dhanmapada* (cap. XX). La science pousse le même cri ; mais à la place de concupiscence, elle écrit le mot plus précis de luxure. Dans notre organisme, chaque fonction est assez bien ordonnée pour que, comme le cèdre, nous puissions donner toujours des fleurs et des fruits, à condition qu'à la fleur nous ne sacrifiions pas le fruit, et que nous ne voulions pas imiter ces monstres aux pétales exubérants et aux fruits sans graines. Une sage chasteté est l'administrateur le plus habile de l'harmonie et de l'énergie vitale ; le travail et l'amour ne se font pas la guerre, comme on le verra dans mon *Hygiène de l'amour*, et comme avec une trop rigide sévérité vont le répétant quelques moralistes

J'ai dit plus haut que l'influence de l'amour sur la pensée est double ; je suis donc amené à étudier sa seconde manifestation, à savoir l'influence qu'il exerce par le moyen de la nature psychique de la personne aimée. Deux créatures qui s'aiment sont deux corps diversement électrisés et qui par un échange continuel de courants d'énergie, rétablissent l'équilibre de leur force et obéissent à la grande loi de l'affinité universelle. Mais de même qu'il n'existe dans la nature ni deux hommes, ni deux cerveaux, ni deux sentiments identiques, il advient que des deux pensées mises par l'amour

en face l'une de l'autre, l'une exerce une influence d'attraction plus grande que l'autre, d'où il résulte que l'une d'elles donne plus qu'elle ne reçoit. En général l'intelligence la plus robuste exerce une fascination plus grande, et comme le plus souvent l'homme a l'esprit plus fort que celui de la femme, celle-ci se conforme plus facilement aux idées, aux théories, aux goûts intellectuels de l'homme. Cependant il n'est pas toujours vrai que la plus grande attraction mesure la plus grande force de l'intelligence, attendu que certains caractères spéciaux à certaines intelligences la rendent plus enjôleuse, donnent à son contact plus de péril, plus de richesse en affinités électives. La pensée peut être robuste, originale; mais, d'attache rigide, brutale et sans un point où s'accrochent les voisins ou les étrangers, elle vit dans une solitude hautaine, et la personne aimée la contemple avec admiration, mais ne ressent pour elle aucune attraction. Il en est comme d'un astre trop froid et trop lointain pour que nous puissions le désirer. D'autres esprits, au contraire, semblent armés de crochets, tant ils s'attachent fortement aux hommes et aux choses; quand nous les approchons, il semble que nous nous imprégnions d'eux, et de leur contact nous emportons quelque contagieuse influence, ensorceleuse et imitatrice. Ces esprits attrayants joignent aux autres séductions amoureuses, la puis-

sance de subjuguer et de plier l'esprit de la personne aimée, de sorte qu'à la douce chaîne de l'affection se joint celle de la pensée.

L'influence toute particulière et peu étudiée des esprits fascinateurs se reconnaît chez certaines femmes qui, à leur autre amabilité, ajoutent aussi la faculté de conquérir la pensée d'hommes qui ont l'esprit plus robuste et plus élevé que le leur. Vivant avec elles, respirant leur atmosphère morale, il devient impossible même aux plus tenaces contempteurs de l'idée d'autrui, de ne pas penser comme elles pensent, de ne pas écrire comme elles écrivent, de ne pas acquérir certains goûts physiques qui font leurs délices. Le style de certains écrivains, la manière de certains peintres ont inconsciemment subi cette lente et mystérieuse influence; et le vulgaire ignorant attribue l'origine de cette transformation esthétique à quelque cause cachée, à une évolution de la science ou de l'art, et l'y recherche, tandis qu'au contraire elle possède une origine infiniment plus humble, mais plus naturelle. Le style et la manière se sont modifiés pendant que l'artiste reposait sa tête entre les seins d'une blonde amie ou qu'il passait ses doigts dans les boucles frisées d'une tête brune. Dans l'histoire des lettres et des arts, on tait presque toujours cette influence, parce qu'elle est presque toujours ignorée du biographe et souvent même de l'artiste ou du poète qui l'a subie.

La femme confesse toujours, et plus d'une fois avec orgueil, qu'elle a plié sa propre pensée à celle de son ami; l'homme ne l'avoue jamais, et s'il en est avisé par la critique, il se révolte contre cette étrange accusation dont il rougit. Comme si jamais le roi de l'univers pouvait modifier style et adjonction de pensée par l'opération d'une caresse ou d'un baiser! « Toute à moi et à moi seulement! » s'écrie toujours l'homme amoureux: « Toute à lui et à lui seul! » soupire la femme qui aime; j'ai déjà exposé cela de différentes façons au cours de ce livre.

Plus on aime et plus on subit la fascination de l'esprit d'autrui; plus on aime et plus on est disposé à abdiquer toutes ses idées propres, ses propres goûts esthétiques pour prendre les idées et les goûts de la personne aimée. L'homme superbement niais répète sur tous les tons que la femme pense toujours en politique, en morale, en religion comme pense son amant; et il s'imagine affirmer ainsi, de la manière la plus éloquente du monde, la supériorité incontestée de son intelligence. Dans ce cas cependant il passe sous silence une raison très honorable en faveur de la femme et qui n'est pas beaucoup en faveur de l'homme: la femme ressent presque toujours plus fortement l'influence de la pensée virile, non seulement parce qu'elle est plus faible que nous, mais aussi parce qu'elle aime beaucoup plus que nous ne

pouvons aimer. Elle sacrifie vite et volontiers l'amour-propre à l'amour. L'homme accomplit rarement et non sans grande peine semblable sacrifice. « Elle est sotte, mais elle est belle », disons-nous pleins de félicité. La femme, au contraire, beaucoup plus souvent que nous, s'écrie : « Comment Dieu peut-il exister, puisqu'Il ne croit pas en Dieu? — Comment la démocratie est-elle respectable, s'Il l'insulte chaque jour? — Comment le socialisme ne serait-il pas une chose sainte, s'il est Sa religion? »

L'homme a toujours raison pour la femme qui l'aime, parce qu'elle ne peut presque jamais aimer sans estimer; nous, au contraire, nous nous permettons trop souvent d'aimer comme des fous des femmes que nous ne pouvons ou ne devons pas estimer. Il suffirait de cette différence pour démontrer que dans l'évolution psychique des deux sexes la femme nous devance dans l'esthétique du sentiment d'une quantité égale à celle dont nous la dépassons dans le développement intellectuel. La femme est arrivée déjà à l'amour parfait qui est la fusion de tous les éléments humains, qui est l'élection des élections; nous, au contraire, dans la maîtresse ou dans l'épouse nous ne voyons que la concubine; et l'esprit le plus élevé ne dédaigne pas de verser le métal en fusion de ses pensées sur les charmes d'une Vénus qui n'a rien d'Uranie. En amour, sur le

chapitre sentiment, nous sommes plus souvent élèves que maîtres. Si, pour une raison quelconque, un cerveau amoureux impose à son compagnon d'amour la plus grande puissance de son influence, il arrive aussi que le tyran subit l'influence de la victime. Deux pensées ne peuvent pas indéfiniment vivre dans la même atmosphère, suivre l'orbite d'un même système planétaire. L'un donne beaucoup et l'autre peu; l'un reçoit plus qu'il ne donne, l'autre donne plus qu'il ne reçoit; mais entre eux se modifie, se renvoie et s'échange l'influence de l'énergie. C'est là une conséquence de la loi la plus élémentaire de la physique; deux amours et deux cerveaux sont deux systèmes de forces; or ils doivent dans leur contact subir une modification moléculaire de leur mouvement, proportionnelle à la différence de puissance qui résulte de leur comparaison. A l'influence directe de l'amour ajoutez la puissance automatique de l'imitation, ajoutez la tyrannie de l'habitude, l'épicuréisme dans la transaction des idées et des consciences, et beaucoup d'autres moindres causes, et vous verrez comme se doit modifier la pensée quand on pense à deux.

Tous les phénomènes intellectuels ne prennent pas également le pli de l'amour, mais s'en ressentent davantage ceux qui, par contact ou origine, sont plus voisins du maximum de ce sentiment, ou qui se mêlent à lui pour former un corps

binaire composé de sentiment et de pensée. La religion et la morale se modifient plus facilement que les goûts esthétiques, et ceux-ci varient plus souvent que les théories philosophiques ou les méthodes de travail. Il y a dans notre esprit certaine architecture qui en forme le squelette et ne peut être détruite que par la mort ou la folie. Contre elle, l'amour ne peut rien. Aussi certaines antithèses intellectuelles entre l'homme et la femme suffisent à rendre l'amour impossible, même quand la sympathie des formes et certaine communauté d'affection devraient éveiller avec la plus grande violence le maître des sentiments.

Mépriser l'influence de l'amour sur notre pensée peut être un effet de notre superbe, mais c'est plus souvent encore une preuve de solennelle ignorance; superbe et ignorance que nous payons amèrement, car si, aujourd'hui, nous pouvons nous contenter de la beauté des formes, si la robuste jeunesse, renforcée plus tard de la coquetterie, peut faire durer longtemps aussi un amour qui repose sur la seule volupté, il arrive pourtant, tôt ou tard, un jour où, quand la disparité des esprits a enlevé tout espoir d'arriver à une intelligence commune, nous nous trouvons en présence de ce dilemme : ou renoncer à la pensée à deux, horrible amputation de la vie intellectuelle, ou s'abaisser chaque jour, à chaque heure, afin que la voix qui parle au-dessous de nous arrive à

notre oreille. De là, un travail continuel, un effort fatigant et douloureux; de là, un rachitisme des esprits élevés et une irritation des intelligences médiocres; de là, la mort inévitable d'un amour qui ne devait sombrer qu'avec la dernière épave d'une beauté naufragée; de là, la polygamie masquée de notre société moderne, profondément immorale parce qu'elle est profondément hypocrite. Pourquoi avec une intempestive impatience vouloir courir quand on possède à peine la force de faire un pas? Pourquoi vouloir sauter quand on a encore les jambes entravées dans les bandelettes sacrées du moyen âge?

Tous, tant que nous sommes, nous devons subir l'influence inexorable de la pensée en amour. Si notre cerveau robuste peut surpasser de quelques lignes le cerveau plus faible d'une femme aimée, nous devrons toujours nous abaisser, en diminuant l'étiage de notre pensée et en négligeant beaucoup des forces les plus nobles de l'esprit humain. Une certaine disparité des niveaux est inévitable; mais il convient qu'elle ne soit jamais considérable, parce qu'alors, dans nos continus efforts pour les égaliser, dans nos douloureuses contorsions pour les rejoindre, la plus grande partie de l'amour peut disparaître, misérablement consommée.

# CHAPITRE XIV

## LA CHASTETÉ DANS SES RAPPORTS AVEC L'AMOUR

A beaucoup de lecteurs ce chapitre pourra sembler de toute inutilité dans un travail psychologique, attendu que la chasteté est ou une question d'hygiène ou une négation de l'amour ; et de toute façon vous pourrez me murmurer à l'oreille le fameux *non est hic locus*. Que les ignorants ou les ennemis de la chasteté sautent ce chapitre, d'ailleurs l'un des plus courts de ce livre, et qu'ils oublient, s'ils le veulent, qu'en parlant de la lumière on doit au moins dire quelle chose est l'ombre !

La chasteté est l'ombre de l'amour. Or, le plus enthousiaste, le plus maniaque parmi les adorateurs du soleil recherche toujours, lui aussi, l'ombre amie d'un arbre, pour que couché, sous le labyrinthe de ses cimes noueuses, ou bien encore étendu sur le moelleux tapis d'un pré, il

puisse lentement, absorber la lumière de l'astre divin; ils doivent aimer aussi une ombre de poésie d'où il soit possible d'admirer, sans en être incommodé, les lointaines splendeurs du père suprême de toute énergie et de toute chaleur. De même, dans le désert de sable qu'on nomme le Sahara, ou dans ce désert d'herbes qu'on appelle la Pampa, l'homme parfois éprouve le besoin de se placer à l'ombre de son chameau ou de son cheval, pour goûter, voluptueusement, les longs et ardents rayons du soleil. Placez-vous donc à l'ombre des cheveux ou des cils de votre dame, pour savourer le lointain souvenir des ardeurs de l'amour.

La chasteté n'est pas seulement un repos; c'est la savante et puissante création d'une énergie nouvelle et d'une infinie poésie. La volupté, c'est l'ouragan ou la foudre, mais c'est toujours une force énorme qui éclate brutalement et brutalement ploie l'arbre de la vie et lui fait toucher du front le sol qui le nourrit. La chasteté, c'est un temple immense dont la fraîche et silencieuse atmosphère sèche les sueurs de la lutte, étanche la soif qui suit la bataille et rassérène les fronts troublés et brûlants. La chasteté de deux êtres qui s'aiment est un véritable temple dans lequel l'homme animal se recueille, prie et invoque un dieu inconnu de le transformer en un ange, où l'amour s'affine, se lave de toute fange et s'élève

à tire-d'ailes vers les régions les plus éthérées de l'idéal. Le désir dompté par la chasteté sans violence, mais sans hésitation, baisse les yeux, courbe la tête, s'agenouille frémissant devant la statue de l'Amour, mais maté.

Avez-vous jamais vu deux amants, assis sur la même chaise, qui lisent de leurs quatre yeux un même livre tandis qu'un petit enfant, fruit de leurs premières amours, assis à leurs pieds, joue en chantant? Quand ce petit ange secoue sa tête avec trop de violence ou crie trop haut, la main caressante de la mère ou la main sévère du père le réduit au silence. De même le désir doit demeurer de temps en temps dans sa douce prison aux pieds des deux amants, obéissant à la voix amoureuse et non pas à la férule de l'ancien pion.

Aucune vertu n'est plus insupportable que la chasteté enseignée par un prêtre intolérant et souvent même peu chaste; aucune vertu plus délicate, plus sublime que la chasteté enseignée par l'amour et les plus nobles facultés de la pensée humaine. Un amour impudique, un amour sans chasteté peut être heureux pour quelque temps, il peut sourire et même rire aux éclats: il peut se laisser emporter dans le tourbillon d'une ronde effrénée, mais c'est toujours un amour ivre, dont l'ivresse finit tôt et presque toujours finit mal.

L'amour chaste est un amour ardent, mais limpide, un amour toujours armé, mais joyeux ; c'est un saphir éclairé par la lumière électrique. La chasteté monastique est une forme cachée de l'onanisme, une maladie ou bien une manie, c'est l'affirmation que quelque chose manque à l'homme ou bien c'est une amputation violente, une mutilation cruelle. La chasteté libre et très douce de deux amants est une très savante luxure, qui sacrifie le pain quotidien aux splendeurs d'un repas de Sardanapale ; c'est une éducation des sens et des sentiments: c'est le culte très sain des joies les plus nobles de la pensée; c'est une des gemmes les plus précieuses qui puissent orner le tissu de la vie. Bénis soient ceux qui savent être chastes de cette manière, qui savent transformer l'amour en une énergie qui éduque et élève, qui en font ainsi le plus grand coefficient des nobles ambitions et des résolutions magnanimes !

Et vous, ô femmes, qui avez « l'intelligence de l'amour », enseignez-nous la chasteté, à nous qui comprenons plus difficilement cette très sainte vertu. Vous avez cette chère mission délicate, parce que vous serez les premières à en goûter les fruits.

Par un calcul vulgaire et grossier vous préférez parfois désarmer vos amants, afin qu'à défaut de vous ils ne cherchent point une autre victime à frapper; peut-être aussi pour qu'au matin ils

ne se fâchent point; mais votre calcul porte à faux : de la nausée, de la satiété sont nées plus d'infidélités que de la prudente économie du désir; et laisser le désir toujours accru, conserver vierge une fleur de votre jardin, est un des plus précieux secrets pour régner éternellement, pour être toujours aimée.

Il y a une chasteté absolue imposée par la loi cruelle du siècle ou des sociétés, loi écrite ou non écrite; nous en parlons dans l'*Hygiène de l'Amour* et dans *l'Amour dans l'Humanité*.

Il y a encore une autre chasteté absolue qu'imposent l'ambition, une vertu malentendue et aussi l'égoïsme; chasteté qui se réduit au fond à une idolâtrie de soi-même, à une concentration rageuse des forces pour atteindre une fin élevée ou folle. Le fruit que ne mûrit pas la volupté humaine est cependant d'autant plus inférieur qu'on n'a ni désir ni espérance, car la nature se venge de mille façons de qui l'outrage.

En beaucoup de cas cependant, la chasteté vraie, sincère, imposée par une volonté formelle, est une chose admirable et digne d'être placée dans un musée parmi les objets les plus précieux et les plus rares. Il n'est pas une sur cent des chastetés que vénère l'histoire qui mérite l'encens que l'on a coutume de lui accorder, car beaucoup de ces chastetés sont simulées ou rendues aisées par l'impuissance; ce sont de fausses vertus. D'autres

sont arides comme le sable du désert ; ce sont des nuées qui s'élèvent sans forme ni but à travers les fantaisies du cœur humain, et s'évaporent sans laisser de traces ; elles n'appartiennent en aucune façon à l'histoire de l'amour ; en disserter serait donner le droit au lecteur bienveillant de murmurer une seconde fois à mon oreille : « *Non est hic locus* ».

---

# CHAPITRE XV

## L'AMOUR SUIVANT LE SEXE

L'homme et la femme peuvent aimer avec la même force, mais ils n'aimeront jamais de la même manière, car, sur l'autel de leur passion, ils apportent des natures profondément différentes, mais également en dehors des diverses missions génésiques qui incombent à chacun d'eux. Tant qu'il y aura sur notre planète un homme et une femme, ils pourront éternellement échanger et se renvoyer cette immense plainte : « Ah! tu ne m'aimes pas comme je t'aime! » Et elle sera éternellement justifiée, cette plainte, parce que jamais la femme n'aimera comme l'homme, et jamais l'homme ne pourra aimer comme la femme. Une monographie complète de la psychologie comparée des deux sexes pourrait fixer les caractères distinctifs de l'amour viril et de l'amour féminin, et peut-être un jour la tenterai-je.

Il me suffit ici de dessiner à grands traits les deux figures d'une passion unique dans son essence, mais qui demeure si diverse dans les deux natures qu'on appelle Adam et Ève.

Écoutons deux cris spontanés, poussés par deux peuples lointains et peu civilisés, et nous y trouverons les premiers linéaments d'une physiologie des caractères sexuels de l'amour. Les Munda-Kohls du Chota-Nagpore ont une chanson populaire dans laquelle les différences psychiques de l'homme et de la femme sont exprimées.

La femme chante :

« Singbonga, dès le principe, nous a faites plus petites que vous; c'est pourquoi nous vous obéissons. S'il n'en avait pas été ainsi dès le principe, il nous aurait également surchargées de travail; nous ne pouvons pas l'être autant que vous. A vous, Dieu a donné des deux mains, à nous, d'une seule. C'est pour cela que nous ne cultivons pas la terre. »

Et les hommes chantent aux femmes :

« De même que Dieu nous a faits plus grands que vous, de même il nous a donné des deux mains. Pourquoi nous a-t-il faits plus grands que vous? C'est lui-même qui nous a divisés en grands et en petits. Si donc vous n'obéissez pas à la parole de l'homme, vous désobéissez certainement à la parole de Dieu, qui lui-même nous a faits plus grands que vous[1]. »

1. Sagen, *Sitten und Gebräuche des Munda-Kohls en Chota-*

Sans aller si loin, voici une chanson kabyle ; — un chœur de jeunes femmes alterne avec un chœur de jeunes hommes.

Les femmes :

« Que celui qui veut être aimé d'une femme entre en campagne avec ses armes ; qu'il mette à sa joue la crosse de son fusil, alors il pourra crier : « A moi ! ô jeune fille ! »

Les hommes :

« Vous faites bien de nous aimer. Dieu nous mande la guerre et nous allons mourir. Au moins vous restera-t-il le souvenir du bonheur que vous nous avez donné. »

Des Munda-Kohls et des Kabyles nous élevant jusqu'aux races les plus hautes et les plus civilisées, nous trouvons presque toujours un souvenir de ce cri sauvage de la nature, où l'homme proclame sa force et l'impose, où la femme la subit et l'invoque.

Ici c'est une répartition diverse des joies et des douleurs, des droits et des devoirs que l'homme concède à sa compagne dans le monde de l'amour ; là une usurpation des droits et des devoirs par le plus fort aussi bien que le plus bas dans l'échelle sociale ; ici une aspiration continuelle des peuples civilisés vers une distribution plus équitable du bon et du mauvais entre les sexes, qui encore

*Nagpore vom Missionär Th. Jellinghaus. Zeitschrift für Ethnol.* 1871, p. 331.

aujourd'hui se divisent aussi inégalement la lumière et les ténèbres, les joies et les douleurs.

Oui, la force musculaire est le critérium de la hiérarchie ; oui, elle constitue la principale force humaine, la différence entre l'homme et la femme au point de vue des droits et des joies de l'amour est immense ; la femme devient à peine plus qu'un animal domestique qui s'achète, se vend, se tue suivant les besoins du moment. C'est pourquoi, au dernier degré de la civilisation, là où la morale est incertaine et la luxure ardente, naît la polygamie ; la femme conservée comme un trésor de volupté tombe moralement plus bas que dans une tribu errante de sauvages nus mais monogames, où elle est la compagne des joies et des misères de l'homme. C'est peut-être pour cela que Salomon, dans son *harem*, s'écrie : « Et qui me trouvera une femme forte? »

De même chez nous, la femme n'a pas en amour la part que la nature lui assigne, et l'on peut la ranger sans scrupule parmi les opprimés qui vivent dans l'attente de leur *jacquerie* ou de leur constitution ; elle est un prétendant légitime qui, un jour ou l'autre, par le droit ou par la force, conquerra sa place au soleil.

Des droits, je parlerai en un autre chapitre ; ici nous devons nous tenir sur les confins de la physiologie, qui devrait être cependant la mère légitime de toute législation humaine. Si l'anthro-

pologie nous mettait en main tous les éléments moraux et intellectuels qui séparent l'homme de la femme, la science pourrait attribuer à chaque sexe, dans la loi ou ses coutumes, la place qu'elle jugerait légitime, sans qu'il y eût usurpation, surprise ou prépotence de l'un sur l'autre. La nature a donné à la femme la plus grande partie de l'amour, et si l'on pouvait exprimer cela par des chiffres, je dirais qu'elle nous a concédé un cinquième ou un quart au plus du territoire amoureux [1]. Ni la civilisation des peuples extrêmes, ni les coutumes dans leurs formes infinies, ni les caprices des tyrans, ni la puissance supérieure de l'esprit, n'ont pu modifier cette immuable loi. Dans la misérable et fétide cahute de l'Esquimau ou dans le palais d'un prince, la femme donne tout elle-même à l'homme, d'abord comme fille, puis comme amante, comme épouse et comme mère; elle est le grand placenta des vies humaines, le sein d'où nous tirons la volupté, l'amour; toute douceur qui nous enchante, toute chaleur qui nous réchauffe. Malheur à nous si, par une éducation bâtarde nous avilissons la source de la vie humaine! Malheur à nous si nous dénions à Ève le droit le plus saint de

1. Seule une femme pouvait écrire ce mot sublime : « Ah! sans doute que dans les mystères de notre nature, aimer, encore aimer est ce qui est resté de notre héritage céleste. » (Mme de Staël.)

tous, celui d'aimer et d'être aimé! Pour la femme, aimer est le premier besoin, celui qui surpasse tous les autres, et tout son organisme se plie et se conforme aux influences de l'amour. Van Helmont disait avec trop de brutalité peut-être : « *Tota mulier in utero* ». Mais les penseurs de tout temps applaudiront à l'aphorisme du médecin hollandais. La femme physiquement désire longtemps et longtemps possède ; elle peut jouir chaque jour, chaque heure de sa conquête et s'en faire une atmosphère chaude et parfumée, dans laquelle elle vit comme en un nid ; la femme berce dans ses entrailles un ange qu'elle désire toujours avec ardeur et en qui est peint l'amour qu'elle a pour son compagnon; elle forme l'homme, l'allaite, le caresse, et puis chaque année voit sa chair se transformer en une série de chérubins qui forment un chœur autour d'elle, qui sont les lambeaux de son cœur, les pétales de roses tombés de la fleur de sa beauté, et qui tous d'une voix douce l'appellent « maman », ce qui est autant dire l'origine de la vie. De l'enlacement de l'homme qu'elle aime, elle passe aux caresses de ses enfants : la volupté ne saurait la lasser, l'ardeur la dessécher, la passion l'ennuyer; elle est tout entière, des pieds à la tête, imprégnée d'amour ; c'est le suc qui circule dans toutes ses veines, qui tourmente chacune de ses fibres ; il en est ainsi, même quand l'amant choisi est en tout

semblable à l'arbre secoué par la tempête et qui voit se dessécher chacune de ses feuilles, tomber toutes ses fleurs. L'amour de l'homme, c'est la foudre qui brille, gronde et s'éteint; l'amour de la femme, c'est le rayon de soleil qui luit et, chaud, enflamme le cœur et le féconde; elle-même l'absorbe lentement, voluptueusement, et toutes les radicelles de son sentiment, de ses joies, de ses pensées, le pompent et s'en alimentent; c'est ainsi qu'après le coucher du soleil, ses rayons féconds nous restent, cachés dans la terre qu'ils ont réchauffée.

Depuis dix-huit ans que j'ai écrit ma *Physiologie du plaisir*, bien des faits ont contredit cette opinion exprimée par moi, que la nature aurait concédé à la femme une coupe plus large pour boire à l'inépuisable source de la volupté; mais, en somme, comme la joie ne peut ni se peser ni se mesurer, le problème demeure encore pour longtemps en discussion. Personne ne pourra nier cependant qu'à lasciveté et qu'à sensibilité égales, Ève ne puisse plus longtemps que nous avoir soif de l'amoureuse bataille et la renouveler à l'infini et réaliser le rêve bienheureux d'une volupté qui, en changeant de forme, se renouvelle éternellement; si bien que la lassitude lui demeure inconnue. Mais si pour beaucoup d'hommes la volupté est toute en amour, pour la femme, fût-ce la plus libertine entre les femmes sensuelles, ce

n'est qu'un doux épisode. Et si vous ne croyez pas à l'audace de cette affirmation, mandez des hérauts par tout le monde civilisé et qu'ils convoquent, tant qu'ils sont, tous les hommes et les femmes capables d'aimer; invitez-les à cette singulière joute d'amour; à tous vous demanderez s'ils accepteraient un éternel et fidèle amour sans volupté en échange d'une volupté sans amour : cent femmes voteront pour l'amour; dix hommes, cinq seulement peut-être, se décideront pour le sublime refus de l'accouplement.

O vous tous qui avez étudié le cœur de la femme dans les carrefours et les mauvais lieux, et qui croyez rendre votre femme heureuse en lui donnant du luxe, de l'or et des toilettes, souvenez-vous que par-dessus tout la femme veut aimer, se sentir réchauffée au souffle d'un homme, s'appuyer sur son bras fidèle, se sentir nécessaire à un compagnon dont elle sera l'orgueil ; elle veut être la première pour quelqu'un. Au milieu d'un luxe splendide, vous voyez une femme malheureuse, enveloppée cependant de la douce sollicitude de son mari et satisfaite dans tous ses désirs; en voici une autre, heureuse au milieu de la misère et des orages, et toujours écrasée par les caprices d'un amant. Mystères du cœur! dites-vous. Chose très naturelle, dis-je. La première n'aime pas son mari, la seconde aime son amant. Et voici une autre différence, essentielle, entre l'amour de

l'homme et celui de la femme : l'homme veut être aimé, la femme veut surtout aimer. Le sentiment qui la consume est plus actif, plus expansif que chez nous ; elle exige peu de son compagnon, parce qu'elle est trop riche et que son affection est trop robuste pour avoir besoin de s'appuyer sur l'amour-propre pour soutenir la bataille de la vie. Certes, l'amour parfait est la somme de ces deux splendides choses : « J'aime, — Je suis aimé »; mais à la femme il suffit souvent de pouvoir s'écrier : « J'aime »; à l'homme il suffit très souvent de se rengorger et de dire : « Je suis aimé ! »

Ne demandez pas à la femme pourquoi elle aime. Elle réussit à aimer des créatures assez incultes, assez pauvres, assez difformes pour inspirer l'étonnement ou la terreur. Pour que cette créature soit toute à elle, elle saura s'orner des fleurs de la fantaisie, s'illuminer avec la lumière qui émane de son cœur. La femme ne doute pas qu'on puisse l'aimer quand elle aime. César a-t-il jamais douté de la victoire ? Napoléon, de l'éternité? Tel est l'amour de la femme ; il rampera comme un serpent aux pieds de son amant, ou il rugira comme le lion qui veut ce qu'il désire; il sera le chat caressant qui se blottit au giron de l'enfant, ou l'aigle qui emporte sa proie au-dessus des neiges éternelles, mais il sera poétique. La foi ardente du néophyte, la foi superbe de l'infaillible, l'ardeur inépuisable du conqué-

rant heureux, sont vertus communes aux amours des femmes, rares dans celles des hommes.

A la femme il suffit de trouver un esprit, une force, parfois même un crime dans celui qu'elle veut faire sien ; elle peut aimer le plus inintelligent, le plus criminel, le plus mal fait des hommes. Elle grandit tout homme qu'elle touche ; elle se croit capable de réchauffer aussi la glace. L'homme aime le beau par-dessus toute chose ; il passe sur le reste. L'homme abaisse souvent les plus hautes amours ; la femme élève la luxure aux plus hautes régions du sentiment ; l'homme abaisse le sentiment et le plonge dans la fange. Pardonnez le cynisme de cette phrase, mais ne refusez pas de l'entendre, car elle n'est que trop vraie. L'homme dans ses amours est plus une bête qu'un ange ; la femme plutôt un ange qu'un être humain.

Et maintenant arrachons de la poitrine de deux amants leur cœur ensanglanté, et, tout chaud, tout sanglant, portons-le sous le microscope, puis avec le scalpel et les pinces de l'anatomiste faisons-en une fine autopsie. Une foule de différences sexuelles nous apparaîtront dans l'amour plus clairement que nous ne l'avions vu.

| Amour d'Adam. | Amour d'Ève. |
|---|---|
| Oh ! comme je suis heureux ! | Es-tu heureux ? |
| Souvenez-vous qu'elle est mienne. | Souvenez-vous que je suis sienne. |

Non, il n'est pas vrai que je l'aime (dernière édition du Christ et de Judas).

Toujours! mon Dieu, quel ennui!

Il faut nous séparer; la raison doit tuer notre amour.

Que tu es belle!

Reste belle et je t'aimerai toujours!

Rends-moi heureux, même sans m'aimer!

Ne me rends pas ridicule.

Donne-moi tout.

Tout amour finit dans l'indifférence ou dans l'amitié.

Je veux, et si tu ne cèdes pas, c'est que tu ne m'aimes point.

L'amour est la plus grande volupté.

Elle a dû certainement accorder ses baisers à d'autres.

Est-elle digne de moi?

Me rend-elle heureux?

Peut-elle me suffire?

Je pense trop à elle.

Je ne suis en retard que d'un quart d'heure.

Je dois partir. Il y a longtemps que je suis ici.

Encore un enlacement.

Un baiser encore.

Oui je l'aime et je l'aime bien, et je n'aime que lui seul. Y a-t-il quelque chose à redire?

Toujours! mon Dieu, quelle volupté!

Monstre, je te hais, tu me fais horreur.... mais je t'aime encore.

Que tu es grand!

Reste à moi et je t'aimerai toujours.

Insulte-moi, mais aime-moi.

Ne me trahis pas.

Donne-moi ton cœur.

De l'amour on ne peut passer qu'au mépris ou à la haine.

Et si je t'aime, pourquoi me demander encore?

L'amour, c'est la vie.

Ah! il en a aimé une autre avant moi!

Suis-je digne de lui?

Est-ce que je le rends heureux?

Est-ce que je lui suffis?

Je ne pense pas assez à lui.

Pourquoi arrives-tu toujours si tard?

Tu veux déjà partir et tu es à peine arrivé.

Encore un baiser.

Répète-moi que tu m'aimes.

| | |
|---|---|
| Pardonne-moi, je suis un infâme, mais mon cœur est toujours à toi. | Je te pardonne parce que je t'aime. |
| Un palais pour y loger un cœur. | Un cœur et une cabane. |
| L'amour platonique? Utopie. | L'amour platonique est une chose très possible. |
| Je la veux parce que je la désire. | Je le veux parce que je l'aime. |
| Meurs plutôt que d'être à un autre ! | Sois à une autre, mais vis! |
| Conserve-moi ta foi. | Conserve-moi ton cœur. |
| Avec le temps elle m'aimera. | Je l'aimerai tant, qu'il finira par m'aimer. |
| Je lui donnerai tant d'or, de bijoux, qu'elle devra m'aimer. | Je lui ferai de telles caresses qu'il m'aimera ! |
| Mon Dieu ! c'est toi qui viens ici ! mais tu me compromets ! | Et que peut le monde contre moi si tu m'aimes. |
| La femme est changeante. | L'homme est un être infâme. |
| Oh ! combien elle m'aime ! | Oh ! combien je l'aime ! |
| Je dois aller vers elle. | Pourquoi ne vient-il pas? |
| Elle sera mienne. | Il sera mon époux. |
| Elle fut ma maitresse, elle est ma maîtresse. | Il fut mon ami, il est encore mon ami. |
| Aujourd'hui. | Demain. |
| Demain. | Après-demain. |
| Dans un mois. | Dans un an. |
| Tout de suite. | Jamais. |
| Si, si, si, si. | Non, non, non, non. |
| Je la désire et c'est pour cela que je l'aime, | Je l'aime sans le désirer. |
| Elle est vertueuse parce qu'elle est chaste. | Il est vertueux parce qu'il m'aime assez. |
| La femme ne peut conserver sa foi. | L'homme ne sait pas aimer. |

Voici un pauvre essai d'une psychologie comparée qui ne pourrait être écrite que dans une physiologie complète des deux sexes. Toute pensée, toute parole, tout geste de l'homme ou de la femme qui aime reçoivent l'empreinte de leur sexe; quand les caractères sont intervertis, ils donnent naissance au désordre le plus rebutant, et nous nous trouvons en présence d'une caricature, d'un monstre ou même d'un crime. Parfois pourtant, les femmes à caractère viril aiment virilement, et les hommes de caractère doux présentent dans leur amour tendre et faible un tableau sublime que l'on ne devrait observer que chez la femme. Mais là encore nous sommes dans le champ de la pathologie. Cependant les formes psychiques de l'amour peuvent tirer d'un de ces croisements insolites de figures et d'étranges couleurs un élément esthétique qui excite notre admiration et nous invite à méditer.

Quelque variables que soient les éléments sexuels de l'amour, notre civilisation moderne est coupable d'une faute très grave, puisqu'elle ne réserve à la femme, qui est la vraie et la grande prêtresse d'amour, qu'une mince importance et une place mesquine. Nous avons accordé à l'homme l'ambition et la gloire, la science et l'âpre soif des richesses, toutes les énergies de l'esprit, toutes les conquêtes du génie, toutes les victoires de la passion; à la femme nous avons retiré tous

ces aliments du cœur et de l'esprit, et nous lui avons démontré qu'elle devait seulement aimer. Après avoir occupé presque tout le champ de l'activité humaine, nous lui avons laissé le jardin de l'amour pour unique possession, pour unique confort. Et quand la pauvre prisonnière s'est élancée, avec toute l'ardente curiosité de sa nature, à la récolte des plantes et des fleurs parfumées de son domaine, quand elle s'est mise, à sa manière, à cultiver son jardin, nous sommes intervenus, plantant les écriteaux de notre réglementation restrictive, plaçant les barrières de nos lois. Ce bosquet est interdit, on ne cueille pas ces fleurs, défense de passer par ce sentier.... Enfin le choix des plantes de culture dût être fait par nous, par nous qui avions le jardin et la campagne, les prés et les forêts, les glaciers des Alpes et l'onde de l'Océan. C'est grâce à cela que nous possédons une esclave qui murmure et conspire contre nous ; c'est ainsi que nous avons stérilisé et rasé le jardin où une noble et belle châtelaine aurait pu nous recevoir magnifiquement et nous délasser de nos glorieuses fatigues ; c'est ainsi qu'au lieu d'être reçus par notre égale dans des salles resplendissantes d'or et de pierres précieuses, nous trouvons une prisonnière ou une esclave qui pleure la tête courbée. Nous lui avons mesuré le pain et le vin de la vie, comme au voleur fait le geôlier. Tyrans même en amour, nous nous

sommes fait la part du lion dans la volupté comme dans le libre choix d'une affection souveraine. Mais toute injustice se paye, comme tout équilibre rompu se compense; et les trahisons continuelles trop souvent justifiées de notre esclave, les conspirations de sérail, les conjurations de palais, nous montrent chaque jour que nous élevons sur une base incertaine l'édifice de la famille, et nous crient à très haute voix qu'il conviendrait de rendre tôt à la femme ce qui appartient à la femme : le libre choix de ses amours, l'égalité des droits dans l'affection comme dans la famille.

---

# CHAPITRE XVI

## L'AMOUR SUIVANT L'AGE

En étudiant le crépuscule de l'amour naissant, nous avons, sans y penser, ébauché les linéaments de l'amour enfantin et de l'amour juvénile. Nous l'avons vu, timide et tourmenté, se débattre entre les dernières lisières de l'enfance et les premières armes de la pétulante jeunesse. C'est dans l'adolescence que ce sentiment souverain présente les plus sublimes puérilités, les plus folles hystéries, les vœux les plus extravagants d'un infini dans le temps et dans l'espace. A côté de toutes ces aspirations les plus idéales, nous trouvons cependant l'éruption impétueuse et automatique des premières lascivetés. La toute jeune imagination allumant les premières fièvres de la luxure, agite et secoue le tendre et frêle organisme. Heureux ceux qui, dans les primes tempêtes de la vie, trouvent une main aimante pour les

guider, les réconforter et les sauver des mille périls qui, en une seule fois, ruinaient santé et moralité.

A ces premières et impatientes voluptés de l'adolescence, succède, presque toujours, chez les natures d'élite, une période de réaction où l'on forme d'héroïques vœux de chasteté, où l'on fait des efforts immenses pour arriver à haïr la femme.

C'est à ce moment que, dans le journal d'un jeune garçon qui se faisait homme, furent consignés ces vœux et ces aspirations à la chasteté que nous avons lus, et dont nous affirmons l'authenticité.

« .... Terrible dilemme de la vie : le monde
« mène la femme; la femme mène le monde.

« J'ai pu passer un jour entier sans embrasser
« une femme et sans une seule aspiration brû-
« lante; pourtant j'ai passé un jour heureux!
« Fais en sorte de te priver toujours de la mé-
« chante descendance d'Ève.

« Je me suis assis à côté d'une jeune créole,
« et je l'ai trouvée belle, grisante, voluptueuse.
« J'ai pensé au paradis des délices qu'elle ren-
« fermait, et je me suis trouvé ébranlé. — Le
« baiser le plus créole du monde ne vaut pour-
« tant pas la synthèse cosmique, comme je l'ai
« conçue et la saurai décrire à l'humanité.

« Aucun plaisir n'est plus bref que le plaisir « amoureux ; aucun sacrifice plus fécond en con« séquences utiles que le mépris de ce sentiment.

« Avec la fougue de sa puissance, l'instinct re« présente le plaisir sous son aspect le plus incon« stant ; il n'est qu'une de tes facultés, et dans « son tourbillon prétend entraîner cependant « toute ton activité.

« Il n'est qu'une de tes facultés, celle qui t'est « commune avec les êtres les plus vils et placés « au bas de l'échelle de la création ; pourtant « cette faculté veut être la première, la pre« mière et la seule pendant quelques instants ; « mais en ces quelques instants la partie la « moins noble de toi-même peut vouloir et peut « t'enlever la plus grande partie de ton Moi. « C'est un souverain qui règne peu de temps, « mais qui, dans le temps de sa domination, « possède assez de puissance pour ruiner l'État « et laisser son trône sur un amas de ruines, de « tisons ardents et de cendres ; il est facile de « détruire, mais d'un tas de ruines et de cendres « il est malaisé de reconstruire un État.

« Mais contre ce monarque éphémère tu peux « mander des soldats ; si tu as soin de les armer « et de les discipliner, ils ne te rapporteront du « sire qu'un cadavre, et, de ce cadavre vêtu d'or

« et de pierres précieuses, tu verras combien la « carcasse est putride, remplie de fange et de « vermine.

« Prends garde que tes soldats ne parlementent « avec lui! il a une voix si douce, si mystérieuse, « un regard si attrayant, qu'il les enchanterait et « réussirait enfin à surprendre leur pauvre capi- « taine, la *Raison*, et la raison serait vaincue par « l'instinct.

« Oh! préviens cet instant fatal! Une minute « après, inutile serait la douleur, inutile le re- « pentir.

« Un moment plus tard, et tu verrais l'instinct, « comme un gnome infernal, tenir sous ses pieds « la raison.

« Encore un moment, et, entraîné dans le nuage « enchanté du souverain, tu ne pourras plus « penser.

« Et ce squelette putréfié, te prenant par la « main, fera de toi son amusement, son jouet ; tu « seras comme le pauvre aveugle que guide par « la main un jeune garçon joueur et écervelé.

« Oh! tu seras pire que lui ; il a perdu la « seule lumière des yeux, et tu auras perdu la « lumière de la raison, qui te fait supérieur à tant « d'êtres placés sur la terre, la puissance trans- « formatrice de tout; la faculté grâce à laquelle « tu sens, tu penses et tu es glorieux de sentir.

« Les âmes élevées, passant leur chemin, te re-

« garderont avec un air de mépris, et, s'éloignant « de toi, riront. Oh ! tu ne pourras plus les suivre, « ni entendre leur douce voix, ni te montrer glo- « rieux de leur serrer la main.

« Tes mains sont tenues l'une par l'instinct et « l'autre par le péché ; autour d'eux, tu as pour « compagnon l'abrutissement, le vice, le crime « et une autre foule du même genre ; au centre de « celle-ci tu as le suicide, avec le poignard d'une « main et le poison de l'autre, qui, les yeux rouges « de sang, les cheveux hérissés par l'épouvante, « hésite entre le poignard et le poison.

« Et tous ces compagnons arrivent à te charger « de chaînes nombreuses qui se réunissent à une « chaîne maîtresse que tient l'instinct, ton sou- « verain vainqueur.

« Et très loin, très loin, tu entends comme le « soupir ou le sanglot d'un homme mourant ; tu « entends, comme dans une plainte, une voix qui « t'appelle ; mais ce cri est lointain, lointain, « cette voix est lointaine, lointaine ; pourtant « cette voix crie en toi-même, et, par les moelles, « te fait courir un frisson d'horreur.

« C'est la voix, c'est le cri de la raison qui « meurt ; c'est la voix, c'est le cri de tes fidèles « soldats mourant sur le champ de bataille aban- « donné.

« Vois, vois, comme elle est triste cette voix, « comme il est terrible ce cri ; peut-être même

« a-t-il cessé, mais l'écho te l'apporte, et te l'appor-
« tera toujours, toujours, jusqu'à la tombe. »

. . . . . . . . . . . . . . . .

« Combien misérable est la condition de
« l'homme qui se fait l'esclave de ses passions et
« paye un moment de plaisir de l'inaction de sa
« pensée et de la prostration de ses forces ! Il y a
« peu d'instants, la passion le consumait ; ses
« yeux étaient de flammes ; son désir haletant
« appelait la volupté ; la force de son imagination
« lui représentait le plaisir sous l'aspect le plus
« vague. La raison lui rappela le repentir qui
« suit la faute ; lui représenta le danger de céder
« à l'instinct. Il y eut un instant de lutte..., la
« raison céda. L'homme, abusant des lois de la
« nature, fit but ce qui n'était que moyen ; il
« goûta un moment de plaisir, mais celui-ci fut
« court, et, à peine fut-il évanoui, l'homme se
« repentit, sa raison s'assombrit, le remords et
« la tristesse occupèrent son âme. Le premier lui
« fit sentir la brièveté du plaisir par un pacte
« avec son actuelle impuissance ; la seconde en-
« vahit son âme parce que ses facultés étaient
« troublées, et une partie de son être s'étant
« attaqué à son *Moi* en diminua l'essence. Et
« l'âme troublée, diminuée, ne reposait plus
« dans l'apaisante joie d'exister, mais était triste.
« La partie du corps exaltée avait abaissé l'être

« corporel, et le corps enflé, troublé, fatigué était « inquiet et infirme.

« Oh! malheureux l'homme qui a diminué « son essence, non pour former un être sem- « blable à soi, mais seulement pour goûter la « volupté dont la nature accompagne la géné- « ration! Oh! malheureux l'homme qui a sub- « stitué le plaisir à la gloire, à la conscience de « sa propre force, à l'estime des hommes! Dieu « qui le voit ne le bénit pas! Les hommes qui « l'entendent ne l'estiment point! »

Ces fragments de littérature enfantine sont littéralement transcrites du journal d'un tout jeune homme et suffisent à montrer la réaction de l'individu qui, au lever du nouveau soleil d'amour, proteste contre le rapt de la nature, et tente en vain de la combattre et de se défendre.

Dans les mêmes pages nous trouvons une forme encore plus singulière de cette réaction qu'ont plus ou moins ressentie tous les hommes. C'est l'essai de la fondation d'une science nouvelle, l'*agnologie* (science de la chasteté), c'est-à-dire l'art de combattre l'amour. Je transcris :

## ÉLÉMENTS D'AGNOLOGIE DOGMATIQUE

### Chapitre I. — Définitions générales.

« L'agnologie dogmatique est la science qui « traite de la chasteté, considérée comme fait « physiologique et appliquée à la civilisation des « individus et des nations. C'est une science « d'une très grande importance, puisqu'elle mar- « che de pair avec la morale, qu'elle embrasse « les trois mondes des sens, du sentiment et de « l'intelligence.

« La nature toute-puissante dans ses comman- « dements oblige l'homme à accorder une partie « de sa vie à la séduction des plaisirs sensuels « les plus violents.

« Dans ce marché de dupes, la nature se com- « porte avec nous comme la mère, qui, pour « enlever une pièce d'or de la main de son en- « fant, lui donne en échange une dragée. »

Mais malgré toutes ces protestations, ces plaintes, ces vœux, l'amour vainc, accable et subjugue sa victime qui résiste vainement; et parmi ces pages, très chastes de ce jeune garçon de quinze ans, qui maudit « la méchante famille d'Ève », et place la chasteté au-dessus de toute autre vertu, nous trouvons tout de suite après ces serments

solennels, vers enfantins, improvisés à quatorze ans, « en allant à l'école ».

« Voir le sein d'une jeune fille aimée, — Et
« pour la vaincre fixer des yeux avides — sur
« son visage adoré, et dans un extase béate — lui
« faire oublier la vie terrestre ! — Oh ! volupté
« d'un grisant désir — qui du mortel n'a que
« l'être rapide, — que font ensemble deux cœurs
« en un seul, — que le brûlant soupir d'une
« ardente poitrine, — la puissance de tout dire
« sans pourtant souffler mot, — d'étreindre sur
« son sein et de baiser — ce par quoi une âme
« pénétre si elle le veut — dans celle de l'aimee,
« et goûter toute la joie de mille ans dans un
« moment ; — Oh ! tout cela est un indistinct
« amour — que je peux sentir mais non pas
« rendre. »

Ces pages, ravies au grand livre de la nature, ne sont que la millième reproduction d'un phénomène psychique qui se répète chez tout homme quand, de l'enfance, il passe à la jeunesse. Un fait historique et un proverbe consacrent cette vérité. Au concile de Trente, ce furent les prêtres les plus jeunes qui votèrent le célibat ; d'autre part, la langue française possède un proverbe qui dit : *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait*. Vœu et proverbe méritent un volume de méditations et prennent leur origine au plus profond du cœur humain.

L'exubérance de la force nous faits prompts à la bataille, mais en même temps elle nous laisse calmes et sereins parce que la vraie force est toujours calme. Rarement un vaniteux est fort; parler souvent de sa propre énergie est presque toujours un symptôme de faiblesse et de décadence. Le malade qui craint la mort dit souvent qu'il se sent très bien, dès qu'on l'interroge sur l'état de sa santé, et tente ainsi de tromper et soi-même et les autres sur le péril qui le menace.

En amour l'homme jeune est toujours plus timide que l'adulte ou le vieillard; ce fait tient à des causes assez multiples et profondes pour se vérifier chez les animaux. Les oiseaux, entre autres, sont d'autant plus économes de préliminaires dans leur conquête amoureuse qu'ils sont plus âgés[1].

L'homme jeune, tout envahi qu'il soit par l'amour, tremble encore. C'est un fruit mûr et parfumé auquel le rude attouchement du jardinier ou du marchand n'a pas encore enlevé le velouté virginal qui le recouvre. Il a renoncé aux inutiles et trop inégales luttes contre l'amour, et s'est jeté dans ses bras, mais il frémit encore quand le souffle du dieu traverse son cœur et fait vibrer ses nerfs. C'est un prêtre initié aux mystères du temple, mais le *saint des saints* lui ins-

1. Darwin. *The descent of man and selection in relation to sex*, vol. II, p. 117, Londres 1871.

pire encore crainte, et une chère et sublime timidité tempère en lui l'expression trop virile de la force. Nous avons devant les yeux l'un des plus sublimes tableaux du monde moral, le maximum de la beauté sans la grimace de la superbe; le maximum de la force sans l'ombre d'une convulsion; une force toujours vive, une énergie sereine mais infinie, prompte à l'attaque, au travail, à la réaction.

Le jeune homme bien constitué appartient tout à l'amour, et l'amour est tout dans la jeunesse. Toutes les énergies du sentiment, toutes les puissances de la pensée se modèlent, à cet âge, sur le sentiment souverain qui absorbe tout et l'entraîne dans son chaud tourbillon bouillonnant. Qui n'aime pas à vingt ans est moins qu'un eunuque; l'eunuque peut aimer, tandis qu'une stérilité amoureuse, qui a son siège dans le cerveau et dans le cœur, est plus humiliante qu'une mutilation quelconque d'un organe et de ses fonctions. Si, à vingt ans, dans le va-et-vient de la vie sociale, l'homme ne rencontre pas une femme, il aime une femme peinte ou sculptée, il aime l'héroïne d'un roman ou d'un poème, et la jeune fille adore les anges qui effleurent de leurs ailes le chevet de son lit virginal.

A vingt ans, on possède physiquement en soi une énergie capable d'aimer cent femmes; et la jeune fille, même la plus pudique, à chaque

pas aperçoit dans l'air une étincelle qui brille au contact d'un homme. Malgré une énorme et féconde aptitude à la polygamie, l'homme et la femme, dans leur jeunesse, sont essentiellement monogames, et leurs idolâtries les plus folles sont cependant monothéistes : une seule idole, un seul temple, une seule religion. Il faut être singulièrement pervers pour être polygame dès les premiers pas dans l'amour, et la femme toute jeune qui aime à la fois plus d'un homme, doit avoir été conçue dans un lupanar, pétrie du sang et de la chair d'une bacchante. Cependant contre cette vertueuse, énergique et très sainte monogamie s'élèvent de toute part de très rudes obstacles ; ils sont dressés contre elle de tous côtés par les adversaires formidables qu'elle rencontre à chaque pas. Adam a trouvé son Ève ; Ève a trouvé son Adam, mais parmi les baisers de ces deux amoureux, que d'ennemis, que de barrières, que d'abîmes ! Adam aime Ève ; Ève aime Adam ; où peut-on trouver quelque chose de plus simple, une affinité plus intense, un fait plus fatal que leur réunion ? Cependant avant de se baiser, ces deux infortunés doivent implorer licence des préjugés de l'hypocrisie, des convenances, de l'hygiène, de la morale, de la religion, enfin et surtout de l'argent, aussi n'arrive-t-il pas une fois sur cent que nous nous entendions répondre « oui » par toutes ces autorités supérieures, qui ont un

droit de veto sur notre sentiment. Le rossignolet a vu sa compagne ; parmi le feuillage plein d'ombre d'un aune il lui a adressé son chant d'amour le plus tendre ; elle en est amoureuse ; aujourd'hui ils dorment heureux de s'aimer ; demain ils trouveront des rameaux flexibles et des mousses mortes pour en tresser un nid ; nul besoin pour eux de mariage civil, de mariage religieux, de contrat de mariage ! Mais malheur à l'homme qui se fierait à la nature pour tresser son nid ! Les lendemains de son amour seraient maudits par la famine, et la scrofule, le rachitisme tueraient les enfants nés d'une union à laquelle aurait manqué l'assentiment de l'argent. Plus loin nous étudierons les terribles contrastes du mariage et de l'amour ; aujourd'hui, il convient d'observer comment la puissante énergie de la jeunesse se plie et se déforme sous le choc imprévu de tant d'écueils et d'impedimenta.

Du choc de deux forces contraires naît une décomposition de mouvement, une transformation d'énergie ; de même l'amour pur, vierge et puissant qui, à peine sorti du sein brûlant de la nature, trouve le barrage hérissé des empêchements sociaux et se heurte contre eux, écume et retourne en arrière en entraînant dans son courant une charretée de graviers, de roches et de limon arrachés à l'obstacle par le choc enragé d'une telle force et d'une si grande résistance.

Veuille la fortune qu'en cette première rencontre l'amour ne souffre que de douleur! Les larmes ont béni les amours par milliers et les ont baignées d'une douce rosée. Mais dans le choc impétueux d'un premier amour contre l'écueil cruel des résistances sociales, une foule de forces neuves et toutes barbares surgissent de la décomposition des mouvements contraires, et mille transactions de conscience souillent jusque dans ses langes l'amour nouveau-né, l'humiliant de la tare d'un péché originel.

La toute première transaction de conscience d'un jeune homme pur et amoureux que la société empêche de vivre monogame, est celle qui consiste à partager l'amour en sentiment et volupté; par là il tente de garder pur son cœur et de lui élever un temple unique, tandis qu'il sacrifie à la luxure sur les cent autels d'une Vénus vagabonde. Cependant cette division de l'amour semble aux plus fins et aux plus vertueux amants un accord très sage, un miracle d'art, l'idéal de la moralité joint à la satisfaction des plus ardents besoins du cœur et des sens; après quelques escarmouches et quelques larmes, d'aucuns s'attardent dans cette transaction de conscience, s'en accommodent comme d'un carrosse mal fait, mais dans lequel il convient pourtant de se résigner à faire un long voyage. Les amants les plus délicats, les plus vertueux, aspirent cependant de loin

au jour fortuné où toute hypocrisie sera renversée, où l'amour physique et l'amour moral réunis donneront le droit de construire un nid dans lequel le sentiment et la volupté se tiendront fidèle compagnie. En attendant on marche entre une réticence et un mensonge : le cœur à la déesse de l'autel, le corps à la catin.

Les jeunes gens qui trop facilement se résignent à cette vile et honteuse capitulation de conscience sont cruellement punis par leur propre faute, car ils ignorent les plus riches et splendides trésors de l'amour juvénile. Ne mentez pas, ne trahissez pas, ne cherchez pas votre amour dans la fange, mais dans le ciel, puis abandonnez votre cœur et vos sens au courant qui vous emporte en paradis. Respirez tous les parfums, cueillez tous les fruits d'un jardin où n'entre jamais le vent du nord, où pour un pétale qui tombe, s'ouvrent par centaines de nouvelles corolles. Soyez riches, soyez généreusement riches; au moins une fois dans votre vie, soyez dieu; même aux plus misérables créatures, la nature concède une journée de printemps; sur la tête du dernier des hommes elle tresse une guirlande de fleurs. Souvenez-vous qu'il n'est pas d'écrin où l'on puisse enfermer une heure de soleil, ni d'artifice dans la chimie qui sache conserver une rose fleurie.

Il est heureux le jeune homme qui n'a pas soumis l'amour à la série des capitulations que j'ai

indiquées, il aime ardemment, avec prodigalité, avec splendeur. Son amour, c'est un jour de soleil au mois de mai, un jour sans nuage, sans froidure, sans douleur ; c'est une fête qui ne connaît ni ennui, ni fatigue, ni désillusion. Il vit parce qu'il aime ; il aime parce qu'il vit ; il aime, aime et aime ; il ne pense à rien autre et ne fait rien autre ; il ne se plaint pas, ne prévoit pas, ne tremble ni ne calcule ; il aime, aime et aime ! Il brûle son encens devant la déesse, mais il est chaste, et presqu'ignorant de la volupté ; parfois il est assez pur pour faire rougir la femme de trente ans qui aime déjà avec trop de science. Il ne mesure ni ne pèse. Qui donc a jamais osé réduire par le calcul la force d'un éclair ou les kilogrammètres d'un tremblement de terre ? Or, les amours d'un jeune homme sont éclairs ou tremblement de terre. Le jeune homme est peu jaloux ; il l'est moins en tout cas que l'adulte ou le vieillard ; pour douter il est trop confiant, trop heureux, et du reste il n'en a pas le temps, les cruels calculs de la suspicion et les longues observations dissimulées exigent des loisirs infinis qu'il ne prend pas ; il est trop occupé. Il doit aimer, et il aime, aime, aime. Un perpétuel sourire lui fleurit les lèvres ; un rayon de soleil s'est fixé au milieu de son front et le dore d'une auréole de béatitude. Demain, pour lui, n'existe que sous la forme de la continuation de la félicité d'aujour-

d'hui ; l'avenir est une continuation du désir du présent. Il ne se souvient pas du passé, il croit de bonne foi qu'il a toujours aimé sa déesse même quand il ne la connaissait pas. Il croit à l'amour inné comme Rosmini croyait aux idées engendrées. Il est heureux !

Si le jeune homme est le plus puissant, le plus ardent amoureux, l'homme adulte est l'amant le plus habile. L'usage et l'abus de la vie ont émoussé ses ongles, ont attiédi quelque peu le bouillonnement de sa passion ; mais la sotte impatience, la trop grande timidité, l'éruption subite du désir ne mettent plus obstacle à la bienheureuse plénitude de son amour. Il aime avec sagacité, avec passion, avec infiniment d'art ; cent fois plus libertin que le jeune homme, il est aussi plus délicat et plus riche de goûts exquis qui appartiennent au monde de la pensée. Le jeune amant est un sauvage nu et souvent sans force ; l'amant adulte est un homme civilisé par une longue expérience et vêtu des vêtements de l'art. Ses sympathies plus spontanées sont pour des fruits verts, pour des fleurs encore renfermées dans le virginal, épineux calice de l'innocence et de l'ignorance ; mais il aime volontiers aussi la femme libre, la veuve, la femme mère ; il est essentiellement éclectique. Ses joies sont plus rares que dans la jeunesse, mais elles sont plus chères, un tantinet d'économie qui rase presque l'avarice, les rend

plus savoureuses. Il sait que les heures lui sont comptées, et chaque pièce de monnaie qu'il dépense est par lui accompagnée d'une caresse ou d'un regard plein d'affection et de regret. Riche de passé, mais très pauvre d'avenir, il concentre sur le présent tous ses soins, toute sa patience et son attention. Il est le plus habile, le plus savant maître d'amour, et quand la santé et la fraîcheur du cœur ne lui manquent pas, il peut éveiller d'ardentes passions et les conserver longtemps. La femme s'enquiert moins que nous des cheveux blancs et des actes de baptême ; elle se sent aimée vigoureusement, ardemment, elle oublie volontiers deux ou trois lustres d'âge.

Dans l'amour de l'adulte pour la jeune femme, on sent toujours une bienveillante et douce protection, une affection quasi paternelle, pleine de tendresse et d'élans généreux. Ce caractère de l'amour mûr tend à lui enlever quelques-unes de ses plus chaudes, de ses plus voluptueuses expansions et refroidit l'explosion volcanique de l'amour juvénile; mais la protection paternelle qui tendrait facilement à devenir de l'autorité et à détruire la parfaite égalité des deux amants, est tempérée par une défiance de soi-même profonde et cachée.

L'homme jeune sollicite l'amour à genoux, mais il y avait un droit légitime et souvent de l'humble position d'un pauvre qui demande l'au-

mône, prosterné dans la poussière, il se dresse tout à coup, exigeant avec force, de la beauté, du génie, de la passion, ce que par l'humilité il n'a su obtenir. L'homme mûr, au contraire, a perdu beaucoup de droits, aussi demande-t-il avec une plus grande modestie, avec une réserve pleine de grâce et de délicatesse. Souvent il implore avec une tendresse si ardente, sur un ton si suppliant, qu'il devient difficile de lui dire non. La continuelle alternance d'une autorité qui enseigne et d'une autorité qui implore, donne à l'amour adulte la teinte la plus caractéristique, la marque la plus saillante. Et quand la pauvre nature droguée par l'art a su conquérir l'amour, la précieuse passion s'implante profondément et pousse ses racines aux plus intimes replis du cœur. L'adulte a des passions tenaces et nul n'est plus fidèle que lui en amour. Il est, à conditions égales, le meilleur mari et ce n'est pas seulement par égoïsme que l'époux cherche une femme de quelques années plus jeune que lui. L'homme vieillit plus tard, et deux tout jeunes gens ne s'unissent pas sans courir au-devant du plus grave danger.

L'homme cependant est un arbre assez robuste et vigoureux pour rarement mourir tout entier, et dans le vieillard presque toujours l'unique rameau de la luxure demeure vert. C'est alors que l'économie de l'adulte devient avarice, la luxure,

débauche, et que l'amour se plie à des formes inouïes, tibériennes et caligulesques. La luxure des vieillards se réchauffe dans le lit brûlant des aphrodisiaques et dans la chaleur ardente du vice, tel un champignon cultivé par les fétides artifices de l'agriculture et dont les fruits de loin puent la couche de fumier sur laquelle ils ont poussé. Il ne faut pas donner le nom d'amour à ces débauches, mais il convient de les baptiser marchés amoureux, prostitutions de l'innocence aux calculs des probabilités de la vie ou de l'héritage prochain. Pourtant quelques amoureux très puissants traînent jusque dans l'extrême décrépitude l'ombre du désir et d'une virilité boiteuse et, comme les anguilles, vont frotter leur ventre ignoble dans la chaude fange des plus bas-fonds sociaux ; et jusqu'au dernier soupir effeuillent d'une main de squelette des buissons de roses et achètent à un prix exorbitant un « je t'aime » plus glacé que la neige, plus faux qu'un jeton.

De même la femme de trente ans aime avec modestie, avec une tendresse profonde, une religieuse fidélité, une sagesse avare. S'il m'était permis d'exprimer un désir audacieux, je voudrais aimer une jeune fille et être aimé d'une femme mûre qui commence à avoir besoin du crépuscule du soir et des lumières sans éclat.

L'homme qui vieillit est un tronc sur lequel chaque jour se dessèche un rameau et d'où cha-

que souffle de vent détache une poignée de feuilles jaunies. Quand tout entier l'arbre est mort, alors des ruines de l'amour surgit une implacable haine pour qui aime ou bien est aimé ; et les cruelles inquisitions domestiques, une posthume et ridicule ostentation de continence forcée et de pudeur momifiée empoisonnent l'existence du vieillard intolérant, qui se venge sur les jeunes de la mésaventure de ne pouvoir plus aimer. Elle est inexorable la loi qui condamne ceux-là aux mystiques mais rageuses méditations de sacristie, comme si, dans tous les temps et dans tous les pays la dernière étincelle de la luxure qui meurt devait servir à allumer un cierge jaunâtre sur l'autel de la superstition. Combien malheureuse la pauvre fillette qui doit ouvrir les pétales de ses roses aux côtés d'une vieille bigote grognon et qui d'amour fait le synonyme de luxure, et dans ce sentiment ne voit que le péché. La déformation imposée à un pied chinois est moins cruelle que la contorsion forcée subie par un amour jeune élevé dans les griffes crochues et sales d'un bigotisme intolérant.

Donc l'homme d'un type élevé peut aimer jusqu'à l'ultime vieillesse; mais alors toute luxure éteinte, tout droit de conquête abdiqué, l'amour s'élève aux plus hautes sphères du monde idéal et devient une sublime contemplation du beau féminin. Devant la virginale et héroïque grandeur

de Jeanne d'Arc, ou devant la succulence sensuelle de la Phryné de Bazarghi, devant les formes graciles d'une jeune fille de quatorze ans ou les contours opulents et sereins d'une matrone, le vieillard vénérable, sans amoindrir cette épithète ni manquer aux convenances, se sent attendrir, — et parfois, sous la caresse enfantine ou pleine de compassion que lui fait une femme, il sent ses cils se mouiller et il invoque, lui croyant, les bénédictions du ciel sur la plus belle et la plus chère moitié de l'humaine famille. De même que le vieillard peut aimer une jeune femme, la vieille femme peut aimer un jeune homme; mais son amour doit être une sereine contemplation du beau, un suave souvenir de joies longuement possédées, une aspiration ardente vers un idéal qu'elle aime toujours parce qu'elle ne le possédera jamais. Oui, le vieillard chauve, sans offenser la pudeur de celle qui ne peut plus être sienne, peut caresser avec une paternelle tendresse la chevelure d'Ève; il peut, en elle, adorer la plus splendide manifestation des forces esthétiques de la nature; il peut encore réchauffer ses froides fantaisies au feu ardent de ses amours d'antan, et sans envie, sans plainte, dire avec une douce complaisance : « Moi aussi, j'ai fait mon devoir. Aujourd'hui, faites le vôtre. J'ai aimé sans semer de remords pour ma vieillesse. Faites en sorte de m'imiter. »

# CHAPITRE XVII

## L'AMOUR ET LES TEMPÉRAMENTS. — DES MANIÈRES D'AIMER.

Je ne reproduirai point ici pour la centième fois, l'ayant exposée déjà dans nombre d'écrits petits et grands, la critique des tempéraments tels qu'ils ont été définis depuis l'antiquité; tout le monde n'a point adopté mon essai de classification, mais tout le monde est d'accord avec moi pour admettre que les tempéraments ont fait leur temps, et que la médecine, l'hygiène, la psychologie empruntent aux progrès de la physiologie moderne les éléments qui peuvent définir, suivant la science, les caractères physiques et moraux d'un être humain. Contre cette insuffisance actuelle de la physiologie, j'ai protesté par le changement du mot *tempérament* en celui de *constitution individuelle*, innocente vengeance de tous les hommes qui, ne pouvant changer la

chose, satisfont à leur colère en changeant le nom.

Tout homme a sa manière d'aimer, et de ce que, à l'amour on reporte le plus grand nombre possible d'éléments psychiques, il résulte que les amours de l'homme diffèrent entre elles beaucoup plus que ses haines, beaucoup plus que ses manières de manger, d'aller, de vouloir. Plus l'on descend des rameaux vers le tronc, plus les éléments humains se ressemblent; plus au contraire on remonte vers les hautes branches de l'arbre, plus ces mêmes éléments divergent ou se différencient. Demandez à une femme galante ou à un Don Juan combien sont les manières d'aimer; ils vous répondront tous deux, non seulement que chacun aime d'une manière différente, mais encore que ces manières sont si profondément différentes l'une de l'autre qu'il semble ridicule d'appeler du nom d'un sentiment unique tous ces modes d'aimer variés à l'infini.

A la vérité, certains auteurs se sont amusés à décrire un *amour sanguin*, un *amour nerveux*, un *amour lymphatique*, un *amour hépatique*; mais ces peintures ne sont que jeux innocents, qu'arabesques folles sur l'épiderme de la nature humaine, et les écoles de philosophie ou de littérature qui se succèdent entre elles effacent ces ornements sans qu'il en reste le moindre vestige.

Alors même que parfois de la peinture des tem-

péraments, on arriverait à faire naître une véritable famille de constitutions humaines, il serait encore fort difficile d'y faire entrer toutes les formes de l'amour. Les milliers de cases de la mosaïque romaine suffiraient à peine à classifier les teintes innombrables qu'un œil exercé parvient à y distinguer, mais quel est celui qui possédera jamais une palette assez gigantesque pour qu'on y puisse étendre toutes les impastations polychromes, toutes les couleurs simples et composées, toutes les nuances protéiformes que produit la lumière humaine au travers du prisme puissant de l'amour? Mettez au pillage le plus volumineux vocabulaire de la langue la plus riche du monde, notez tous les adjectifs *aimable* et *grossier*, *réservé* et *échevelé*, *humble* et *hautain*, *aveugle* et *pipeur*, et vous verrez que tous ces trésors du langage sont insuffisants à revêtir toutes les formes de l'amour. Et c'est pour cela sans doute que d'aucuns, trop amoureux de l'étude de la philosophie comparée, absorbent tous les qualificatifs propres à l'amour sans pouvoir atteindre au criterium expérimental.

La question de la quantité d'amour que peut éprouver un individu est la plus facile à résoudre, elle est cependant aussi peut-être l'une des plus importantes. Il y a dans tout problème psychique un élément quantitatif; et puisque cet élément est le plus simple, le plus apparent, et, je dirai

presque, comme le squelette du phénomène, il convient évidemment de le prendre pour fil conducteur dans l'exploration de l'inextricable nœud de ces études.

Nombre d'hommes, même d'esprit élevé et de noble cœur, se sont plus d'une fois demandé avec sincérité s'ils étaient capables d'aimer; c'est qu'ils ignoraient tout ce monde de mystères et d'ardeurs qu'ils voyaient décrits en maints livres ou qu'ils entendaient de la bouche d'amis amoureux. A ceux-là, mon livre, bien qu'il s'efforce de n'être autre chose qu'une étude physiologique, pourra sembler une exagération, une caricature de la nature humaine. Or bien, ce sont là amoureux pauvres et débiles. Pour eux, l'amour est un prurit intermittent, qui nait à dix-huit ans et se termine à quarante, au plus tard à cinquante; prurit tantôt charmant, tantôt ennuyeux, et qui ne se peut moralement guérir que par une seule médecine, la femme. Cette médecine, disons-leur, est cent fois pire que le mal, et il convient de réfléchir mûrement et longuement avant de se décider à choisir entre le prurit que les poètes appellent l'*amour* et cette autre lourde charge que les naturalistes appellent la *femelle de l'homme* et les dictionnaires musqués la *Dame*. Que ces ennuques du sentiment d'amour préfèrent la femme, ils peuvent trouver que cet objet animé, si semblable à eux-mêmes, est également aimable

et sympathique, et alors une douce et chère habitude de bonté les liera à cette compagne qu'ils aiment, qu'ils aiment sincèrement, à leur manière s'entend, paisiblement, prudemment, tranquillement. Ces malheureux ont en vérité raison de se demander si ce qu'ils ressentent est de l'amour; ils ont aussi mille fois raison de demander aux véritables amoureux : *Expliquez-moi donc un peu ce qu'est l'amour.* La lune répand de la chaleur, la raine s'étend à la chaleur; de même ces gens aiment.

L'amour pacifique, l'amour petit et froid (appelez-le comme vous le désirerez), n'est pas exclusif au mâle, il offre des formes plus parfaites, quoique plus rares aussi, chez la femme. L'homme, pour faible amoureux qu'il soit, ne peut oublier la mission de son sexe, qui le contraint à attaquer, à assaillir, à combattre le combat qui doit le mener à la conquête. La femme, au contraire, si tant est qu'elle soit née *eunuque*, n'a nul besoin de livrer à son compagnon la moindre attaque; elle peut parfaitement, s'il lui plait, renoncer à la fatigue de tourner les yeux vers l'amant ou de remuer les lèvres pour lui dire un *oui;* il suffit qu'elle se laisse aimer! Quelles lymphatiques délices en ce peu de mots. *Se laisser aimer!* laisser à l'autre toute la fatigue de la timidité vaincue et de la pudeur violée; toute la stratégie et toute la tactique de la vio-

lence morale; laisser à l'autre toute la fatigue et se réserver la seule volupté d'entr'ouvrir la porte, ou même de la faire entr'ouvrir. *Se laisser aimer!* Quelle béatitude esthétique, royale et dominatrice! Quelle volupté de mollesse berçante et désirable! Quelle chaleur exquise de douces caresses! Et puis, nulle responsabilité pour l'avenir d'une passion qui n'a jamais été avouée, aucun orage, un lac tranquille, sans tempête, sans flux ni reflux. Et si le cœur bardé se permet la licence d'une palpitation inquiète, vite un cataplasme de figues cuites pour le remettre dans la règle; et la pudeur pour justifier les perpétuels refroidissements; et la vertu pour justifier l'absence des baumes. Oh! pourquoi le ciel ne nous a-t-il point tous bâtis avec cette pâte pectorale de jujube? Pourquoi ne pouvoir réduire l'amour à un problème d'hygiène, à un régime?

De ce zéro de l'échelle amoureuse l'on monte peu à peu dans le pyromètre, jusqu'aux degrés les plus élevés auxquels tous les métaux fondent et se volatilisent, et l'organisme tout entier se transforme en une vapeur incandescente qui incinère tout ce qu'elle touche. Là, il est de terribles amoureux, qui ont aimé avant que d'être des hommes, et qui aimeront encore quand ils ne seront plus des hommes; là, il est des femmes qui ont aimé dès l'instant où elles sont nées dans le ventre maternel, et qui aimeront encore dans

la bière où seront enfermées leurs chairs mortes; là, il est des hommes et des femmes pour lesquels toute affection prend une forme sensuelle et que l'amour emboit comme une écume née dans la profondeur salée des mers tropicales. Ils n'ont ni le temps ni la patience d'attendre, ils aiment la première venue, leur prêtent leurs ardeurs et leurs fantaisies, puis, découragés, non lassés, ils en aiment une autre, et toujours aimant plus qu'ils ne sont aimés, ils vivent avec une perpétuelle soif jamais assouvie, bien heureux si parfois ils parviennent à se satisfaire par ces amours successives, car le plus souvent ils se jettent dans la polygamie contemporaine, où à force de sophismes, de réticences, de transactions de conscience, ils aiment l'une de cœur, l'autre de penser, et toutes de sens. Ils ont un *premier* amour, un *unique* amour, un *véritable* amour; mais trop souvent ils l'oublient, et baptisent de ce nom une foule d'amours diverses, et, tels que les pieuvres, étendent leurs cent bras, avides et suçants, sur les chairs chaudes et succulentes de l'être féminin.

Parmi ces polygames, d'aucuns aiment seulement avec le cœur, d'autres avec les sens, et ce n'est qu'à quelques titans que la nature accorde le triste don d'une double soif d'affection et de volupté.

Entre ces deux pôles, qui marquent les limites

extrêmes de l'intensité amoureuse, se débat l'innombrable foule des hommes qui ne sont ni Don Juan ni Joseph d'Égypte, et des femmes qui ne sont ni Messaline ni Jeanne d'Arc.

Outre les diverses vigueurs des besoins amoureux, le sentiment que nous étudions ici revêt des caractères divers, suivant que la passion est plus énergique dans l'individu et qu'elle donne à l'amour une empreinte superbe, humble, égoïste, vaine, furieuse, jalouse.... Autour de ces assemblages binaires d'amour et de superbe, d'amour et d'égoïsme, d'amour et de vanité, il vient se grouper ensuite une telle quantité d'éléments moindres, qu'une affinité moins énergique parviendrait cependant à en former un tout homogène qui pourrait s'appeler le *tempérament d'amour* ou la *forme constitutive d'amour*. J'essayerai d'en esquisser quelques-uns pris sur le vif.

*Amour tendre.* — C'est un amour qu'éprouvent plus particulièrement les hommes dont le caractère est doux et tranquille, avec des contours évanescents et peu de reliefs. L'émotion les prend à la moindre cause, leurs larmes sont toujours prêtes à couler au premier mouvement de joie ou de douleur, une compassion perpétuelle, une tendresse insatiable noient leurs déclarations d'amour, leurs ardeurs de volupté, leurs explosions d'affection, en une très douce mer de lait

et de miel. L'amour tendre est suppliant, larmoyant, fidèle; il touche fréquemment aux confins de l'amour sensuel, mais il n'y entre jamais à pleines voiles. C'est un amour souvent constant, d'une foi certaine, presque immuable, comme une amitié antique et sereine; il se nourrit de pleurs, ou tout au moins de larmes et de mièvreries, et trop souvent soupire, sanglote, crie. Il a cependant d'exquises expansions qui, bien qu'interminables, sont fécondes en joies intenses, en réconforts doux, et mène à la bienveillance universelle, à la philanthropie, au pardon des offenses. C'est un amour évangélique, chrétien, qui aime la caresse plus que le baiser, et préfère les longs baisers aux combats soudains. Ses formes les plus esthétiques se trouvent chez la femme, à qui l'on pardonne aisément une certaine faiblesse et qui peut encore s'évanouir sans tomber dans le ridicule. Ceux qui aiment de cette manière sont les hommes blonds à peau fine et rosée, les Allemands, les scrofuleux.

*Amour contemplatif.* — Un grand sens esthétique, une irrésistible tendance à l'inertie, peu de besoins génitaux, constituent le terrain sur lequel germent et prospèrent les diverses formes de l'amour contemplatif. C'est un amour élevé, trop élevé même; il tient du mystique et du surnaturel; l'amant place son idole très haut et se

prosterne devant elle, lui prodiguant toutes sortes d'adorations et d'encens. L'amour contemplatif a son siège dans les lobes antérieurs du cerveau; il émerge faiblement des profondeurs du cœur et effleure à peine les chaudes ondes de la volupté; il vit d'extases et de contemplations et fait de l'être aimé un dieu ou une déesse, oubliant trop souvent que sous le dieu se cache un homme et que sous la déesse vit une femme. Ce sublime oubli fait de cet amour l'amour le plus cornu qui soit, car la nature ne peut impunément s'ignorer ou s'offenser; et tandis qu'il contemple et qu'il adore à l'intérieur du temple, l'amour batailleur et voleur profane le tabernacle et viole la divinité. L'amour contemplatif réside sur les frontières de la pathologie; il est propre aux hommes exaltés, mystiques, hystériques. Dé-abusés et trahis, ils accusent l'amour de trahison et de fausseté, alors qu'ils sont eux-mêmes beaucoup trop coupables de leurs douleurs et de leurs désabusements.

*Amour sensuel.* — Cet amour est l'un des plus ardents, des plus impétueux, des plus tenaces, car il jaillit de la source la plus féconde et la plus spontanée des affections sensuelles. C'est le plus sincère et le plus puissant, car il satisfait à l'un des plus naturels et des plus irrésistibles besoins de l'homme; mais sa constance repose sur un terrain trop variable, la beauté, et ses

ardeurs sont éveillées par un mobile trop bas, le désir. Il ne ment jamais, il ne revêt point les mille simarres de l'hypocrisie amoureuse; il va nu, absolument nu, souvent pudique en sa nudité. Tendre ou effronté, insatiable ou satisfait, téméraire jusqu'à l'insolence, il n'est jamais que la terrible attraction de deux grandes unités organiques, une soif ardente qui recherche le froid surgeon de la montagne, le choc vigoureux des deux puissances les plus gigantesques. De volupté en volupté, si la vigueur juvénile ne l'accompagne, il glisse presque toujours dans la luxure, dans laquelle il plonge davantage à chaque jour qui passe et à chaque effort qui l'affaiblit et tombe jusqu'à la fange la plus immonde du libertinage domestique ou de la lubricité vagabonde. C'est un amour inépuisable en recherches et en inventions, infatigable en voluptés, et, comme il est aussi un artiste sublime et capable de certaines tendresses nobles, il offre des teintes chaudes et fascinantes. Né dans les bas-fonds de l'homme animal, il s'élève bien rarement aux hautes sphères de l'idéal et ne connaît ni dignité, ni délicatesse, ni héroïsme; il est même humble jusqu'à la lâcheté, immonde jusqu'à la nausée. Il accepte la volupté sans l'amour, comme il accepterait un os à ronger. Peu lui importe d'arriver à la volupté par l'unique voie morale de l'amour; il l'accepte à la rigueur par cette voie, mais il la recherche par tous les

moyens possibles ; il conquiert, vole, achète l'amour ; il le demande en prêt, il le prend sous une signature fausse. Pour que son insatiable désir soit satisfait, l'amour sensuel se fait intermédiaire ou entremetteur aux autres amours, il fait l'usurier, le ladre, le faussaire avec la même indifférence. Cet amour est presque toujours masculin ; chez la femme le libertinage se cache toujours sous un vêtement splendide de sentiment, qui sert à voiler et à contenir sa trop insolente nudité.

*Amour féroce.* — Peut-être l'expression qui désigne cet amour est-elle plus violente qu'il ne conviendrait, mais en traçant un tableau psychique, on tend toujours irrésistiblement à en exagérer les nuances et les contours et à le faire plus expressif que la nature. Un grand développement du sentiment de la propriété, rehaussé par une grande estime de soi-même, joint à certaine impétuosité de caractère, telle est la cause la plus naturelle de toutes ces amours violentes que j'embrasse sous la dénomination commune d'*amour féroce.* Il naît presque toujours comme un volcan fait éruption, et est accompagné de tant de tempêtes et de secousses d'affection, de tant de bonds d'énergie, qu'il fait presque croire qu'au lieu d'un amour, c'est une haine qui est née. Ce péché d'origine le suit toute sa vie et ne finit qu'avec sa mort : on le voit donner des poignées de main qui semblent

soubresauts de titan, des baisers qui semblent morsures, des embrassements qui semblent homicides, on le voit tyrannique sans jalousie, furieux sans colère, insatiable tant qu'il possède, car la volupté ne le calme point et la fidélité ne lui suffit point. Vénus victorieuse et armée représente l'amour féroce en toute la sublime grandeur de ses appétits. Si la décence du costume et la perfection patiente de l'éducation n'arrondissaient point ses angles, il apparaîtrait grossier et même brutal. C'est ainsi que devaient aimer, dans leurs cavernes et leurs maquis, nos premiers pères, alors que, baignant dans le sang des chasses et des guerres, ils s'ensanglantaient encore les mains pour aimer, la femme étant la proie du plus fort et du plus audacieux. Comme il est aisé de le penser; c'est presque toujours l'homme qui *aime férocement*; parfois cependant la femme connaît cette forme cruelle de l'amour, et plus elle aime son amant, et plus elle le tourmente, et plus profondément elle lui enfonce les serres de la passion dans la profondeur des entrailles, afin d'en sentir la chaleur et de pouvoir dire en sa voluptueuse fureur : *Elles sont à moi!*

*Amour superbe.* — C'est un composé binaire d'un équivalent d'amour et de dix équivalents d'amour-propre. Quand l'amour superbe est satisfait, quand il se trouve dans toute la pompe de

son bonheur, il peut paraître pur, grand, sublime, mais à peine l'amour-propre vient-il à surgir, il écume, se déroule comme le limaçon ou le basilic, et montre en toute sa nudité brutale la double nature de son énergie. Dans les instants mêmes où cette affection est pleinement satisfaite, elle ne le témoigne guère davantage et ne s'abandonne guère plus à une expansive confession de béatitude; le même motif pousse le bourgeois à n'avouer même jamais son admiration pour les choses nouvelles et grandes. L'amour superbe s'occupe aussi d'être aimé plus que d'aimer, il parle toujours de ses droits et ignore ses devoirs, il est riche d'exigences et pauvre d'égards, il fait la roue s'il est heureux et grogne au moindre soupçon; c'est le plus jaloux des amours, et l'un des plus malheureux, des plus pauvres en chers abandons, en ingénieuses voluptés. Alors même qu'il est dans la plus secrète intimité, il ne se déboutonne point, par peur du ridicule, ou par crainte de déranger quelque pli de la cotte empesée sous laquelle il se cache; il n'accorde jamais le premier une caresse, il l'attend comme un droit et un devoir; c'est un amour qui, pour être approché, exige tant d'égards, tant de cérémonie, tant d'étiquette, qu'il lasse vite et ennuie souvent. Il exige la fidélité, non point comme une douce réciprocité d'affection, mais comme un droit de sa propre dignité; et pardonne facilement les fautes que le

monde ignore : c'est un amour stérile, aride, maladif.

*Amour grincheux.* — Par ses origines, cette forme de l'amour se confond souvent avec celle qui précède; cependant elle est encore plus misérable et appartient de plein droit à la pathologie du cœur. C'est un amour qui peut être sincère, tendre et passionné, mais il est tellement irritable et grognon, qu'il suffit d'un moustique pour le molester ou d'un caillou sous les pieds pour le faire crier à la male heure et à la trahison ; semblable à l'ancien épicurien, il ne peut dormir s'il sent le pli d'un pétale de rose. Comme toutes les affections humaines, il recherche le but de ses aspirations, mais il ne l'atteint jamais, parce que les soupçons, les susceptibilités, les peurs l'obsèdent à chaque pas, lui arrêtent la parole sur les lèvres, lui coupent les bras à chaque embrassement, éteignent ses flammes à peines écloses. Je compare cette affection à un saint Barthélemy qui marche à travers les ronces et par les rochers hérissés de pointes, et c'est pour cela que je lui ai donné ce nom bizarre et nouveau d'*Amour grincheux*. Les Français l'appelleraient *Amour mauvais coucheur*. C'est peut-être le plus infortuné de tous les amours; car, outre les maux inévitables et inhérents à toute fille d'Ève et à tout fils d'Adam, il s'en forge de particuliers et les

grossit à travers la loupe de la fantaisie la plus malheureuse. L'amour grincheux est un fatal alambic qui transforme les pétales de rose en feuilles d'ortie, le miel en absinthe, le parfum en fétéur, les mets en poison. Si on le baise, il se plaint que les baisers soient trop violents ou trop tièdes ; si on le caresse, il se demande à soi-même si la caresse n'a pas eu un motif caché ; jusque dans l'extase de la création, il va demander au Créateur pourquoi il a fait la lumière si tôt ou si tard. Qui est aimé de ces malheureux a toujours le droit de leur répéter les paroles de la courtisane de Venise au misérable et fol philosophe de Genève : *Zaneto, Zaneto, ti non ti xe fato per far a l'amor!* Et pourtant ces malheureux aiment et ils aiment profondément. Et c'est une gloire enviable aux puissants amants que de les guérir et de les vaincre, jusqu'à leur faire confesser qu'au moins une fois en leur existence ils ont été aimés véritablement, fidèlement, ardemment. C'est un des plus admirables triomphes de l'art d'amour que de trouver un tissu si fin qu'il puisse toucher les chairs pelées de ces pauvres malheureux, et de leur créer une atmosphère artificielle dans laquelle ils se puissent mouvoir sans hurler, respirer sans tousser et vivre sans maudire la vie.

Toutes ces formes de l'amour, que j'ai faiblement ébauchées, ne se rencontrent que rarement

dans la nature à l'état simple; elles se compliquent et s'enchevêtrent entre elles pour former mille dessins, une véritable mine de jouissances pour l'artiste, un véritable trésor de tourments pour le penseur. Aucun homme n'aime comme un autre homme, aucun n'aime parfaitement, ainsi que le type d'un amour sublime en peut être idéalisé dans les régions pensantes de notre cerveau. A la parfaite harmonie d'un amour il manque une note de sensualité; à celle d'un autre, un ton d'énergie; tel amour est trop inquiet, tel autre trop languissant, un troisième trop violent. Et ceux-là sont les plus fortunés qui ont en soi une juste mesure de volupté, de sentiment, de poésie; et encore ceux-là qui sont aimés ardemment et fidèlement aspirent-ils à un amour plus parfait que celui qu'ils possèdent, meilleur que celui qu'ils reçoivent, et si cette soif idéale ne les porte pas à violer le pacte de fidélité, il n'y a point à s'en plaindre, car l'amour aussi subit la loi commune de tendre plus haut, d'aspirer toujours vers des régions plus pures, plus riches en splendeur, plus chaudes en ardeurs. Dans l'aube du matin, l'amour attend la chaleur du midi; dans l'ardent étouffement du jour, il attend le frais crépuscule du soir. Il est fait de telle sorte, qu'il excite hommes et choses, matière et force vers l'au-dessus, et le bonheur du moment présent attend une volupté plus intense du

moment à venir. Si cette soif insatiable du mieux s'éteignait en nous, ce serait l'arrêt de la vie; si en nous s'éteignait l'irrésistible désir d'un amour plus élevé, ce serait que, pour nous, comme pour l'aveugle, se fermeraient subitement tous les idéals olympes où convergent les buts infinis vers lesquels sont tournés les regards et les actes de l'humaine famille.

---

# CHAPITRE XVIII

## L'ENFER DE L'AMOUR

La douleur, qui est si fertile en déchirements et en tortures, qui dans ses variétés est infinie comme les grains de sable de l'océan et profonde comme ses abîmes, la douleur a réservé ses plus grandes amertumes et ses plus cruels tourments à l'amour. Et il en devait être ainsi : la passion la plus ardente doit transir du plus grand froid, la passion la plus profonde doit tomber dans les abîmes les plus cachés, la passion la plus riche en joies doit être la plus féconde en douleurs. Du souffle fugace d'un soupçon plus rapide que l'éclair, plus passager que le mot écrit sur la molle arène de la mer, jusqu'à la conscience la plus sûre de la trahison la plus inattendue; de l'impatience de celui qui attend l'espace d'un instant la personne aimée, jusqu'à la longue désespérance de celui qui ne peut plus l'attendre,

l'amour épelle toutes les notes du tourment, souffre tous les déchirements des sens et toutes les tortures du sentiment; il pâtit, s'angoisse, pleure, hurle, crie de toutes les larmes, de toutes les blessures, de tous les chagrins, de toutes les plaies, de tous les poisons, de tout le fiel qui peuvent endolorir un corps et un cœur d'homme. Dans le long sentier que suit l'humaine famille sur sa planète, parmi ceux qui y vont semant chaque jour leurs ossements, beaucoup et beaucoup y ont été terrassés par l'amour; et le suicide, et l'homicide, et la folie accumulent dans les nécropoles et dans les hospices une quantité de victimes bien supérieure à celle que signalent les volumineuses statistiques de nos socialistes. Tout ceci s'entend de ceux qui aiment avec le cœur et avec l'esprit, non avec les seuls sens. Celui qui de l'amour fait une question de régime et d'hygiène, se console de la perte de l'amante par une petite larme et une nouvelle conquête; il guérit la trahison par la trahison, et noie la douleur dans la débauche.

Je ne me sens, en vérité, ni la force ni le courage d'accompagner mon lecteur dans l'abîme de l'enfer de l'amour. S'il a déjà accompli sa trentième année, il doit assurément compter dans les souvenirs de son passé quelques heures de désespérance et quelques nuits d'insomnie, qui le font frissonner au seul appel de sa mémoire; il doit

avoir pâti certains tourments, auprès desquels l'Enfer du Dante peut sembler une corbeille de fleurs ; il doit constater que rarement la nature tourmente un seul homme de toutes les tortures de la passion amoureuse. Il est dans l'humanité des douleurs qui font le cœur incapable de sentir d'autres douleurs ; la furieuse impétuosité de l'orgueil jaloux est une cuirasse contre l'amer sanglot d'une souffrance généreuse ; et la chaste réserve d'une nature pudique apaise la soif ardente de certains plaisirs. Vous me direz peut-être que la Providence use de ces contrastes et de ces incompatibilités de douleurs, comme d'un pieux remède à quelques-unes des plus violentes souffrances ; mais je vous répondrai brutalement que sans en appeler à la Providence, j'imagine qu'un lion ne peut être en même temps une vipère, ni une sphère un prisme, et qu'il ne peut y avoir à la fois fiel et arsenic.

Si vous voulez pousser un peu la porte de cet enfer, et en mesurer les abîmes d'un rapide coup d'œil, imaginez d'une part toutes les espérances, toutes les voluptés, toutes les richesses de l'amour ; inscrivez de l'autre toutes les craintes, toutes les amertumes, toutes les misères qui leur correspondent. Encore, n'aurez-vous point achevé, après cette cruelle description en partie double, de la balance d'amour, car les champs de la souffrance sont cent fois plus étendus que

ceux où germe la joie. La possession physique d'une femme est unique, les tortures de savoir un fruit sous sa main et de ne le pouvoir toucher sont mille; que cet exemple serve pour tous autres. De même que la mort est l'antithèse de la vie, devant elle s'émoussent toutes les pointes de notre orgueil, se brisent toutes les espérances, se rompent toutes les joies. Dans le délire de la passion et de la superbe, nous crions tous à l'envi : « Mieux vaut morte que de la voir à un autre; mille fois sous terre plutôt qu'infidèle » ; et tandis qu'il lance ces blasphèmes, les lèvres livides, les cheveux hérissés, l'homme s'ensanglante les mains dans les entrailles d'une victime. Folie et délire! Tempêtes d'un cœur où l'amour et la haine, l'orgueil et l'amour, le crime et la torture se confondent dans le tumulte d'un épouvantable orage. L'amour qui aime véritablement, l'amour infini, qui transforme l'homme en une créature qui souhaite et désire, l'amour idéal que si peu sentent et que peu trouvent dans un imperceptible serrement de mains, cet amour ne connaît point de plus grande torture que la mort de l'objet aimé. Oui, vienne l'indifférence, vienne le mépris, vienne la haine, vienne la trahison, mais qu'*Elle vive!* Qu'elle soit à d'autres, la créature que nous avions crue nôtre, dans les veines de laquelle nous avions transfusé notre sang; qu'il devienne la chapelle d'un autre dieu, ce temple que nous avions

orné de nos fleurs, que nous avions parfumé de l'encens de nos pensers, et du long amour de toutes nos passions ; que nos fleurs soient piétinées, que nos couronnes soient écrasées; que tout cela soit repoussé par le balai brutal d'un sacristain ; mais qu'*Elle vive*, qu'il vive le dieu qui séjourne en ce temple, qu'elle resplendisse sur l'autel l'idole de notre vie! Poursuivis comme un fugitif, méprisés comme un galérien, vilipendés comme un espion, dans la froide et longue solitude, nous buvons goutte à goutte un calice de fiel qui n'a point de fond, et où chaque goutte est plus amère que la précédente, mais nous savons qu'*Elle* respire l'air de la planète que nous respirons, mais nous savons qu'*Elle* s'enivre du même soleil qui resplendit pour nous, nous savons que dans les ombres infinies qui vaguent à travers les espaces invisibles, il est un être autour duquel l'air se fait plus doux et la lumière plus vive ; nous savons qu'il est quelque part un brin d'herbe qui ploie sous le poids d'un corps que nous aimons. Non, tant que respire celui qui aime de la sorte, l'espérance ne dépouille point toutes ses ailes, et, de loin en loin, plus impalpable qu'un songe, plus invisible que les espaces célestes, plus inconcevable que l'éternité, elle soulage encore notre horizon : on n'y croit guère, on ne l'avoue point, mais elle vit et nous fait vivre.

Mais quand nous sommes vivants et qu'*Elle* est

morte, quand nous avons encore la lâcheté de vivre, de respirer, de manger, et qu'*Elle* est enfermée dans l'humidité d'une bière ; quand le monde entier existe encore et qu'*Elle* est morte ; quand la joie des mille fleurs qui s'épanouissent à chaque rayon de soleil, le babil des mille oiselets qui chantent l'amour, le chœur des heureux qui se pressent et les bénédictions de tant de bonheurs insultent à ce vide froid et sombre dans lequel nous nous trouvons suspendus entre un infini de joie qui fut nôtre et un infini de douleur qui est nôtre, et qui demain sera nôtre davantage, et qui sera nôtre tant que nous aurons la lâcheté de vivre, alors on entrevoit le suicide comme la suprême joie de la vie, comme le plus sublime orgueil humain ; alors, on conçoit comment l'homme dans un éclair peut songer à la suprême volupté de confondre ses propres chairs avec celles d'un autre être ; alors on conçoit comment la fantaisie peut sourire à l'idée de deux cadavres embrassés, à la fusion de deux cendres, à la résurrection de deux existences éteintes dans le parfum de deux fleurs écloses sur une tombe humaine, et que la caresse du vent rapproche, comme en un nouveau baiser.

Dans le silence des nécropoles, il est de ces fleurs qui se baisent, auxquelles peut-être répond sous terre le frémissement de certains ossements ; il est de certaines lèvres sur notre planète, qui

se sont un jour étreintes, que la mort a cruellement disjointes, et qu'une seconde mort rejoint pour l'éternité. Et si nous survivons, c'est qu'un nouvel organisme s'est créé en nous, et qu'aujourd'hui nous ne sommes plus ce que nous étions hier. Les pensers du passé, la souvenance du passé, tout ce que nous étions hier, est mort à toujours. Sur le tronc desséché de notre existence, la science, le devoir, l'amitié, l'affection paternelle, maternelle ou filiale, font pousser un nouveau bourgeon qui reproduit l'ancienne plante; et le vulgaire qui passe, retrouvant les mêmes feuilles, les mêmes fleurs, les mêmes fruits, croit qu'il n'y a là qu'un cadavre enseveli; mais il s'abuse. A certaines douleurs on ne survit qu'à une seule condition, par le miracle de mourir aujourd'hui pour renaître demain avec le même nom, mais avec une vie nouvelle. Car pour l'honneur de l'humaine nature, ces survivants demeurent les servants fidèles et muets du dieu disparu, semblables à ces Péruviens qui, sur le sommet des Andes, parmi les éternels glaciers du *Sorate* ou de l'*Illimani*, conservent le culte du dieu de leurs ancêtres. Connaître certaines douleurs est signe de haute intelligence, l'avoir prouvé est gloire de martyr qui s'élève et s'affine.

Je suis persuadé que beaucoup qui médisent de l'amour, ou parce qu'ils ne sont point réaimés, ou parce qu'ils craignent d'être trahis, ou parce

qu'ils l'ont été déjà, ou parce qu'ils ont souffert l'amer désabusement d'avoir brûlé leur encens aux pieds d'une idole de grès ou d'une statue de marbre, trouveront exagérée cette peinture qui n'est pourtant que l'image pâle et terne d'une douleur que la plume d'un homme ne saura jamais peindre exactement, mais seulement faire deviner de loin. Il semble à beaucoup que le mal absolu, que la mort, devant qui meurt toute espérance, soit préférable à la torture qui menace la vie sans la ravir, qui élargit les blessures et chaque jour déchire la peau dont les recouvre la prévoyante nature. A ceux-là je souhaite qu'une expérience personnelle ne le mette jamais à même de faire le cruel rapprochement, la comparaison anatomique de ces deux très grandes douleurs dont l'une s'appelle *mort* et l'autre a nom *désespérance*. Puissent-ils, s'ils aiment véritablement, mourir avant ceux qu'ils aiment! C'est le plus grand bien qu'ils puissent tirer des pages de ce livre.

L'amour est une passion si ardente, si profonde, qu'il n'est point étonnant qu'il éprouve des convulsions soudaines et de subits évanouissements. Puisqu'il doit vivre toujours dans les hauteurs, ne se nourrir que d'extrême volupté, vibrer des plus nobles notes du sentiment et du délire des sens, il peut être pris, sur le coup, quand il s'y attend le moins, de terreurs irraisonnées, de

soupçons ridicules, d'inquiétudes inexplicables. Je ne veux point parler des défiances de la jalousie, du dégoût, du libertinage aride, des désenchantements amers, mais d'un nuage vague et sans forme, qui envahit le cœur alangui pour avoir trop senti, et qui agace les nerfs épuisés de trop vibrer. C'est un hystérisme confus, qui d'un léger malaise peut monter aux plus hauts degrés d'une profonde amertume. Un immense amour, de quelque repli du cœur qu'il jaillisse, est toujours suivi de l'ombre d'une terreur infinie. Vous adorez votre petit enfant, vous l'avez laissé quelques instants à l'ombre de votre jardin, tout occupé à remplir de sable sa brouette; il est rose et frais comme les fleurs qui l'environnent, et brillant comme le soleil qui dore ses cheveux ondulés. Alors, séduit par ce spectacle, vous l'avez appelé, je ne sais pourquoi, sans doute pour entendre le son chéri de sa voix argentine, et il ne vous répond point; vous l'appelez de nouveau, et nouveau silence. Lui, est tout attentif à la grave occupation de charrier sa brouette. Mais vous, traversé en peu de secondes par mille et mille pensers, vous vous figurez qu'il est mort, qu'une vipère l'a mordu, qu'une défaillance l'a surpris..., qui sait combien de folies vous avez pensées, et le cœur palpitant, la peau moite, vous craignez de vous lever, pour différer d'un moment le spectacle d'un cruel accident. De ces folies, et de beaucoup d'autres plus

grandes, donne chaque jour le triste spectacle cet amour des amours, qui seul porte un tel nom, comme prince et dieu de tous les sentiments amoureux.

— « Il m'a embrassée aujourd'hui avec distraction. Son amour commence à se refroidir, il est déjà las de moi, il me tolère parce qu'il n'a point le courage de m'avouer qu'il ne m'aime plus.... »

« — Je suis trop heureux, et ce bonheur ne peut durer. Le cœur me dit que quelque épouvantable aventure m'attend; j'ignore laquelle, mais notre amour ne peut vivre plus longtemps dans une telle félicité. Je sens que je vais pleurer. »

« — Il n'a pas vu que je portais dans mes cheveux un gardenia sa fleur préférée : il ne m'aime plus. »

« — Au jour elle n'est point aussi belle que le soir ; peut-être...., peut-être.... Mais pourquoi ai-je pu faire cette remarque? Est-ce signe qu'elle ne me plaît plus assez? Une première apparition m'a fasciné. La pourrai-je aimer toujours? »

« — Mon Dieu ! Elle a toussé : serait-elle malade? Sa tante est morte phtisique; elle est si délicate! Si elle allait mourir? »

« — L'aimé-je assez? L'adoré-je comme il le mérite? Suis-je digne de lui ? Pourrai-je garder l'amour d'un homme aussi beau, aussi bon, aussi intelligent? »

« — Aujourd'hui, il est arrivé à notre rendez-vous à l'heure juste, alors que les autres jours il arrivait

toujours avant l'heure dite. Il s'est fâché quand je le lui ai fait observer; il m'a fait voir sa montre qui retardait.... Il aurait dû, au contraire, être heureux de cette remarque, il aurait dû me répondre plus gracieusement. Il ne m'aime pas assez. »

« — Je me contente de le regarder; je me sens heureuse quand il me tient les deux mains serrées dans les siennes; lui, au contraire, veut toujours m'embrasser, il n'en a jamais assez. Il m'aime parce que je suis jeune, parce que je suis belle : il m'aime avec ses sens, pas avec son cœur. Tous les hommes sont ainsi! »

« — Pourquoi a-t-il dit : Je ne peux pas? Je ne lui ai jamais dit ce mot. En amour y a-t-il quelque chose d'impossible? Y-a-t-il donc quelque chose qui vaille plus pour lui qu'un désir de moi? Hélas, ce n'est pas là de l'amour! »

« — Il ne s'aperçoit jamais quand je change de robe ou de ruban; moi, au contraire, je sais toujours la couleur de ses cravates; je m'aperçois tout de suite s'il a fait ou non son nœud devant la glace. Il ne me regarde pas assez : il ne voit pas une foule de choses que je fais pour lui, pour lui seul. Il ne m'aime donc pas! »

« — J'ai toujours entendu dire que l'amour est la suprême joie de la vie : j'aime et je suis aimé, et cependant je pleure souvent et sans savoir pourquoi. Pourquoi? »

Voilà quelques-unes des mille plaintes qui sur-

gissent spontanément d'un cœur qui aime, et ce ne sont point là encore les plus folles et les plus douloureuses. Ni l'observation la plus patiente et la plus lente des phénomènes humains, ni la fantaisie la plus agile, ne suffisent à faire deviner tous les petits tourments que les amoureux s'infligent à eux-mêmes, sans doute pour obéir à cette loi cruelle qui, suivant les uns, veut que nul ne soit heureux sur cette planète.

Dans ce champ du malheur, le tempérament est tout ; il en est pour qui est vrai le mot de Linné sur les amours du chat : « *Clamando misere amat* » ; pour ces malheureux (nous les avons déjà décrits), l'amour s'empreint de tant de fiel, il se cache sous tant d'orties et d'épines, qu'à vrai dire il ressemble à une forêt toute de ronces et d'absinthes. Soupçonneux, méticuleux, malencontreux, ils ont peur de tout, alambiquent tout, filtrent tout, pulvérisent tout, pour en extraire le ciron et le venin. Dans le baiser ils cherchent la froideur, dans la caresse ils sentent l'indifférence, dans l'impétuosité ils accusent le choc, des tempêtes d'amour ils n'apprécient que le bruit. — Et puis, ce vase de miel que l'amour réserve à tous, ce vase même ils le veulent garder sous tant de sceaux et dans tant de tabernacles, qu'heureux s'ils parviennent à le découvrir et à le goûter. D'une jérémiade jalouse ils tombent dans un soliloque hystérique, et, sortis à peine d'une som-

bre méditation sur l'infidélité humaine, ils retombent dans l'autopsie d'une lettre d'amour. Ceux-là, certes, sont mal nés, et alors même que la nature leur eût départi une Vénus vêtue par les Grâces et un Apollon avec le cerveau de Jupiter, ils seraient cependant toujours malheureux, parce que l'amour est sur leurs lèvres, non dans la coupe d'amour. Trois et quatre fois malheureux! Sur leur tombe on peut graver ainsi l'histoire de leurs tourments : *Clamando misere amavit !*

Il n'est point de plus grande torture pour une créature humaine que d'être obligée de subir les caresses de l'être non aimé. Et je ne veux point ici parler de la violence brutale qui fait ressembler l'étreinte à un homicide et le rejette dans le code criminel et aux galères. Dans ce cas, nous avons d'une part une brute humaine qui frappe, qui mord, qui répand le sang d'une pauvre créature morte d'effroi ou se débattant impuissante sous les griffes d'un tigre : ce sont là douleurs qui ressortissent à l'histoire de l'épouvante, qui appartiennent aux pages les plus sanglantes des martyres. J'entends parler des caresses que vous devez accorder à l'homme à qui vous a livrée la loi, l'argent, la surprise des sens, sans que vous l'ayez aimé; j'entends parler de cette amère torture, coupe profonde comme l'infini et qui rapproche presque la courtisane du martyr.

Ces douleurs, les plus grandes que puisse souf-

frir le cœur humain, ont été, par une nature cruelle, presque exclusivement réservées à la femme. L'homme, par l'essence de son sexe agresseur, doit être poussé à l'étreinte par un subit enthousiasme, et doit être troublé d'un flot de luxure. Chez lui, la volupté peut exister sans l'amour, chez lui l'amour physique a une jouissance qui suffit à voiler pieusement tout ce qui lui manque en sentiment et en passion. Que l'indifférence, la haine, le mépris l'absorbent tout entier, envahissant les derniers retranchements de l'amour, il n'est point alors de caresses qui le puissent rendre vivant, il n'est point de loi divine ou humaine qui puisse lui imposer une étreinte à laquelle il répugne. Il n'y a point de cas où la vieille théorie du libre arbitre montre à ce point sa ridicule fausseté.

Mais la femme peut être tout entière glacée, elle peut sentir courir sur son corps tout entier les frissons du dégoût et de la nausée, la femme peut haïr jusqu'à désirer la mort, elle peut mépriser jusqu'à vomir l'homme qui la touche, et pourtant elle peut en beaucoup de cas, elle doit en beaucoup d'autres, subir ses caresses. Avec la glace dans le corps, avec la plainte dans le cœur, avec la haine sur les lèvres, elle voit l'ardeur d'un autre la brûler sans la réchauffer, elle voit le sublime enthousiasme qui pour elle n'est que le sublime ridicule, elle voit la passion et ne la

trouve que grotesque, elle voit l'impétuosité qui n'est pour elle que la violence; de l'amour, avec ses éclairs, avec ses lueurs, avec ses parfums, elle ne voit, elle ne sent, elle ne touche qu'une brutale machine qui l'avilit, qui la prostitue, qui la salit; un infini d'effroi dans une mer de dégoût.

Certes, quand la femme est tombée, par sa propre faute, dans cette fange, elle ne peut en être assez cruellement punie. L'immensité de la prostitution est punie par l'infini de l'outrage; la chose la plus sainte baigne dans le bourbier le plus fétide; à la plus haute des joies se substitue la plus grande des hontes. Mais quand au contraire la fille d'Ève est entraînée à ce suprême sacrifice de l'abandon de son corps par la tyrannie des lois, par la direction perverse de l'éducation morale; quand elle se trouve conduite à cette cruelle aventure par l'ignorance et la faute d'autrui; oh! alors, si elle n'a point encore le scepticisme pour lui guérir le cœur, ou le cynisme pour le cuirasser, si elle sait encore ce que c'est que la pudeur, si elle n'a point oublié quel frémissement c'est que l'amour, oh! alors cette pauvre femme boit goutte à goutte l'outrage le plus cruel que puisse subir un être; alors elle souffre une longue et cruelle agonie.

Avoir rêvé pendant des années et des années la terre promise de l'amour, l'avoir conquise pas à pas à travers les songes de l'enfance et l'aurore

rose de l'adolescence, avoir ressenti une peur immense, épouvantable, de mourir avant d'avoir aimé; avoir aimé, et aimer; se sentir un volcan au cœur, arriver à la porte du paradis, et à travers cette porte close aspirer d'enivrants parfums.... et puis, avec tout cela, se voir métamorphoser en un vase qui apaise la soif, se sentir dans les entrailles une brute qui rugit, être obligée de jouer le rôle d'une purgation ou d'un dépuratif, faire partie du régime d'un homme, comme la magnésie ou les sangsues.... vraiment, c'est là plus cruelle torture que toutes celles qu'a pu inventer l'Inquisition, et c'est là vraiment une trop grande douleur pour une seule et faible créature.

Et dès lors, sans un cynisme démesuré qui dans les palpitations de l'étreinte compte les écus, sans un heureux et stupide nonchaloir qui dans l'amour ne voit qu'une agréable distraction, il n'est que le suprême remède du devoir qui puisse faire de la femme une martyre, et qui puisse faire accepter tant d'outrages au cœur humain. Quelle multiplicité de pensers, quels abîmes de désespérations, ne s'abattent point en peu d'instants sur la tête d'une femme caressée par un homme qu'elle n'aime point ! Que d'éloquence en certains silences, qu'Ovide le libertin conseillait vivement aux femmes d'éviter ! Que de fois l'homme étreint une créature qui ne l'aime point, qu'il prostitue avec une trop grande insouciance,

pendant que sa victime médite une longue et cruelle vengeance. Plus d'un adultère, plus d'un assassinat ont été pensés, discutés, jurés en cet instant, auquel l'homme, jouissant de la suprême jouissance, croyait tenir en ses bras un être heureux ! Plus d'une étreinte a produit deux jumeaux, un homme nouveau et une haine nouvelle, haine tenace, amère, que la mort seule de qui hait peut effacer, puisqu'elle survit souvent à la mort de qui est haï.

O hommes, qui ne voyez dans l'amour qu'un calice qui s'épanche, et ne trouvez dans le mariage qu'une association de deux capitaux ou une machine à reproduire l'espèce, souvenez-vous que pour beaucoup d'êtres l'amour est la première et la dernière des passions, la première et la dernière des joies, et rappelez-vous que pour beaucoup de femmes que vous n'avez point remarquées, que peut-être vous avez méprisées, l'amour est toute la vie.

Il n'est peut-être point de nature humaine si disgraciée qu'elle ne puisse trouver de remède ailleurs, de façon à ravauder ses accrocs, à adoucir ses amertumes, à redresser ses déviations. Il n'est point d'homme, né faible et maladif, qui ne puisse devenir robuste quand il s'accommode le climat, la nourriture, le vêtement, l'atmosphère physique et morale qui lui convient. Il en est, je crois, de même de l'amour. Si l'on pouvait consa-

cer un demi-siècle à la recherche de la femme qui conviendrait, et si à la lampe de Diogène on suspendait la lumière électrique que nous offre la science moderne, il est certain que parmi les millions de créatures qui foulent notre planète, l'on en pourrait et l'on en devrait trouver qui, nous rendant heureux, fussent heureuses avec nous. Malheureusement. la vie est trop brève et l'amour est trop rapide et trop exigeant en ses désirs, pour que cette recherche soit possible ; et puis, aux plus fortunés et aux plus sages, une part de félicité vient toujours de l'inconnu; c'est le hasard qui l'amène, non la réflexion.

Il est dans ce monde de nombreuses et belles natures qui forment des lacs d'amour, mais qui ne sont point heureuses, parce que les caractères revêtent beaucoup des faces du polygone humain, non toutes.

L'étude de ces contrastes, de ces incompatibilités partielles, exigerait une analyse morale de l'homme entier, dans toutes ses vicissitudes sociales, car une foule de ses douleurs ne sont pas le propre du seul amour, mais résultent de l'ensemble des affections humaines, telles que l'amitié, l'amour fraternel, l'amour filial, l'amour paternel, et d'autres par contre sont spéciales à l'amour des amours.

Sentir à la même heure, au même instant et au même degré, l'aiguillon d'un désir ou la soif

d'une caresse est un fait rare, une bienheureuse coïncidence qui dore des plus beaux rayons les heures les plus fortunées de la vie; on ne peut demander davantage à la félicité humaine. Dans tous les autres cas, la soif naît à l'un des deux et s'attache à l'autre ; de même l'étincelle appelle l'étincelle, et la caresse engendre la caresse. C'est un appel des lèvres, un battement des ailes, une note d'harmonie qu'un rameau envoie à un autre rameau, mais c'est toujours l'appel d'une invitation et le réveil d'une somnolence. Dans ces appels, dans ces premières escarmouches, le ridicule marche toujours de pair avec le sublime. Il est vrai qu'entre eux se tient l'amour qui les empêche de se joindre ; mais la moindre inattention, le moindre faux mouvement, la moindre distraction peut causer la réunion de ces deux éléments, et le ridicule, là où il tombe, blesse l'amour-propre et, avec lui, l'amour.

Que les désirs les plus impatients, les plus ridicules, les plus grotesques jettent subitement le manteau de l'amour pour les cacher, toute crainte de ridicule s'envole alors en fumée, toute blessure de l'amour-propre devient impossible, et je m'adresse à la femme qui est plus apte que nous à réparer ces désordres, qui a mieux que nous la main prompte à secourir, et délicate à soigner. Malheur à vous si votre compagne a dû rougir par votre faute, parce que vous n'avez point

su en temps et lieu lui fermer les yeux ou jeter sur elle le voile pieux de votre amour!

Que de petites amertumes, que de rancœurs et de dépits, que d'orties et que d'épines se rencontrent dans les sentiers fleuris de la plus ardente passion, précisément parce que la délicatesse du sentiment ne sait point toujours remédier aux inégalités des sens, parce qu'une pudeur trop exigeante insulte à l'ardeur trop vive du tempérament, parce que la femme ne repousse pas avec assez de sagacité les appétits trop exigeants dictés par l'amour-propre et non par l'amour! S'il fuit, il se perd et se vainc; s'il reste, il se vainc et se perd; mais beaucoup fuient quand il conviendrait de rester, et restent quand il conviendrait de fuir; de là tant de mécomptes par lesquels vainqueurs et vaincus demeurent chagrins et l'amour lui-même reste gisant dans son propre sang.

Les tortures, les affronts, les amertumes, les nausées, les chagrins, les outrages de l'amour demanderaient à être étudiés à fond, car ils marchent toujours de pair avec les joies et les voluptés, et peu nombreux sont les heureux qui n'y goûtent point. Un grand bonheur, une grande connaissance de l'être, un grand art pourraient en préserver; et alors à la fin de notre carrière nous pourrions bénir l'amour qui, semblable à une faible douleur, aurait cependant parfumé notre existence de ses fleurs les plus douces.

Je n'ai signalé que quelques-uns des tourments qui peuplent l'enfer de l'amour, mais leur nombre est infini et leur nom est légion. Dans tous les champs du sentiment, des sens et de l'intellect, l'homme possède un pouvoir de souffrir bien plus grand que de jouir, et quand il a conquis la jouissance, et tari les sources d'où jaillit le suc amer de la douleur, c'est toujours après une bataille longue et âpre dans laquelle nous combattons avec toutes les armes de la nature et de l'art. Et c'est encore ici plus qu'ailleurs qu'apparait en toute sa puissance l'importance du génie, l'influence du caractère noble et généreux. Le cœur ardent et impétueux n'est jamais la cause de plus grandes amertumes que quand à ses côtés brille la lueur sereine de la raison, quand la sublime impuissance de faire le bien accompagne le désir de faire le mal, quand en lui-même il jouit plus du plaisir qu'il donne que du plaisir qu'il reçoit.

De même que les natures débiles et tronquées se raffermissent et se redressent, si on les approche d'une nature affectueuse et généreuse, de même les rancœurs rageuses des petits cœurs perdent leur amertume dans l'océan calme et azuré d'un caractère qui n'est que douceur et noblesse. C'est ainsi qu'en amour, hormis la mort, contre laquelle s'émoussent toutes les armes du cœur et de la science, nous devrions goûter toutes les joies et repousser toutes les douleurs.

## CHAPITRE XIX

### LES HONTES DE L'AMOUR

L'amour comme plus puissant agitateur connu des éléments humains, trouble la bourbe qui subsiste toujours dans les natures les plus nobles, et devient chez les hommes empâtés de fange, le plus grand coefficient du vice et du crime. L'amour, comme tous les autres sentiments, a sa pathologie propre, et même d'une richesse excessive, parce qu'il déploie sur un champ plus vaste la sphère de son action et qu'il a de plus pressants besoins à satisfaire. L'homme qui ne serait point capable d'une lâcheté alors même qu'il mourrait de faim, alors même qu'il devrait perdre ce qu'il a de plus cher, peut arriver à transiger avec sa conscience lorsqu'il s'agit de l'amour; et nombre de buissons déchirent le tissu des natures humaines les plus nobles et les plus généreuses. L'amour veut se posséder pieds et poings liés, il

veut vivre en sa propre possession, comme les jésuites veulent leurs néophytes, *perinde ac cadaver*. De là une source intarissable de hontes et de fautes, de petites lâchetés et de grands crimes.

Les hontes de l'amour sont innombrables comme les cailloux de la mer, et sont aussi nombreuses que ses délices; là, nulle grandeur, et l'on descend aux derniers degrés de la bassesse humaine. Je crois cependant que dans une étude générale de physiologie on en peut réduire toutes les formes à deux, l'*Impuissance* et la *Prostitution*.

L'impuissance n'est point seulement une maladie dont doivent s'occuper le médecin et l'hygiéniste; elle n'est point seulement un cas dont doive s'inquiéter le législateur; c'est aussi une honte morale, qui demande à être étudiée à fond par le psychologue qui cherche à tracer l'histoire naturelle de l'amour.

Dans l'organisme psychique si simple des animaux inférieurs, tout désir d'amour cesse dès que l'âge, la maladie, une blessure brisent toute énergie dans les organes génitaux. Chez l'homme, au contraire, cette énergie doit survivre à la maladie de l'organe, alors même que les besoins les plus irrésistibles et les plus brutaux se sont compliqués de tels éléments psychiques du monde moral et intellectuel. — L'homme innocent aime alors même qu'il ignore être un homme, et la

femme peut mourir d'amour tout en ignorant l'existence de son organisme génital.

Il est très vrai que chez l'homme parfaitement eunuque tout instinct amoureux disparait, ou s'il laisse apparaître çà et là des fantômes d'étranges lascivetés, ce sont larves qui appartiennent aux limbes de la pathologie la plus transcendante. Ces pauvres parias de la nature sont toutefois fort rares, et cependant notre civilisation rachitique fabrique par centaines de ces semi-eunuques qui peuplent de cornouilles le sanctuaire de la famille et les bas-fonds de l'amour vagabond.

La statistique heureusement ne saurait s'emparer de ces demi-hommes, et les classer dans ses inexorables casiers; qu'il nous suffise de savoir qu'ils sont fort nombreux, qu'ils sont en nombre beaucoup plus considérable que ne le peuvent supporter la patience et la vertu féminines.

L'amour entier, l'amour vrai, l'amour nu mais innocent de la nature, n'est point tout sentiment et penser; c'est aussi une fonction de la vie reproductive et aussi un besoin des sens. Martyrs et saints se mutileront et mourront heureux de leur mutilation, mais la majorité de l'humaine famille n'est faite ni de saints, ni de martyrs. Toute mutilation de l'amour est une honte et la plus féconde génératrice d'autres moindres hontes. Dans l'aube chaste et fraiche de la prime jeunesse plus d'une femme a consenti, sans le comprendre,

un pacte infâme, par lequel un homme lui offrait grand nom et grande richesse en échange d'un *oui*. L'homme infâme l'aimait, la désirait, et ne pouvait la posséder ainsi que la nature commande à l'homme de le faire, mais il voulait voir le temple et l'approcher sans avoir le droit d'y pénétrer. Tel eunuque n'a point eu cette infamie, il confessa sa honte avant la trahison, et l'innocente vierge ne comprit point et accepta ce pacte. Et, qui donc n'a pas la croyance à cet âge d'être un héros ou un martyr? L'eunuque étreignit sa précieuse proie et la couvrit de baisers stériles, essayant de la réchauffer sous ses caresses impuissantes, et la statue de marbre de l'adolescente pucelle tressaillit à ces émotions neuves et inconnues. Plus tard la vierge sentit qu'elle était femme et qu'elle l'était inutilement, et alors l'amour saisit sa vertu corps à corps, la renversa désespérée, et le pacte juré de bonne foi fut brisé par la toute-puissance de l'affection. Combien d'aventures domestiques, quelle féconde semence de bâtards et d'amants et que de tromperies n'ont point surgi de cette source immonde!

Eunuques entiers, demi-eunuques et quart d'eunuques, n'espérez jamais être aimés d'une femme, à laquelle vous avez imposé un pacte honteux ; il n'est point de vertu qui tienne, il n'est point de serment qui résiste à la sacro-sainte loi d'amour. Nul n'est plus fort que la nature. Si vous avez

trouvé une héroïne, pourquoi voulez-vous en faire une martyre? Voulez-vous donc être le boucher de celle que vous prétendez aimer? Et vous, femmes généreuses, femmes nobles qui savez élever aux régions les plus hautes les passions les plus basses, n'acceptez aucun pacte qui exige la mutilation de l'amour; vous qui montrez tous les sacrifices, vous croyez sans doute faire le bonheur d'un rebut de la nature, vous vous imposez, avec un sourire peut-être, la simple mission de racheter un désespéré ; mais, je vous le certifie, ni vertu, ni sacrifice, ni héroïsme ne parviennent à étouffer le cri tout-puissant de l'univers des vivants qui vous rend épouses et mères. Tandis que le martyre, sa palme de sacrifice entre les bras serrés, s'efforce de sourire, un déchirement des entrailles cruel, profond, douloureux, lui crie : « Ève et fille d'Ève, tu ne seras mère qu'au moyen d'un crime, tu entreras dans le sanctuaire des sanctuaires, dans le tabernacle de la maternité par la porte infâme de la trahison domestique. »

Non, l'amour n'est point tout sens et tout luxure, et le sentiment peut être pour une si grande part en lui qu'il se cache jusque dans les plus intimes régions de la volupté. Oui, la femme peut être heureuse sans la volupté, à la condition qu'elle se sente aimée, mais elle veut et doit aimer « un homme » : j'en appelle à

toutes les filles d'Ève; que pour ne point rougir elles me répondent d'un signe de tête sans remuer les lèvres, n'est-il point exact que vous préférez mille fois être aimée d'un « homme vrai », même ayant fait vœu de chasteté, à être profanées et saturées de lasciveté par les mains d'un eunuque? N'est-il point exact que par-dessus tout vous voulez vous appuyer sur cette saine colonne qu'on appelle un homme d'honneur? Et ce n'est certes point un homme d'honneur que celui qui prétend posséder une femme et en être aimé, quand lui n'est pas un homme.

Que les *demi-hommes* qui à quarante ou à cinquante ans aspirent à la vie de famille, après avoir traîné leur demi-virilité à travers toutes les luxures de la prostitution et les friandises de la cuisine érotique, ne se figurent jamais que la lasciveté pourra chez une femme tenir lieu du véritable amour. Ils pourront prostituer leurs épouses, mais s'en faire aimer sérieusement et profondément, jamais! Ceux-là sont appelés par l'inexorable loi de la nature à fournir le plus nombreux contingent des mères *prédestinées*.

Quand l'impuissance fond comme la foudre sur la tête de deux malheureux amants, ce n'est là qu'une maladie, qu'un accident qui regarde le médecin et le pharmacien; mais quand elle précède l'amour, c'est une lâcheté, une honte, une infamie. Que l'honnête homme n'essaye jamais de

la cacher à ses propres yeux, de la justifier; qu'il renonce courageusement à l'amour, qui lui est chose étrangère, ou qu'il mette à nu sa plaie et recoure à la main armée d'un chirurgien pour la tailler et la brûler; qu'il redevienne homme et qu'il révèle s'il peut être époux et amant; qu'il guérisse la chair et qu'il voie s'il peut aspirer aux délices de l'amour. Avant d'être agriculteur, qu'il possède une terre.

Le mécanisme si compliqué de notre organisation sociale, qui offre à la soif de l'ardente jeunesse la volupté sans l'amour, impose avec un plus cruel défaut encore, à nombre d'amants, l'amour sans la volupté. Ce sont là les deux plus grandes sources des mille douleurs que la société humaine réserve à qui aime, *la volupté sans l'amour*, c'est-à-dire toutes les hontes de la prostitution, l'*amour sans la volupté*, c'est-à-dire toutes les tortures de la chasteté forcée. Entre ces deux enfers reste longtemps hésitant le jeune amant, jusqu'à ce que, pour ne pas mourir, il embarque la luxure et la fantaisie sur un sombre navire et aille se tapir avec elles dans les roseaux et les miasmes de l'amour solitaire, la plus grande honte de l'amour et qui se tient à égale distance de l'impuissance et de la prostitution. Oui, l'homme doit à la fois jouir de tous les olympes de l'amour et en subir toutes les hontes. L'homme est un animal qui se prostitue et qui se livre à l'amour,

même s'il n'a point de femme, un animal qui vend et achète la volupté et qui se la procure dans la coque personnelle d'un égoïsme vil. L'homme en amour est monogame et polygame, il est monoïque et dioïque. Quelle richesse de résurrections! quelle variété d'amours! Dans le livre que je consacrerai à l'hygiène de l'amour, ce problème sera étudié à fond; ici je ne le traite qu'en tant qu'il appartient à la physiologie du sentiment. Cela est douloureux à dire, mais cela est vrai : notre société moderne a rendu à tant de malheureux l'amour si difficile, qu'elle les fait passer sous les fourches caudines de ce cruel dilemme : ou bien acheter la volupté et alors falsifier l'amour, ou bien dans le bourbier de la lasciveté solitaire figurer l'amour. Dans l'un ou dans l'autre cas, elle les condamne à être des faussaires et à rougir devant eux-mêmes de la façon dont ils satisfont au plus puissant des besoins humains.

L'amour solitaire n'est point seulement un péché d'hygiène qui tue la santé et la vigueur, mais encore une offense de morale et un venin de félicité. Celui qui doit rougir le plus souvent et qui le plus souvent retombe dans cette faute obscurcit chaque jour la limpide pureté de sa propre dignité, brise chaque jour le robuste ressort de sa volonté virile, et devient chaque jour plus lâche à toutes les batailles de la vie. Et tandis qu'il rougit ainsi de soi-même et maudit soi

et l'amour qui le condamne à cette lâcheté quotidienne, il rougit plus que jamais devant la femme, dont il ne se sent pas digne et dont à chaque rechute il devient moins digne. Il empoisonne les principales sources de l'onde d'amour; quelque long temps après qu'il se mette à aimer, il a gâté la pureté de ses désirs, de ses aspirations, et dans les bras d'une femme qui l'aime, retrouve les spasmes solitaires d'une volupté maladive, semblable à celui qui, pour s'être brûlé la bouche avec les âcres aromes de la pipe et de l'alcool, ne peut plus désormais goûter les parfums de la fraise et de l'ananas.

L'amour est la plus grande des conquêtes, la plus délicieuse des délices, la joie des joies; le repousser pour le remplacer par une honte qui est pire qu'un crime, c'est une infamie. Cent fois plutôt la chasteté avec ses sublimes tortures; cent fois plutôt la prostitution avec sa fange. L'amour vrai et complet est le splendide festin sous les arbres parfumés d'un jardin, avec le scintillement des couverts, les harmonies de la musique et les douces causeries d'amis : l'amour solitaire, c'est dévorer un os préparé dans les ténèbres et mangé sur la puanteur d'un fumier.

La prostitution est, après l'amour solitaire, la plus grande honte de l'amour, et quelque épouvantable qu'elle soit, il convient de le dire tout de suite, elle est dans notre société moderne une

honte nécessaire. Tibulle lui a jeté un splendide anathème :

> Jam tua, qui venerem docuisti vendere primus,
> Quisquis es, infelix urgeat ossa lapis.

Cette malédiction, répétée par tous les moralistes de tous les temps, ne peut empêcher un seul jour que l'amour ne se vende, et l'expérience universelle a démontré que saint Augustin était meilleur philosophe quand il écrivait : *Aufer meretrices de rebus humanis, turbaveris omnia libidinibus ; constitue matronarum loca, labe ac dedecore dehonestaveris.* Saint Augustin n'eût-il écrit que cette sentence, je le proclamerais psychologue profond ; en peu de mots il marque les faces de ce terrible problème, il donne une leçon de tolérance aux intolérants et une leçon de science sociale aux économistes ; et aujourd'hui, après tant de siècles, ses paroles sont toujours aussi vraies, aussi profondes, aussi inexorables que lorsqu'il les dictait à un monde si différent du nôtre. De même, de nos jours, Alfieri, dans ses Mémoires, parlant de la femme, n'a pas rougi d'écrire :

« En endo mi ridivenuta mille volte più cara la salute dell' anima che quella del corpo, co mi studiai e riuscii di fuggia sempre le oneste. »

Les problèmes difficiles ne se résolvent ni en les fuyant, ni en les cachant ; et pourtant, nombre de

médecins, nombre de philosophes ont tenté de résoudre les questions les plus ardues de la société moderne à la manière des enfants, qui ferment les yeux, croyant éviter le chien qui les poursuit. Le catholicisme a un moyen unique de résoudre ce problème, et les moralistes de son école l'ont proclamé aux quatre coins du monde, tantôt d'une voix émue et pathétique, tantôt d'une voix irritée et menaçante. Le résultat obtenu par la moralité publique, offre un horrible exemple, la cité romaine, l'une des plus corrompues du monde. Je n'ai jamais admiré la merveille de cette morale, ni de ses inéluctables conséquences; mais franchement je le regrette quand je vois les médecins s'armer de l'intolérance catholique. Au docteur Monlau d'Espagne et au docteur Bergeret de France, qui croient sauver la société en abolissant la prostitution, j'ai répondu par quelques lignes que je voudrais sauver du naufrage des journaux et recueillir à l'ombre de ce livre.

— « Je ne suis point étonné de trouver des philosophes qui étudient l'homme dans Fichte et dans Kant, sans avoir jamais palpé ses entrailles palpitantes, ni examiné une de ses fibres au microscope, et qui conseillent au législateur de détruire dans l'organisme social avec le fer et le feu cette tache livide et cancéreuse qu'ils appellent la prostitution; je n'ai jamais crié à l'alarme ou au

miracle quand j'ai entendu invoquer l'autodafé contre cette tolérance par quelque moraliste qui a eu la rare fortune de venir au monde sans un esprit droit ou le mérite encore plus rare de l'étouffer sous l'éteignoir d'une volonté cruelle. Mais quand j'entends ces cris d'intolérance sortir de la bouche d'un médecin, je branle la tête avec méfiance et je me demande à moi-même avec compassion : Ai-je affaire à un véritable médecin? Ce moraliste a-t-il réellement vu l'homme dans un délire convulsif et l'a-t-il étudié, rigide et froid, sur le marbre glacé d'une salle d'anatomie? Celui qui jette ainsi l'anathème à la prostitution est-il vraiment le médecin qui doit être comme un lien pieux entre le législateur qui ne voit dans l'homme qu'un accusé à punir et le philanthrope qui ne considère qu'un malheureux à secourir? Ces questions et d'autres semblables, je les ai adressées à l'illustre médecin espagnol docteur Monlau, lorsqu'il proposait au gouvernement de son pays la suppression absolue de tous les bordels, et j'ai eu alors le plaisir de voir mes pauvres paroles reproduites et appuyées par les journaux progressifs de la médecine espagnole. Aujourd'hui j'adresse le même reproche au docteur Bergeret, qui, dans son mémoire sur la prostitution dans les campagnes et les communes de France, lance l'anathème contre le cautère que la civilisation a posé sur cette plaie de l'organisme social mo-

derne; et dans une tristesse mélancolique je lui dis, à lui aussi : *Tu quoque, fili mi?*

« Bergeret perd beaucoup de temps et beaucoup d'encre à raconter les lugubres accidents arrivés aux paysans français. Eh! qui donc ignore ces détails? N'en voyons-nous point de semblables en Italie, en Allemagne; n'en devons-nous point voir de semblables partout où il y a des hommes qui aiment et qui souffrent, qui s'enivrent et qui se prostituent, partout où l'œil de l'autorité ne peut faire pénétrer sa lueur jusqu'aux dernières fissures de l'édifice social, dans lesquelles vont se blottir les livides parasites qui le sapent et le dévorent? Mais de déplorer les épouvantables résultats de la prostitution clandestine à détruire toute tolérance sur ce terrain, il y a un abîme que doivent franchir le médecin et le législateur, sur le pont solide d'une critique savante et non sur les ailes de cire d'un essor archaïque.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Donc, mon cher moraliste, mon cher doctrinaire, vous dites que les hommes apprennent le vice dans les bordels; mais alors, s'il n'y avait point de cabarets, il n'y aurait point d'assassinats; sans pharmaciens point d'empoisonnements; sans fabrique de poudre et de fusils, point de guerre? Et qui donc, de grâce, fait les bordels, les cabarets, les poignards, les poisons, les armes à feu, si ce n'est l'homme lui-même, l'homme que vous

devriez mieux savoir comprendre, s'il est vrai que vous soyez pétri de la même pâte que lui? Votre morale est celle de l'inquisiteur qui brûle le pécheur qu'il n'a su convertir; elle est aussi fausse et aussi grossière que celle du législateur qui, pour corriger le coupable, ne connaît que la prison et la potence, que celle du chirurgien qui coupe brutalement un membre alors qu'il l'aurait pu conserver s'il avait été plus savant et plus pitoyable. La civilisation moderne substitue l'école au bûcher de l'inquisiteur; elle a plus confiance dans les livres que dans les cachots et les guillotines, dans la médecine conservatrice que dans le couteau chirurgical. Et puisque l'organisme social est malade, puisqu'il est encore des créatures imbues d'humeurs captives, composées d'os cariés, pleines de tumeurs scrofuleuses, posons pieusement quelques cautères sur leurs chairs, afin de les garder vivantes, afin de détourner sur les parties plus viles ces âcres humeurs qui empoisonnent les sources plus pures de la vie; qu'il nous soit enfin possible, au moyen des soins toniques de l'éducation, de renouveler le sang dans les veines de ce vieillard malade, de remplacer ses os, ses chairs, ses nerfs, et d'en faire une chose neuve.

Voilà pourquoi nous conservons encore la petite source de la prostitution, et la voulons-nous conserver avec un soin aussi jaloux qu'un médecin

le fait pour un vaccin précieux qui sauvera la vie d'un organisme malade. Croyez-moi, mon illustre collègue d'outre-monts, lorsque la vie ne sera plus menacée, lorsque l'organisme sera reconstitué, nous fermerons alors cette plaie, en même temps que beaucoup d'autres qui sont encore toutes saignantes. Ainsi on fermera les maisons de volupté, lorsque tout homme pourra avoir son nid et quand l'amour ne sera plus un crime pour personne[1]. »

Lubbock, en ces derniers temps, a tenté une ethnographie de la prostitution. Je la tracerai plus complète encore dans mes *Tableaux de la nature humaine* (*Amours des hommes*); ici nous devons nous occuper seulement de la vente de l'amour, telle qu'elle a lieu dans notre société. Il y a des peuplades sauvages qui ne se prostituent point; aucun peuple civilisé ne manque de prostituées; ainsi, parmi les nations, même les plus morales, il en est de hautes, de très hautes, et de basses, de très basses. On ne retrouve point chez tous les peuples le cynisme d'appeler les prostituées par le prix auquel elles fixent la vente de leurs faveurs, comme en Perse, où l'on dit : une *cinquante-pièces*, une *vingt-pièces*, etc., mais partout il existe un tarif qui marque une hiérarchie dans le vice et une échelle dans la débauche.

1. *Igea*, vol. IV, 1866, p. 289.

Alexandre Sévère ne voulait point que l'argent provenant de l'impôt sur les maisons de prostitution entrât dans le trésor, le considérant comme un monceau de fange; Ulpien, son ministre, l'employait à l'entretien des théâtres et à la santé publique. Avec une sagacité digne de Juvénal, le gouvernement du Brésil confie à la garde du vice les deniers produits par la vente des décorations et des titres nobiliaires. Chez nous, on a établi une taxe sur la débauche, mais on n'a point osé l'inscrire sur les balances de l'État, et elle s'en va grossir le chiffre des *fonds secrets*, destinés au gouvernement, bon ou mauvais, de ce pandémonium de la société moderne qu'on appelle questure, espionnage, tripotages électoraux *et simila*. Partout nous trouvons des femmes qui se vendent, mais partout, pour notre honneur, nous voyons que la société rougit de cette macule; elle l'occulte et s'en cache. Ainsi un mystère gros d'étouffement méphitique pèse sur les simonies d'amour; mille ruisseaux fangeux portent leur tribut à la prostitution, mais dans sa première origine, la source en est unique et puissante; chez l'homme un féroce besoin de volupté, chez la femme un féroce besoin de pain, ou de débauche, ou de débauche et de pain à la fois. Malheureusement, la femme peut à toute heure vendre cinq minutes de volupté sans amour, sans désir; elle peut aussi se vendre la nausée au cœur et la haine sur les

lèvres. Et la joie qu'elle vend lui est payée suivant les exigences de sa beauté, de son luxe, de la mode, suivant l'art infâme avec lequel elle simule le plaisir et falsifie l'amour. Et marchands et marchandes accourent sur le marché de la luxure, pour y palper les chairs de ces précieuses victimes, remplumer celles qui sont maigres, acheter à haut prix celles qui sont grasses. Et entremetteurs et entremetteuses, à l'ombre du code, enferment dans les prisons, lugubres ou dorées, de la prostitution ce troupeau frémissant de jeunesse et de honte. Là, nous trouvons à la fois, enfermées dans la même atmosphère obscure, des martyres de l'amour et des nymphomaniaques, des victimes de la faim et des victimes de l'ignorance, des anges déchus et des démons immondes, tous les bas-fonds de la société féminine, tous les reliefs ensanglantés des grandes batailles sociales. Là, aussitôt que sonne le glas d'une cloche sourde, qui semble appeler une victime à la potence, aussitôt que craque une porte qui semble entr'ouvrir dans un gémissement une prison ou une galère, la femme doit aussitôt courir, souriante, au devant de l'homme qui, sans l'aimer, sans l'avoir jamais autant vue, pour un peu d'argent, pour quelques sols, a le droit de la faire sienne, de l'insulter en ce qu'elle a de plus sacré, de la prendre comme un matelas à son ivresse, comme une écume infecte à ses plus obscènes débauches. Si

du moins cet argent gagné par tant de honte était à elle; si du moins elle pouvait avec cette monnaie fangeuse, amoncelée par tant de larmes et tant d'insouciance, entrevoir le rachat, un oubli profond du passé dans des pays éloignés, éloignés... Mais non, cet argent appartient à la maîtresse du lieu, à celle qui achète et engraisse les poulets anonymes de la luxure universelle; pour elle, qu'elle se contente du pain qui la nourrit, de la robe de soie prêtée à usure et qui sert d'appeau pour attirer les merles!

C'est dans ces obscures tanières de la débauche que l'homme désapprend l'amour, c'est là qu'il perd chaque jour la sainte poésie du cœur et les frémissements secrets du sentiment, c'est là qu'il prostitue les forces les plus gigantesques de sa pensée et de son affection. Là, sans faim, on mange des mets savoureux; sans soif, on boit jusqu'à s'enivrer; sans nécessité de vaincre la pudeur, on obtient tout ce que l'on veut, et l'argent y nivelle les vertus et accorde les plus folles polygamies. C'est là qu'on voit, profanation horrible, charrier la nue et chaste statue de l'amour à travers la fange fétide d'une orgie repue et avinée. Voilà l'amour qu'offre la civilisation moderne à tous ces cent mille parias qui ne peuvent trouver la paille nécessaire à tresser le nid d'une chaste famille; à tous ceux qui, ne sachant point faire vœu de chasteté, ne veulent pas non plus

trahir l'innocence d'une jeune fille, ou dérober la femme d'autrui. Notre société civile peut en vérité se montrer superbe : les philanthropes avec leurs nénies larmoyantes, les économistes avec leurs méditations savantes, les législateurs avec leurs codes laborieux, peuvent en chœur chanter hosannah à la stupéfiante solution du problème. Ou la famille affamée, ou la prostitution ; ou les enfants jetés sur le fumier de la misère, ou la foi trahie par l'amitié; ou le prolétariat, ou l'infamie; ou la honte, ou le crime. Dilemmes étonnants, qui encombrent notre société d'une forêt de cornouille, qui sèment partout la trahison, et la faim, et la corruption. S'il n'y avait point une fausse croûte d'hypocrisie pour couvrir le tronc émasculé de notre civilisation moderne, quel horrible spectacle nous aurions sous les yeux ! Et lorsqu'un moraliste sincère, lorsqu'un profond philosophe essaye d'arracher cette écorce, pour nous montrer cette carie à travers une toute petite fissure, nous fuyons vite horrorisés, criant au sacrilège et à l'impudence. Là où la société moderne est pieusement et pudiquement sage, c'est lorsque, tout en maudissant la prostitution, elle la tolère et la surveille, à l'égal d'une vieille plaie qui garantit la sénilité de l'organisme social d'une corruption mortelle. C'est ainsi que nous devrions agir, tant que les progrès de la civilisation n'auront pas concédé à tout homme une femme et un nid, tant que les pro-

grès de l'éducation n'auront pas permis à tous de sentir et de goûter les saintes délices de la chasteté. Quant à présent, quoi qu'il en soit, cent fois la prostitution avec ses hontes et ses infamies et ses gangrènes, plutôt que le prolétariat cyniquement fécond et qui jette ses enfants à la voirie; cent fois la volupté achetée, plutôt que la trahison domestique et l'adultère devenu coutume, et le mariage devenu trafic de capitaux et voisin de la polygamie; cent fois la volupté cruellement arrachée et écartée de l'amour, plutôt que l'amitié trahie et l'amour contaminé dans le sanctuaire de la famille; cent fois plutôt que toute cette société imbue d'un suc cancéreux de vertu hypocrite et d'intime débauche, qui la consume lentement, mais sûrement.

Sur ce terrain, le gouvernement doit la traiter comme une maladie qu'on soigne, non pas qu'on en attende la guérison, mais parce que la société doit à tous un médecin et un lit. Il ne doit pas permettre qu'elle s'étende, qu'elle se répande, qu'elle montre publiquement ses plaies livides, qu'elle se couvre d'oripeaux et de clinquant, mais il doit veiller pieusement sur elle, comme en un hôpital, de façon à ce que, plus que la débauche, elle éveille la compassion chez le passant. Si certains peuples, cyniquement audacieux, ont écrits sur ces maisons : « *Ici l'on jouit* », moi j'écrirais plutôt ces autres mots plus vrais : « *Ici*

*l'on gémit et celui qui est sain devient malade* ».

Et pendant que l'État veille et surveille, écrivains et éducateurs devraient élever le niveau de la culture générale et montrer aux élus le paradis de la chasteté qui, en expectative, conserve un trésor de félicités pour l'avenir (le libertin n'arrive jamais à l'entrevoir), et garde pour le véritable amour, auquel tout le monde peut aspirer, les infinies délices de la volupté vierge. Tous, nous devrions montrer aux hommes que la prostitution, même aux cas extrêmes, ne doit être jamais qu'une question d'hygiène et qu'elle ne peut jamais se substituer ou s'adjoindre à l'amour. La vente de l'amour ne doit être ni proclamée comme une réjouissance de l'humaine famille, ni officiellement supprimée, car alors elle déborde par tous les sentiers de la volupté : elle doit être tolérée et plainte, comme au reste on doit tolérer et plaindre tant d'autres maladies de notre organisme social.

Pour atteindre ce but sublime, pour pouvoir au moins l'entrevoir, il convient avant tout de débarrasser l'amour moderne de ses mille vernis d'hypocrisie : il convient que nos enfants ne parquent pas l'amour, comme une faute, dans la case aux vices, mais que soudainement, à la première aube de la jeunesse, ils sachent que c'est une sublime félicité accordée aux bons et aux excellents et qu'elle doit être conquise par elle-même, comme

la gloire ou comme la richesse. Non, ce n'est point une chambrière ou une prostituée qui doit être leur première maîtresse d'amour ; mais bien une jeune fille pudique et sainte, une femme qui leur enseigne l'amour avant la volupté, qui leur apprenne à être chastes dans leurs désirs de la posséder un jour. J'ose espérer que cette pauvre *Physiologie de l'Amour* pourra être lue par un jeune homme et plaire à sa vertu. Aujourd'hui, nous ne permettons jamais qu'une jeune fille lève les yeux sur un jeune homme qui lui est sympathique ; nous n'accordons jamais qu'un adolescent, déjà homme, ait le droit de désirer et d'aimer, et cependant l'innocence que nous croyons garder avec un rigorisme archaïque et ridicule se plonge dans la fange des promiscuités domestiques, ou des lascivetés solitaires, ou de la prostitution infecte.

Nous nous cachons, et nous croyons par le silence supprimer la passion ou étouffer le désir, mais nous avons trop occulté et trop gardé sous silence. Dans le pays le plus pudibond du monde, en Angleterre, l'un des médecins les plus honnêtes et les plus savants de Londres a publié un livre[1] (aujourd'hui à sa neuvième édition de onze mille exemplaires) dans lequel il ose dire franchement que l'amour libre, sans fécondation, est

1. *The Elements of social science or physical, sexual and natural religion.* 9th ed. enlarged. London. 1871.

l'unique remède contre la corruption protéiforme qui envahit la société moderne, par suite de l'impossibilité où se trouvent la plupart de satisfaire aux plus impérieux des besoins. Je ne suis point d'accord avec cet auteur, qui a dû garder l'anonyme pour ne point surprendre la délicate susceptibilité des gens qu'il aime; mais je m'arrête devant son livre avec une douloureuse admiration, comme on tend l'oreille apeurée au son du tocsin. Quand, en Angleterre, on a pu écrire un pareil livre et lui donner neuf éditions; quand un médecin honnête a pu tranquillement parler des *preventive intercourses;* quand Malthus crée un commentaire si éloquent et si hardi, qui transporte sa théorie du champ de l'économie dans celui de la morale, de l'hygiène et même de la religion, je ne crains pas d'affirmer que la société est profondément malade, et je dis à haute voix qu'elle veut être guérie.

Oui, la société moderne, infectée de tant de prostitutions et de tant d'adultères, qui prennent journellement le nom de monogamie, et ne sont en réalité qu'une immense polygamie, la société moderne réclame un médecin qui la guérisse de tant de plaies, qui la lave de tant de hontes, qui lui donne des amours plus vertueuses et plus libres, moins difformes, moins repues de fange et de mensonge. Et ce médecin doit être une morale, moins hypocrite et moins exigeante, mais en

même temps plus haute, parce que plus humaine; ce doit être une morale qui apprenne à ne séparer jamais la volupté de l'amour, qui enseigne la chasteté comme la plus belle et la plus sainte économie de la joie, comme le plus vigilant gardien de l'amour vrai.

Les élus, même de nos jours, ne se prostituent pas, car ils aiment, car une fois entrés au paradis de l'amour, il leur répugne trop de tomber au bourbier des simonies de la volupté. Les rares élus doivent s'employer de toute leur puissance à ce que le vulgaire se hausse à la sphère élevée dans laquelle ils vivent, dans laquelle se respire un air plus pur et se cueillent des fleurs plus heureuses et plus belles.

---

# CHAPITRE XX

## LES FAUTES ET LES CRIMES D'AMOUR

Demandez à une femme quelle est en amour la faute le plus souvent commise, il y a de fortes chances pour que cent fois vous obteniez cette réponse : « L'amour est inconstant, l'amour est menteur. » D'autre part, ouvrez les tristes livres où l'homme consigne la statistique de ses crimes, vous y trouverez une longue colonne hérissée de chiffres où figurent beaucoup de suicides et d'assassinats par amour ; cependant l'inconstance n'est pas notée sur cette liste, où de temps en temps, très rarement, on rencontre l'adultère.

D'ailleurs toute idée du droit, toute notion de la culpabilité, s'efface, ou tout au moins s'atrophie, dans la masse confuse et incohérente du jury qui, infligeant toujours les châtiments les plus légers à des délits punis, dans le code, de la mort ou des galères, absout souvent les assassins par

amour. Quelle confusion d'idées ! quelle contradiction entre les coutumes d'un peuple et ses codes ! quelle paradoxale ironie ! L'homme qui dans ces lois veut être ange, se montre tigre ou serpent sur le chemin de la vie. Au tribunal de la justice il appelle un collège d'hommes, qui, proclamés juges tout d'un coup, sont capables de céder à une émotion subite, et, sous son influence, peuvent acclamer l'accusé ou le siffler, l'envoyer au triomphe bruyant de la place publique ou à la lente agonie du bagne.

Sur aucune des institutions humaines ne règnent de plus épaisses ténèbres que sur le domaine de l'amour, dans aucune on ne rencontre un entretien plus touffu de réticences et de contradictions, de tolérance et de cruauté, capable de faire reculer le bon sens, d'offenser et de détruire le sentiment de la justice. L'adultère : un délit qui doit être puni des peines les plus sévères, dit le code ; dans la pratique de la vie, l'adultère est le péché le plus commun et le plus véniel qu'on connaisse ; on fait mieux que le tolérer, on le considère presque comme une institution sociale.

Le code dit encore que l'homicide est puni de mort ; cependant une foule d'assassins par amour sont portés en triomphe par le peuple, ou tout au moins absous. Le code ajoute que l'excitation à la prostitution est un délit très grave, pourtant beaucoup de nos législateurs à toge n'hésitent pas à

vendre leur propre petite fille à un mari cossu, qui ne peut l'aimer et ne l'aimera jamais, et par la force d'une irrésistible nécessité la poussera vers l'adultère. Et cela n'est pas de la prostitution ! Ou l'homme n'est pas digne des lois qu'il s'est imposées à lui-même, où bien il s'agite dans le labyrinthe vertigineux de la folie, ou bien il est un sot orgueilleux, au choix, ou un menteur sans vergogne.

L'homme est un peu tout cela; mais surtout il est hypocrite. Aux quatre vents, il proclame qu'il est le fils de Dieu et qu'il habite la terre par hasard et de façon passagère ; né dans l'olympe, il y retournera tôt et pour toujours. C'est un dieu en villégiature qui consent à s'amuser des créatures attachées à cette glèbe, et mieux, à les manger; mais il est ailé et ne vit que d'idéal ; un instant après, oublieux de ce que, fanfaron, il vient de proclamer, il se montre plus que jamais un animal terrestre; enfin, s'avisant du douloureux contraste entre ce qu'il a dit et ce qu'il fait, il se voile la face et court se cacher. Voilà l'éternelle formule de ses éternelles contradictions. En amour, il ment encore plus souvent et avec plus de hardiesse qu'en aucun autre cas. Un moment, il a supposé que l'amour lui-même devait être juste, se mesurer par conséquent au mètre commun des autres sentiments, passer sous le niveau des autres affections, Pourtant l'amour peut avoir

toutes les vertus, il peut être pieux, héroïque, gracieux, généreux, mais il ne peut être juste; il ne connaît qu'un droit, la force; qu'une arme, la toute-puissance. Quand l'amour trahi s'arme d'un poignard homicide, je classe ce crime parmi ceux qui sont inévitables à la haine subite, à la vengeance la plus naturelle; quand on impose l'amour à une jeune fille comme un devoir, que la haine naît à la place de l'amour, et le mépris au lieu de l'affection, je suis obligé de constater qu'on ne commande pas l'amour à heure fixe comme un repas, et que si bâtardise et infamie naissent des ignobles amours de l'or et de la vanité, l'amour n'a rien à y voir, car l'amour était absent; et qui peut démontrer son *alibi* est aussitôt acquitté par le plus sévère et le plus aveugle des procureurs royaux. Quand je vois l'amour tuer la dignité, l'amitié, les plus saintes affections du cœur, quand je le vois briser avec rage les cadenas de fer de la cage où l'a enfermé un code cruel, moi aussi je l'absous sans tarder, parce que l'amour n'est pas un fauve qu'on puisse enfermer dans une ménagerie, mais une créature libre comme l'air, qui vit de lumière sereine et de rayons ardents, des effluves des forêts et du parfum des prés. Par la faim et la soif vous l'avez rendu enragé; par votre violence vous l'avez rendu fou, et vous vous lamentez parce que l'enragé mord et que le fou tue! Le consentement universel sent

cela très vivement; aussi, trouvant une infinie disproportion entre ce que veut le code et ce que peuvent les humaines amours, il lève les épaules et pardonne; il pardonne toujours, il pardonne tout, même quand la justice humaine devrait se dresser, dans sa solennelle majesté, pour protéger les droits les plus saints de la famille et de la société. Donc la loi dans l'amour voit souvent un crime, là où, dans les pratiques de la vie, même les plus sévères, n'aperçoivent qu'une faiblesse.... une chère, une aimable faiblesse.

Pour moi, l'hypocrisie, j'en suis convaincu, est le poids qui comprime l'amour et l'écrase dans la société moderne; aussi j'affirme que l'unique faute, l'unique crime que puisse commettre ce sentiment est le mensonge. Arrachons-lui d'abord cette lèpre qui l'infecte, le dévore, le pourrit, et nous verrons ensuite ce que dessous nous trouverons de sain, dans ce cher amour que la maternelle nature nous avait donné vierge et nu. D'abord sauvons-lui la vie, ensuite nous disserterons, nous étudierons s'il cause d'autres maux, s'il peut commettre d'autres crimes que celui de mentir.

Aujourd'hui, de la tête aux pieds, l'amour est menteur; il ment, quand il jure et parjure; il ment, quand cent fois par jour il prononce les mots *éternel, éternité, éternellement;* il ment dans la loi, il ment dans la vie; il est infidèle, voleur, traître, parce qu'il est menteur. Si vous voulez ce

sera ma *manie scipionienne*, mais mon *delenda Carthago* ne sortira jamais de ma tête, et à quiconque me demandera : « Quelles sont les vraies, les grandes amours ? » je répondrai sans broncher : « Les sincères ». « Quelles sont les amours heureuses ? » « Les sincères ». Toutes les fautes de l'amour sont mensonges ; tous les crimes de l'amour sont fils de mensonges ; l'adultère n'est que le plus infâme des mensonges d'amour.

Quel est, demanderai-je à mon tour, l'unique remède à l'amour malheureux, la seule ancre de salut aux amours trahies ? La sincérité, la sincérité, rien autre que la sincérité !

Malgré que je voie un sourire sceptique sur les lèvres d'une foule de maîtres et d'élèves en amour, je déclare que la femme, du jour où elle nous aime, ment moins que nous ; de même, je prétends que durant sa carrière amoureuse elle est moins infidèle que l'homme. Dans sa première déclaration, alors qu'il n'est pas encore bien sûr d'aimer, l'homme jure tout de suite, il jure une éternité d'amour infini ; la femme, elle, plus pudique, plus timide, plus réservée, répond qu'elle n'aime pas encore, qu'elle n'a pas consulté son cœur, que peut-être un jour elle aimera ! Moins l'on jure, moins on parjure. Si une sainte horreur pour le serment peut enlever aux expansions amoureuses quelques accents enflammés, un peu d'ivresse, elle donne cependant à la parole de

l'homme une empreinte de dignité mâle qui la rend chère aux femmes, tandis qu'elle imprime aux rapports sexuels un caractère de douce réserve et de délicate sérénité. Souvent l'homme adopte les *serments éternels* comme une arme de séduction, il les fait revenir à chaque instant pour mesurer les abîmes infinis de son amour, mais quelquefois il jure sincèrement, parce que nul n'est plus audacieux créateur d'éternité et d'infini que le désir armé. Et pourtant, le serment imprudent, précipité, est trop souvent le père du mensonge, l'aïeul très fécond de l'infidélité.

De même que les génies sont en très petit nombre, les Apollons et les Vénus rarissimes, de même on compte très peu d'éternelles amours. Tous nous nous hissons aux cieux, aux cimes de l'idéal; mais combien cueillent un rameau ou même une feuille de l'arbre sacré ? Le commerce des amours dure quelques années, quelques mois; il en est d'aussi fugitifs que l'éphémère dont la vie dure un jour. Eh bien ! la franchise fait donner à tout amour le baptême de l'honnêteté, grâce auquel un homme léger peut mourir sans remords amoureux, parce que si parmi ses amours, toutes furent vulgaires, au moins toutes furent honnêtes; parce que, s'il a fugitivement et beaucoup aimé, du moins il n'a jamais menti, jamais trahi personne; parce qu'enfin il ne s'est jamais parjuré.

Parfois c'est par compassion que l'on ment,

cela surtout est fréquent chez la femme qui essaye en vain de conserver la vie à un amour expirant, à qui répugne trop la pensée de faire une atroce blessure à celui dont elle est encore aimée et qui, par un cruel effort, tâche de s'illusionner elle-même en même temps que lui, jusqu'à ce que l'hypocrisie l'amène à feindre un amour qui n'existe plus. D'un tel mensonge à la trahison le chemin est court et glissant. Au début ce fut un mensonge pieux, puis une habitude qui s'est changée en un crime.

Amants et maris, compagnes de plaisir ou vestales de la famille, non, même par pitié, ne mentez jamais ! Elle est cruelle, elle est sanglante la tempête imprévue qui abat tout à coup l'arbre en fleurs d'une passion heureuse; il est terrifiant l'éclat d'un cœur qui se brise sous le coup d'une désillusion atroce; mais ce sont là douleurs qui ne souillent point, elles peuvent tuer, mais humilier, non pas! Noble et beau comme un ange foudroyé, l'amour, frappé de mort violente, gît étendu sur le sol; la mémoire le couvre de fleurs et de ses aromates les plus précieux, de ses baumes les plus suaves, le défend contre les larves du tombeau. L'amour qui meurt d'une longue trahison cachée, c'est le lépreux qui s'éteint en un lit d'hôpital, en horreur à soi-même et aux autres; c'est le cadavre dès longtemps rongé par la scrofule et la phtisie et qui ne rappelle rien du

temps où il était un jeune et robuste organisme.

Fausse et cruelle est la pitié qui nous fait simuler un amour expiré. Nulle douleur ne surpasse celle qu'inflige une trahison : amour, amour-propre, amour de soi-même, amour de la propriété, tous les sentiments humains les plus chauds et les plus puissants sont d'un seul coup déchirés en mille pièces, et telle est la convulsion qu'elle devient capable d'empoisonner toute la vie de fiel et d'amertume. Combien beau, combien sublime au contraire un amour qui sans jurer l'éternité ou l'infini, dure éternel et infini, tant que palpitent ensemble deux cœurs humains! Combien beau un amour qui n'a pas besoin de chaînes, mais vit de foi et de liberté!

Aimer, signifie être tout à un seul; être aimé c'est être devenu partie vivante d'un autre; le mensonge commence quand, par un cynique libertinage, l'homme ou la femme se divise en deux parts, et, à l'une, donne le corps, à l'autre, pour ainsi dire, l'âme. L'amour est un tout; on ne peut le diviser sans qu'il succombe; à moins qu'on ne fasse de l'amour une basse question d'hygiène, on ne peut ni ne doit jamais aimer deux créatures de cette affection par excellence qu'on nomme amour, à moins de trahir l'une et l'autre. J'estime beaucoup plus une femme qui, après une longue carrière de folles amours, peut dire : « Je n'ai jamais aimé deux hommes à la

fois », qu'une matrone bigote qui se vante à son confesseur et à Dieu de n'avoir jamais manqué à ses devoirs d'épouse, parce que, prudente et experte en luxure, elle a su vaincre la volupté sans jamais compromettre sérieusement le champ réservé à son amant.

Tous les mensonges sont infâmes. Cependant, en amour, les uns sont véniels, les autres scélérats ; jouer un vieux libertin et trahir un mari fidèle sont choses fort différentes ; il n'est pas égal de mentir à une coquette ou de tromper une sainte femme.

Plus loin j'enseignerai à grands traits les droits de l'amour et ses devoirs, mais il me faut ici parler de la tige à laquelle ils pendent comme les grains d'une grappe féconde.

La femme est à l'homme et l'homme est à la femme. L'amour est le fruit du choix le plus libre. Il naît quand il veut. Il apparaît dans la plaine ou sur la montagne. Il vient au monde nu et libre comme l'air ; ne lui demandez pas de passeport, il viole toutes les douanes.

Hommes et femmes, libres et purs, cherchez-vous, aimez-vous. Étudiez l'amour vrai et consacrez-le du seul serment que doive faire l'amour quand il se veut enfermer au temple de la famille ; si vous aimez sincèrement, si vous êtes dignes l'un de l'autre, si votre amour ne blesse aucun devoir supérieur, nulle force humaine ne pourra

s'opposer à votre attraction, et la nature et les hommes béniront votre choix. Lisez et relisez ce que j'ai écrit sur les premières amours ; jurez rarement, ou jamais, si vous en avez le courage ; au moins ne jurez qu'une fois, et que ce serment, le premier et le dernier, vous fasse époux. Le pacte violé aux premiers pas de la vie d'amour est un meurtre, et vous prépare une carrière de brigand toléré par la société. Au regard du code, trahir une vierge est affaire de procureur royal ou de syndic dans votre commune ; la trahir sans la déshonorer est une infamie anonyme qui souille deux existences et deux amours, qui vous laisse, à vous un éternel remords, à elle une éternelle haine. Aimez-vous, cherchez-vous, étudiez-vous jusqu'à l'infini, mais ne jurez pas, ne mentez pas à la jeune fille qui, à l'aube de sa jeunesse, demande au soleil un premier rayon de lumière et de chaleur.

Il y a pourtant en amour une imposture qui prime toute imposture, une trahison qui surpasse toute trahison ; il y a une scélératesse qui l'emporte sur toute rapine, tout meurtre, tout assassinat : c'est l'amour avec la femme d'autrui ; c'est un crime qui, protégé par les lois, choyé par l'habitude, fêté par nos mœurs infâmes et hypocrites, échappe à la prison et à la corde, pourvu qu'il prenne la simple et facile précaution de ne pas se faire nommer adultère. S'introduire au sein d'une

famille heureuse, se faire l'ami de celui qu'on veut trahir, le couvrir du manteau de sa bienveillante protection, lâchement, inexorablement séduire sa femme, par surprise, par mille traquenards de violence morale la pousser dans l'abîme où elle tombe; par cette première victoire acquérir l'impunité pour une longue série de méfaits, semer le monde de bâtards, ouvrir dans les familles une large source de fiel qui polluera deux ou trois générations; faire tout cela, sans crainte ni péril, se nomme dans notre siècle être un homme à bonnes fortunes, consoler les femmes malheureuses, et peut se répéter une, deux, dix fois, sans qu'on perde l'amour des femmes ni l'estime des hommes.

Succomber au vertige, embrasser la femme d'un autre publiquement, ou bien à ce moment se laisser surprendre par le mari, s'appelle *adultère*, et selon les cas, selon la gravité du scandale, surtout, signifie prison ou galères : c'est déshonorer son propre nom et celui de ses enfants. La société moderne recommande la prudence pardessus toute chose; elle répète : Pas de scandale! Elle ne veut pas être troublée dans ses amours largement polygames, mais saintement circonspects; à aucun prix elle n'entend voir une nudité en public, elle veut qu'on la croie morale, respectueuse et respectée. Un libertin habile passe sa jeunesse à peupler les familles de bâtards en

attendant le jour où il pourra abandonner les femmes trompées par lui pour faire un *mariage de convenance* — cela ne regarde pas la société, car cela lui importe peu. C'est affaire d'intérieur : au mari et à la femme de la régler. Faites prudemment les choses, pas d'éclat, ayez de bonnes serrures, prêtez l'oreille aux pas qu'on entend dans l'appartement. Les mailles du code sont larges ; celui qui s'y embarrasse et s'y accroche est le dernier des sots ; le pavillon couvre la marchandise ; les enfants qui naissent dans le mariage sont tous légitimes ; allez, allez donc ! Ne nous ennuyez donc pas avec vos bizarres et embarrassantes déclarations d'une marchandise étrangère ! Les douaniers ferment les yeux et ne voient pas, ils se bouchent les oreilles et n'entendent point ; qu'avez-vous besoin de les réveiller bêtement par des cris imprudents ?

En avant, en avant, passez, mais passez donc ! Embâtardissez les familles, falsifiez les prénoms et les noms, étalez la fraude, semez la trahison par tous les sentiers de la vie mondaine et de la vie légale ; faites qu'il n'y ait pas un mur où l'on puisse s'appuyer, pas une route où l'on puisse poser le pied sans trouver des lames aiguisées, des tessons de verre empoisonnés ; répandez la corruption, l'infamie en tous lieux ; faites que le nom de père soit vide de sens, faites que le nom de mère puisse être un blasphème !

## CHAPITRE XXI

### LES DROITS ET LES DEVOIRS DE L'AMOUR

« Aime-moi, tu dois m'aimer !... » Tel est le cri de douleur que souvent pousse l'homme abandonné et plus souvent la femme; mais presque toujours il est impuissant. Exiger l'amour comme un droit, c'est folie majeure, c'est demander la poésie à l'îlote de la pensée, c'est chercher le parfum de la rose et du cèdre parmi les glaces qui refroidissent notre monde aux deux pôles. Cependant les amants ont tous et toujours le droit de lancer dans l'espace cet autre cri d'angoisse : « Tu n'as pas le droit de me trahir! » Mieux est, d'une main ferme, briser en mille pièces la coupe d'amour que d'y verser le poison de la trahison, l'amertume de l'indifférence. Spontanément, l'amour jaillit du cœur humain, et tire toute sa beauté et toute sa force de la liberté infinie de l'horizon où il se meut. Le code

qui le gouverne est simple, simple comme la plus simple loi de physique élémentaire : s'attirer, s'étreindre, rendre amour pour amour, tendresse pour tendresse, donner la joie à qui nous donne une joie immense, rendre heureux qui nous fait bien heureux, voilà sa loi. Si l'amour a été seulement un contact de cœurs et de pensées, si, montés jusqu'au ciel, vous n'en êtes pas descendus avec un ange, si parmi vos baisers vous n'avez pas rallumé la flamme de la vie, donnez-vous la main, comme des amis, bénissez les heures heureuses que votre amour vous a départies et, en votre écrin le plus précieux, parmi les choses les plus chères, conservez la mémoire du temps passé. Ne terminez jamais un jour empa-radisé par un blasphème ou un remords. Les larmes peuvent être la rosée d'une nuit d'été, qui tempèrent les ardeurs des corolles enamourées; que votre plainte ne reçoive pas la malédiction d'un mensonge, d'une trahison, d'une insulte.

A l'unique droit de n'être pas trahi correspond un devoir très simple, celui de se faire aimer. Vous ne sauriez commander l'amour. Par la beauté des formes ou la vivacité de l'esprit, par la grâce voluptueuse du mouvement ou les splendeurs du cœur vous avez provoqué le sentiment des sentiments; sachez le conserver, et vous serez éternellement aimé. En tête de tout code

d'amour, en tête de tout évangile des amants, j'écrirai toujours cette sentence : « On a toujours tort quand on n'est pas aimé ». Et vous le trouverez écrit en cent façons diverses dans ce volume.

Demandez à la plus heureuse des femmes si elle n'a pas eu besoin, plus d'une fois, de reconquérir un amour qui menaçait de lui échapper. Avec un soin jaloux, elle a caché les artifices grâce auxquels elle a su réchauffer l'attiédi, réveiller le dormeur, faire sourire l'ennuyé, donner faim et soif à qui avait la bienheureuse aventure d'avoir trop fêté le banquet de la volupté. L'homme est naturellement polygame ; il est naturellement plus infidèle, plus brutal, plus capricieux, plus libertin que la femme; à elle de le rendre monogame, fidèle, constamment tendre, et pudiquement entreprenant. S'il est vrai que l'homme attaque et conquiert, à la femme la nature assigne la tâche très difficile d'assurer sa propre conquête, d'être la vestale de ce feu sacré que l'homme, presque toujours, allume le premier. C'est peut-être là la formule générale pour exprimer les missions qu'ont en amour l'homme et la femme : à nous d'allumer la flamme, à notre compagne de l'entretenir.

Par tout ce que vous avez de plus sacré sur la terre, ne soyez pas assez brutal pour inscrire le rapprochement sexuel parmi les droits et les

devoirs de l'amour. Cela est écrit dans le code cependant, et les Béotiens le répètent chaque jour, pour qui l'amour n'est autre que l'accouplement du mâle et de la femelle. La volupté doit être la mousse qui flotte sur l'onde frémissante de la passion; elle trébuche et plonge irrésistiblement en ces abîmes où l'homme perd la conscience de son existence et se croit dans l'infini; elle ne peut être une fête commandée à heure fixe, moins encore un impôt exigé avec la brutalité d'un agent du fisc. Combien d'amours délicates furent étouffées en un jour par la main sacrilège d'un insolent désir, qui parlait sur le ton du commandement et, du pied, frappait le sol. Non, l'accouplement n'est pas un droit, encore moins est-ce un devoir : c'est un consentement unanime de deux puissantes énergies qui, à travers les espaces infinis, se recherchent, se combattent doucement l'une l'autre, et finissent par s'abîmer en une mer de délices.

Sincérité et fidélité sont donc une même chose. Elles constituent le code d'amour tout entier, les livres des deux amoureux ne doivent jamais les discuter; de même, devraient être bannis du dictionnaire ces mots *droits* et *devoirs*. Qui donc perd son temps à discuter la beauté du soleil? Qui met en doute la nécessité de l'air pour vivre? Quand on commence à discuter certaines choses, on est bien près de les perdre, et si une perpé-

tuelle enquête vexatoire met en doute la fidélité de notre compagnon, celui-ci a le droit de croire qu'on l'aime mal, ou du moins cruellement. Entre deux amants je ne crains pas les colères subites ni les querelles ou les tendres plaintes, mais j'éprouve une profonde inquiétude de toute discussion sur les droits et les devoirs. Quand de tels débats montent à l'horizon, je vois en même temps accourir de sombres nuées, j'aperçois des éclairs sanglants, enfin les cornes de la lune rousse dont parle Balzac, me paraissent pointer dans le ciel.

Je ne discute seulement ici que la base générale des droits de l'amour; quant aux cas particuliers, vous les trouverez, fouillés jusqu'à la prolixité, dans le dernier chapitre de ce livre, ou tracés dans le code de l'art d'aimer ou d'être aimé.

Les droits de l'amour sont-ils égaux, chez l'homme et la femme? Non, mille fois non, et je le dis à haute voix maintenant que mes premiers cheveux blancs et une longue expérience me donnent le droit de croire que je parle sans passion ni amour. Non, le péché d'infidélité n'est pas égal pour Adam et pour Ève; pour celle-ci, il est cent fois plus grand. Devant la loi, devant les tribunaux, tous les pairs sont égaux. Or l'homme et la femme sont trop différents l'un de l'autre pour pouvoir être également punis. Si le code est un, les jurés sont mille, bien divers sont les accu-

sateurs et les avocats; eh bien, la sentence qui punit la trahison a été prononcée chez toutes les nations civilisées, et toujours dans les mêmes termes. Cet accord universel n'a pas été dicté par la prépondérance des hommes, qui seuls firent les lois pour ces tribunaux et seuls furent juges au forum de l'opinion publique. Non. Il provient d'une profonde conscience des nécessités sociales, d'une justice plus profonde et plus perspicace qui fouille jusqu'au cœur des choses pour en extirper les racines de cette informe et superficielle sagesse qui soutient l'égalité de tous les hommes devant la loi, sagesse dont fait justice l'histoire du jury, institution qui paraît une glorieuse conquête à notre siècle civilisé.

De l'homme la société exige cent vertus toutes fort difficiles : l'homme doit donner son sang à la patrie et la sueur de son front au travail de la famille et de la société; il doit se montrer fort, ambitieux; il doit résister aux corruptions de l'or, aux séductions de la vanité. Médecin, il lui faut se jeter dans l'obscure et terrible bataille contre la contagion; soldat, tenir la tête haute sous le feu meurtrier; avocat, résister aux tentations de la fortune ou de l'ambition; homme politique, lutter contre lui-même, contre sa famille pour le bien de la patrie. Défenseur du faible, du naufragé, du pauvre, avocat naturel de la plus faible moitié du genre humain et de toutes les non-valeurs so-

ciales, c'est un soldat toujours sous les armes, qui se trouve déshonoré pour avoir un seul jour manqué à son devoir. Alors la société le méprise, la femme le repousse, nul n'en a cure.

Au contraire la femme peut être lâche au feu et au travail, lâche dans l'épidémie et dans toutes les batailles de la vie; elle peut être ignorante et peureuse et se faire cependant estimer et aimer de tous; c'est que chez elle la faiblesse est voisine de la grâce, et que rien ne nous semble plus doux que de recueillir sur notre poitrine la tremblante colombe et de la réconforter par notre courage, la défendre avec notre force. Enfin une naïveté, comme elle est jolie, comme elle est gaie sur les lèvres d'une femme aimée! Nous lui pardonnons de ne toucher jamais aux altitudes du génie et d'atteindre beaucoup plus rarement que nous à la hauteur moyenne des esprits élevés; nous lui pardonnons de ne pas avoir de métier, de ne pas gagner son pain par le travail; nous ne lui demandons que la seule fidélité. De grâce, femmes très charmantes, nos divines compagnes, de quel côté penche la balance?

De notre côté certainement. Qu'elle soit humble, ignorante, qu'elle tremble au bruissement d'une feuille, au bourdonnement d'un insecte; mais qu'elle garde sa foi à qui l'aime.

Qu'elle cède à tout, mais qu'elle résiste aux séductions d'un provocant regard, aux caresses

des sens, aux corruptions de l'or et de la vanité! Qu'elle soit l'héroïne du sentiment, comme nous sommes les héros de toutes les batailles de la vie. Elle est la vestale gardienne de notre honneur et de notre sang! Tandis que dans l'arène nous luttons inondés de sueur et que nous combattons pour elle, pour le nom qu'elle porte, pour l'honneur de nos fils, — qu'alerte et pieuse elle veille au feu sacré de la fidélité: qu'elle ne le laisse pas éteindre par incurie; qu'elle ne le laisse pas renverser par l'ouragan. C'est la seule vertu que nous lui demandons! Serait-ce trop? Quel devoir a-t-elle donc? Quelle est donc la lutte assez difficile pour la marquer de son caractère, la faire notre égale, et la rendre digne d'être notre compagne? Est-elle belle? Nous sommes forts. A-t-elle la grâce? En nous brille l'intelligence. Pour elle nous avons conquis notre planète, et pour elle dompté la foudre, détruit les fauves, inventé les arts, créé les sciences. Mais beauté, grâce, esprit, ne sont rien au baptême de l'honnête homme. Cent périls nous sont imposés, à elle un seul, celui de la séduction; nous sommes traînés en cent batailles, une seule victoire lui suffit, celle remportée sur les sens; cent vertus, voilà ce qu'on exige de nous, d'elle une seule, la fidélité. Serions-nous des tyrans? Serions-nous trop exigeants envers la femme que nous aimons tant, pour qui nous faisons tout, à qui nous dirions toutes nos pen-

sées, toute notre gloire, nos rêves et nos travaux.

Non, mille fois non! la société moderne est profondément juste quand elle exige de la femme encore plus d'amour fidèle que de l'homme; elle est juste quand elle juge crime chez la femme ce qui n'est que faute chez l'homme.

Mais il y a encore une autre raison qui assigne des mesures très différentes aux devoirs de l'amour chez l'homme et chez la femme. L'homme, par la mission spéciale que son sexe lui impose, attaque à brûle-pourpoint; il peut donc avoir des besoins organiques que la femme ignore, et qu'il peut satisfaire avec la rapidité de la foudre. Sans perdre l'amour, il peut avoir un caprice plus rapide que l'éclair et qui, éteint, ne laisse d'autre trace qu'un peu de cendre.

Je ne loue cette surprise des sens, cette infidélité passagère et tout imprévue, ni ne la justifie; mais je la décris parce que je la trouve fréquemment dans la nature assaillante et provocatrice du sexe fort. La femme, au contraire, doit se défendre et, à ce point de vue, je confesse qu'en amour j'aimerais mieux être une femme qu'un homme. La griffe qui étreint sa proie et la dent qui la déchire enlèvent à l'homme une bonne partie de sa force. La femme rentre dans la coquille comme le colimaçon, et voluptueusement abritée par sa conque d'amour, elle se laisse aimer. Elle ne perd rien d'elle-même dans la lutte

pour la conquête, et elle se consume toute dans le plaisir de se laisser faire. La femme, il est vrai, peut aussi éprouver des caprices des sens, mais ce sont là de légers nuages qui, à peine formés, se dissolvent dans l'azur profond du ciel, et ne deviennent désirs ardents que lorsqu'une main virile les étreint et les condense. Lors même qu'elle désire, la femme se tait; même lorsqu'elle veut, elle se défend. Très faible à l'attaque, elle est formidable dans la défense, et le *non* chez elle est capable d'arrêter une phalange de combattants. Avec une astuce infinie, elle défend chaque jour sa faiblesse, en disant qu'une foule de séductions lui font la guerre, tandis que nous-mêmes, nous cherchons les premiers l'occasion du péché. C'est là un des plus insidieux sophismes, mais aussi un des plus pauvres arguments de sa défense. L'homme attaque et donne l'assaut, justement parce qu'il est homme, et qu'il ne pourrait attendre la séduction sans se condamner à l'impuissance, ni renverser les lois les plus élémentaires, mais les plus indiscutables de la nature; le sacrilège ne serait pas moindre si une femme, renversant les rôles, se faisait assaillante et profanait son sexe, violait la nature en ce qu'elle a de plus sacré et de plus immuable.

Non, ce n'est pas en vain que la nature a fait la femme vierge et qu'elle nous refuse la douloureuse vertu de la virginité. La femme qui cède à

la première démangeaison amoureuse est une Messaline; l'homme qui lance les premières flèches d'amour est un guerrier qui, avec une sage prudence, prépare ses armes pour la longue bataille qui l'attend. L'homme commence avec le *oui* et le *je veux*, la femme avec le *non* et le *je ne veux pas*. Le caprice momentané des sens est combattu chez elle par tant d'obstacles physiques, sociaux, moraux et religieux, qu'en vérité il lui faudrait être une amazone pour les renverser, pour les abattre d'un seul élan dans la lutte. Tout provoque l'homme à un assaut fugitif, qui peut-être n'attaquera même pas la première épiderme du cœur; tout défend la femme contre ses caprices. Pour céder, il lui faut avoir longtemps combattu et la nature et la société; pour se défendre, codes et religions lui offrent mille alliés. A moins d'effleurer la prostitution, une fois sur cent, elle ne peut dire : « J'ai eu un caprice ». Personne ne croit à l'efficacité de la volonté supérieure, et la femme moins que tout autre, lorsque cette croyance ne lui est pas nécessaire pour justifier son propre péché. En amour, toute faute, tout crime est possible, même le parricide, même l'inceste; il n'y a que le vol qui ne le soit pas. Que la femme ne se profane jamais elle-même, qu'elle ne gâte jamais la cause, souvent très juste, qu'elle défend, en parlant de séduction et de violence. Mais plutôt qu'elle invoque l'irrésistible besoin de vengeance, la peine

du talion; qu'elle discute le droit naturel, puis que là, elle se trouve sur le terrain de la vérité et de la justice; qu'elle pousse de grands cris, et je ferai chorus avec elle dans les pages que vous trouverez plus loin; qu'elle crie fort, car elle est le côté de l'organisation humaine le plus faible, le moins honoré, le plus opprimé; qu'elle réclame le droit d'aimer et d'être aimée, mais qu'elle ne demande jamais l'égalité des peines pour des péchés par trop inégaux.

Non seulement la société mesure la faute au mètre du droit naturel, mais elle punit le crime d'une peine d'autant plus dure qu'il peut être plus fertile en douleurs, qu'il offense plus les besoins humains.

Avez-vous jamais songé aux conséquences d'un caprice d'infidélité suivant que l'homme ou bien la femme s'en rend coupable. Pour l'homme, un caprice d'une heure est une tache qui ternit à peine le miroir d'une foi jurée, d'un amour sublime et immaculé; peu d'instants après, un nouveau baiser, plus ardent que les autres, imprégné de l'âcre senteur du remords, peut raviver l'amour, et rendre l'infidélité passagère impossible pendant de longues années. Le caprice amoureux alors peut être le blasphème qui jaillit des lèvres d'un saint, mais que lave l'onde pure d'une ardente prière. C'est la faiblesse d'un robuste coureur, qui peut butter contre une pierre, mais,

plus fort reprend la route, et peut cent fois regnagner le temps perdu. Le caprice amoureux, chez la femme, peut en un seul instant procréer un bâtard, empoisonner le lait et le miel d'une famille entière; il peut ternir toute une génération de haines fraternelles, de douleurs infinies; il peut déborder en un vaste champ, inonder chaque chose d'amertume et de fiel; chez l'homme c'est tache, chez la femme gangrène; chez l'homme piqûre d'épingle, chez la femme carie des os; chez l'homme feuille qui tombe, contravention, remords d'une heure, chez la femme ouragan capable de déraciner une forêt, crime, moment d'infamie que le temps n'efface pas.

O femmes amoureuses, femmes saintes qui avez beaucoup aimé et qui avez péché, ne craignez pas de trouver dans mon livre une malédiction, un anathème sans rédemption. Non, si la société exige justement de vous la fidélité la plus absolue et une vertu sans tache, elle doit en revanche vous accorder le droit d'aimer, elle ne doit pas vous jeter pieds et poings liés en un mariage infâme, telle l'esclave africaine sur le pont d'un négrier. Aujourd'hui que nos soi-disant contrats d'amour font presque toujours du mariage une prostitution jurée, personne n'a le droit de vous jeter la première pierre. Votre péché est ignorance et scélérates sont les conséquences de votre faute. Mais quels sont les vrais coupables, sinon

les hommes qui créèrent des lois infâmes et vous dénièrent le prime et l'ultime droit de l'amour : le libre choix. Je réserve toutes les malédictions, les flétrissures et les condamnations pour ces hommes qui se nourrissent, vautours rapaces, de la charogne que leur jette le cloaque de la société moderne. Tout mon mépris, tout mon dégoût vont à ceux qui, impunément, infestent notre société de bâtards et d'adultères, qui vivent et jouissent de la corruption sociale, comme la vermine des immondes sucs du fumier humain. Si le code ne s'occupe pas d'eux, c'est par cet excès de pudeur qui empêchait les lois antiques de compter le parricide dans l'échelle des crimes. Pour moi, je les place au-dessous de l'espion et du traître, au-dessous du filou et de l'assassin, au-dessous de ce qu'il y a de plus bas et de plus lâche dans l'espèce humaine. Lorsque je m'occupe d'eux, je n'ai point assez de nausées à leur cracher à la face, avec mes invectives, pour faire trembler leur cœur avili. Ainsi doivent agir tous les honnêtes gens.

Quant à la femme malheureuse qui aime, mais ne pèche que parce que la civilisation moderne, notre société infâme lui refuse tout droit à l'amour, je ne puis que lui répéter la sublime parole de Christ : « Il sera beaucoup pardonné à qui a beaucoup aimé ».

---

# CHAPITRE XXII

## LE PACTE D'AMOUR. — APHORISMES SUR LE MARIAGE

L'amour n'est pas seulement une volupté donnée et rendue, un entrelac et une dissolution de nœuds instantanés, mais un pacte entre deux créatures qui, après s'être données l'une à l'autre, peuvent en un instant avoir créé une famille, peut-être même un peuple. Chez l'homme, l'amour est aussi une fécondation, mais il est avant tout une pénétration de deux existences, une combinaison de rapports nouveaux, une modification profonde de la manière d'être d'un homme et d'une femme. Même chez les peuples les plus bas, où la morale n'est que l'intérêt défendu par la force, et le sacrifice une duperie; même chez les peuples où l'on enterre la mère toute vivante quand elle est vieille, où l'on fête victoires et vengeances dans une mare de sang, même là, l'amour est lié par un pacte tacite ou juré. La prostitution

elle-même est un pacte qui peut durer une heure, ou une minute, mais elle est toujours un pacte ; de toute manière la vente et l'achat de la volupté ne peuvent fonder une famille, une tribu, un peuple, et l'homme le plus libertin ou le plus sauvage sent un bien autre besoin que celui de féconder une famille; il éprouve le besoin d'aimer une femme. Or, aimer ne veut pas dire posséder pour longtemps et pour longtemps désirer et défendre et protéger; cela signifie prendre la responsabilité devant la nature de la faiblesse d'une créature et de la violence d'une autre, de l'avenir de l'être que nous avons procréé et mis au monde.

Pendant neuf mois la femme fécondée est plus faible et plus vulnérable; la femme qui enfante est une créature blessée; la femme qui allaite ne peut fuir ni se défendre; l'homme enfant, pour longtemps, est très faible et sans armes. Et voici que l'homme qui a aimé, même pour un seul jour, une compagne, en devient pour longtemps l'ami et le protecteur, sans cesser pour cela d'en être l'amant. Voilà la forme la plus simple du pacte nuptial, qu'on trouve en une foule de peuples peu élevés, et que nous étudierons dans l'*Amour dans l'humanité.* Bien que la femme sauvage s'appuie, affectueuse et confiante, sur l'homme qui l'a fécondée, il se trouve souvent que l'homme, pendant que sa compagne ne peut être sienne,

féconde alors d'autres femmes qu'il réunit à sa propriété, et qu'il les protège avec la même dévotion, avec la même affection que la première femme. L'homme faible ne parvient pas à avoir plus d'une femme, et souvent même doit s'en passer, car les très forts et les très puissants en ont beaucoup, qui vivent toujours entre elles dans la meilleure intelligence, et ne se montrent point jalouses l'une de l'autre.

Une polygamie limitée à peu de femmes est la forme la plus commune de la société humaine dans les basses races, et cette coutume s'est tellement ancrée dans notre organisme, que même dans les formes les plus hautes de la civilisation, là où la morale et la religion n'apportent pas leur vigoureux soutien, la monogamie chancelle et tombe, pour laisser la place à une polygamie plus ou moins avouée ou cachée.

Nous cependant, nous ne devons nous occuper que de notre société européenne où le pacte d'amour n'a qu'une seule force morale, le *mariage*, bien qu'il prenne des formes diverses appartenant au domaine de la pathologie : tels la *prostitution*, l'*adultère*, le *concubinage*.

De la prostitution nous avons déjà parlé : c'est une vente de la volupté, c'est une possession de corps sans amour, c'est une baraterie et un artifice de la nature. Que celle-ci, trop souvent cruelle fasse naître une nouvelle créature d'un embrasse-

ment ainsi vendu, elle naît avec la marque de l'infamie au front, et, fille anonyme du vice, elle est jetée par la société dans le recoin le plus obscur de ses souterrains, là où elle met les choses qu'elle veut cacher, désavouer ou laisser mourir.

La prostitution est une soupape de sûreté, par trop nécessaire encore dans une société immorale, hypocrite et très mal constituée, et elle tend à prouver avec une cruelle éloquence qu'une foule d'hommes ne peuvent aimer, que le plus grand nombre des hommes ne doit pas aimer.

Nous avons également parlé de l'adultère, rapine faite dans la maison d'autrui; nous avons dû aussi nous entretenir de ce très grand crime d'amour : une convention secrète de deux traîtres qui, à l'ombre d'un pacte social et sacré, violent la foi de la famille et remplissent le monde de bâtards, pacte infâme des voleurs et des proxénètes qui dans l'obscurité assassinent leur victime et la cachent dans les pièges et les fissures de notre code civil.

Le concubinat est dans une foule de sociétés imparfaites, et aussi chez nous, une forme du mariage à qui manque seulement la consécration religieuse et civile. Il est méprisable plus dans ses origines que par la nature du pacte qu'il suppose, attendu que s'il devait durer éternellement, appuyé seulement sur la parole d'honneur de deux êtres qui s'aiment, il serait un vrai et propre ma-

riage, scellé par la fidélité des deux amants. Pour un trop grand nombre cependant, le concubinage obscur ou honteux est une débauche domestique devenue coutume; c'est la vulgaire habitude de coussins moisis ou bien un lit d'hôpital. Né entre les pantoufles et le bonnet de nuit, entre les bâillements d'une digestion pénible et les conseils des médecins hygiénistes, il tient de la prostitution et de l'adultère sans avoir les ivresses de l'un ni les âcres remords de l'autre. C'est un vulgaire tire-laine qui fait des excuses au public et s'humilie et pleure quand le coup est raté; c'est quelque chose de bas, de populacier, de honteux, qu'on ne confesse pas publiquement, et que l'on cache comme une plaie à la jambe ou bien une dent postiche; il avilit l'amour aux proportions d'un faux génie, il rabaisse l'épouse et élève la servante; c'est un vilain, parvenu qui peut se bien vêtir, mais qui pue toujours l'écurie; c'est une créature méprisable, tolérée et souvent aussi ridicule. Et pourtant, dans le concubinage tombent une foule de célibataires qui, riant du mariage et le méprisant, adorant l'indépendance, glissent peu à peu sur cette pente glissante, qui ne possède ni la dignité du mariage, ni les orgies de la prostitution; qui n'a ni les splendeurs d'une passion ou d'une vertu, ni la libre ivresse d'une facile volupté qui s'achète et s'oublie.

Et ces détracteurs du mariage procréent souvent un fruit inédit de leurs quotidiennes et hygiéniques expansions, et sans avoir le saint orgueil de s'entendre appeler pères, laissent cependant des enfants que la société justement ne reconnaît pas, parce qu'elle ne sait comment les nommer. Non, je le dis franchement et sans rougir, la prostitution m'inspire la pitié qu'on ressent pour une infirmité morale de l'humaine famille ; le concubinage me fait reculer d'horreur. Devant la première, je me sens médecin, je lui tâte le pouls et je cherche les remèdes ; devant la seconde, je ne sens en moi qu'un vengeur prêt à flageller. Si dans l'amour vous ne voyez que la volupté, si pour vous l'amour n'est pas un sentiment mais un besoin, pourquoi n'achetez-vous pas l'amour animal, que seul vous comprenez ? Allez au temple de l'amour vénal et là rassassiez votre soif ; il y a des vins de toutes les couleurs et de tous les prix, il y a un tarif pour les baisers et une hiérarchie pour les débauches ; entrez, vous serez servi ; la société moderne est ingénieuse, pitoyable et généreuse. Si au contraire vous aimez à avoir une femme avec qui partager les peines obscures de la vie quotidienne, avec qui partager le pain et le lit, pourquoi ne lui donnez-vous pas la dignité d'épouse ? Pourquoi ne consacrez-vous pas l'amour par un pacte d'honnête homme et d'homme civilisé ? Pourquoi ne donnez-vous pas à vos enfants

le baptême civil des hommes? Amphibies de l'amour et de la faute, faites vous chair ou poisson, mais soyez quelque chose.

A la façon dont est constituée la société moderne, le concubinage est une chose vile qui enlève au caractère toute vigueur et toute dignité, qui coupe les derniers fils qui retiennent l'organisme social droit dans l'ornière du devoir, qui abâtardit tous les rapports d'homme à homme, d'homme à femme, de père à fils. Quand on se refuse à assumer toute responsabilité morale, quand, par inertie, ou par ignorance, ou par scepticisme, ou par toutes ces raisons, on renie la première souveraineté du père et de l'époux, les droits que ne refuse pas le sauvage nu et anthropophage, on devient, dans la société moderne, une sorte d'insoumis qui a la liberté à condition de vivre constamment sous la surveillance de la haute police, une espèce de brigand toléré qu'on ne peut condamner faute de preuves. Cent fois mieux vaut la prostitution avec ses hontes et ses ignobles infirmités! L'opinion publique, les lois, les livres doivent flageller avant toute chose et clouer au pilori du ridicule et de l'opprobre ce pacte bâtard du concubinage et lui refuser toute approbation, tout consentement, toute tolérance. Que les femmes qui peuvent, plus que les lois, être les vengeresses de cette honte sociale, flagellent aussi de leur mépris ces amphibies de l'a-

mour en leur refusant leurs caresses et leur estime, et en leur démontrant à toute heure du jour avec un art cruel, combien les voluptueux aromes du vrai amour, sont différents du pot-au-feu quotidien du concubinage domestique.

L'homme de race élevée, et qui aspire au nom d'homme civilisé, doit être monogame, et ne pas consacrer ses amours par un autre pacte que le mariage. Pourtant la société moderne a su préparer aux hommes un amour tellement parfait qu'il rend le mariage impossible pour beaucoup et périlleux pour tous. Mais encore? Après avoir pris ce naïf au trébuchet, elle le laisse nu et sans armes, en proie aux attaques de tous, et, bien qu'elle lui ait enlevé la liberté de ses mouvements, elle l'avilit et le prostitue, en fait le sujet, dans le roman ou sur le théâtre, de ses plus cruels sarcasmes, puis l'écrase sous le ridicule après l'avoir blessé à mort dans ses lois.

Le mariage, tel qu'il est aujourd'hui, est une institution corrompue qui veut être profondément réformée afin de pouvoir revenir à sa dignité naturelle. Ce n'est pas en vain que les hommes prennent pour témoins de ce pacte les plus hautes autorités du monde humain, la religion avec ses mystères, le code avec ses serments. Aujourd'hui, ces dieux sont tombés par décrépitude de leurs trônes olympiques; la religion a été destituée par l'autorité civile, et elle n'est prise à témoin de nos

serments que par ceux auprès de qui ne résonne pas en vain le nom d'un Dieu régulateur des choses humaines. Pour beaucoup trop, l'idéal religieux est mort, plus vite qu'il n'aurait dû; il est mort avant que ne lui fût né son successeur, et le mariage est devenu un contrat purement civil, ce qui n'empêche qu'il ne soit souvent un contrat infâme.

Le pacte nuptial, aujourd'hui, n'est trop souvent qu'une prostitution jurée; c'est l'échange honteux d'un capital et d'un blason dans les classes élevées; une fabrique de prolétaires sur une vaste échelle dans les basses classes. Le mariage, aujourd'hui, est une des plus fécondes sources de malheur; c'est un lent poison qui atrophie le bonheur domestique, la moralité du peuple, le développement économique des forces du pays. Le mariage est souvent une patente qui donne la liberté irresponsable à la femme et une polygamie facile et impunie à l'homme; c'est un masque hypocrite de vertu, dont la société moderne se couvre le visage; c'est un sauf-conduit qui justifie toute contrebande de fidélité, tout parjure, toute trahison; c'est une bannière qui tour à tour couvre le marchandage d'esclaves domestiques, ou l'échange d'une facile luxure, ou une bigamie tolérée avec une haineuse longanimité par l'offenseur et l'offensé.

Le mariage, dans la société moderne, est la plus cruelle, la plus coupable parodie de la fidélité, du

serment, de l'éternité. Aujourd'hui, la femme est jeune fille ; pour elle la plus mince peccadille est un crime. Si elle devient mère, elle sera signalée comme infâme à l'indignation publique, le séducteur sera traîné devant la cour d'assises, puis, de là, aux galères. Demain, aux lois de la nature elle aura ajouté une loi écrite et un serment : le péché devrait donc être cent fois plus grand aujourd'hui qu'hier, et le séducteur devrait, pour crime de haute trahison, être tiré à quatre chevaux. Rien de tout cela ; les liens du mariage sont lâches, à travers ses chaînes on peut passer commodément et facilement. Vierge, la femme est punie pour s'être aperçue qu'elle était femme ; femme, sous l'aile très large d'un contrat juré, elle accueille, amicalement, maquereau, séducteur et bâtards. Le mariage moderne est une maison de prostitution où l'on entre sans rougir ni payer ; le patron de ce mauvais lieu autorisé, vous accueille lui-même à la porte avec un gracieux sourire sur les lèvres et une poignée de main. Comment et pourquoi ne pas profiter d'une aussi généreuse providence, comment et pourquoi ne pas porter au ciel une institution si morale, si commode, si douce?

Toutes les sociétés européennes ne sont pas aussi corrompues que la nôtre et la société française, et le mariage y a d'autant plus de dignité qu'il est moins hypocrite et intéressé. Notre immo-

ralité se montre même dans le pacte nuptial parce que nous avons perdu la religion de l'Olympe et que nous n'avons pas encore acquis celle du devoir; nous sommes profondément immoraux dans le pacte plus sacré de la famille, parce que nous sommes mal élevés et parce que nous sommes ignorants. Le vice et la corruption sont, cent fois sur cent, fils de l'ignorance. Pourtant le mariage est la pierre angulaire de la famille, et avec les familles se font les peuples, et cependant le pacte nuptial doit être le lien le plus doux, le plus sain, le plus inviolable de la société humaine! Que peut-on espérer d'un peuple qui n'est plus religieux et qui à la place du serment met un parjure? Que peut-on espérer d'une société qui a fait de l'adultère une institution, d'une société pour qui le nom de bâtard n'est plus une note d'infamie!

La pacte nuptial doit être réformé dans les coutumes qui le préparent et dans les lois qui le soutiennent; la première réforme ne peut être que très lente. La seconde peut être prompte, peut se faire demain, pour peu que le législateur le veuille. Le mariage doit être un libre, un très libre choix, tant du côté de la femme que du côté de l'homme; il doit être l'élection des élections, l'élection type. Chez nous, au contraire, il n'y a que l'homme qui choisisse. La femme presque toujours accepte et subit le choix. C'est plutôt une

plaisanterie qu'un moyen de défense de dire que la femme a toujours le droit supérieur de prononcer un *non*, quand elle est agenouillée devant l'autel ou assise devant M. le maire. Autant vaudrait dire qu'un homme poursuivi par cent loups enragés et suspendu sur le bord d'un abîme est libre de n'y pas tomber. Circonvenez une jeune fille ingénue et inexpérimentée de tout l'arsenal solennel de l'autorité paternelle, de l'autorité maternelle, des devoirs religieux, des devoirs filiaux; tenez-la toute sa vie dans la retraite, et poussez-la chaque jour, chaque heure, chaque minute là où vous voulez la conduire; puis, venez me dire qu'elle est libre de refuser ce qu'on lui impose, et ce qu'on lui impose de force. Dites-moi si le *non* timide, qu'au plus profond de sa poitrine prononce son cœur, est capable de se faire entendre au-dessus du chœur de *oui!* que tout le monde crie, clame, chante, fait éclater autour d'elle! Et, quand les parents sont sincères, quand ils croient de bonne foi laisser à leur fille le libre choix d'un époux, comment jamais cette élection peut-elle être sincère et libre, puisque la jeune fille est dans une ignorance complète du monde humain? Comme si l'on pouvait choisir sans distinguer et distinguer sans connaître! Votre fille n'a peut-être pas parlé à dix hommes jeunes et beaux qu'elle pourrait aimer. On lui a dit et répété mille fois que l'amour était une faute et on a réuni autour de

ses chastes désirs de tels monceaux de crimes, de fautes inouïes, qu'elle ose à peine regarder le nez d'un homme qui ne soit pas un vieillard. Et même quand, pudiquement audacieuse, elle aurait voulu regarder les hommes face à face, qu'en aurait-elle connu? Rien autre chose que la surface! Quand a-t-elle jamais pu étudier le cœur humain? Quand a-t-elle pu distinguer en lui les phases du désir, de l'hypocrisie et de la séduction? Quand a-t-elle pu conjuguer avec un homme les temps divers du verbe *aimer*, avec un homme qui lui dise qu'il l'adore? Quand l'avez-vous jamais laissée seule avec les armes toutes-puissantes de son innocence pour combattre contre l'amour vrai ou contre l'hypocrisie, contre la passion vraie et le désir de la volupté? Et vous dites qu'elle est émancipée, que vous lui laissez le libre choix? Triple menteur, cent fois imbécile!

Rousseau, qui de temps en temps, entre deux bouffées de bile et une déclamation hystérique, lisait bien et très avant dans le cœur humain, disait que dans les sociétés où les jeunes filles sont les plus faciles, les femmes sont plus vertueuses qu'ailleurs ; et cette vérité se confirme de l'observation plus superficielle des sociétés européennes et américaines. La cynique et grossière objection que les Allemands et les Anglais, gens très froids vivant sous un ciel glacé, se peuvent plus impunément permettre l'union d'Adam et d'Ève, ne tient

pas debout. Les passions humaines sont un maître bien plus puissant que ne le sont les latitudes et les longitudes ; et d'autre part, là où une race méridionale aime sous un ciel d'outre-mer, là où la grande beauté des femmes excite les ardents désirs de leurs adorateurs, au milieu d'une vie facile et expansive, les femmes sont beaucoup plus vertueuses que chez nous, et cela parce que les jeunes filles sont libres, très libres avant de fixer leur choix, et parce qu'elles étudient et connaissent les hommes mieux que les petites filles ignorantes qui grandissent dans nos écoles et dans nos couvents. Dans ces pays et dans beaucoup d'autres, le manque de dot et la facilité de s'enrichir par le travail apportent une grande dignité au mariage, car aucun époux ne cherche une dot et aucune épouse n'est vendue.

Tant que nous ne donnerons pas à la jeune femme une éducation libérale et sage afin qu'elle puisse bien choisir ; tant que nous ne lui donnerons pas un droit d'élection égal à celui que possède l'homme, nous ne pourrons pas rehausser le mariage. La conscience commune à deux individus de s'être librement choisis et de s'aimer en dehors de toute pression d'autorité, de préjugés ou d'ambition, est la pierre sacrée sur laquelle reposent les temples les plus splendides de la félicité conjugale.

Je ne crois pas cependant aux subites et irrésis-

tibles amours, ni à la félicité future de deux époux, qui, sans un brin de paille pour tresser leur asile, veulent élever un temple d'amour en rase campagne, parmi les frimas et la misère. Non, le mariage est amour et ne doit pas être autre chose qu'amour. Mais l'amour est nu et il veut être vêtu; l'amour est délicat et veut être protégé contre les vents et les froideurs; l'amour est fécond et il lui faut du pain et du vin pour faire vivre les petits anges qui naîtront dans son jardin. La jeune fille doit savoir tout cela d'avance; toute notre autorité ne doit servir qu'à temporiser, à imposer la patience aux amants, et elle suffit seule bien des fois à évaporer des désirs fugitifs, tandis qu'elle renforce le vrai amour. Mais dans tous les cas et toujours le choix doit être libre, et, pour le préparer, l'éducation de notre fille doit être plus sincère, plus franche, moins hypocrite, moins fausse. Faites l'éducation de la pudeur et de la dignité personnelle dans votre créature, et vous verrez qu'on n'entrera presque jamais dans la forteresse qu'ainsi vous aurez voulu garder. La défiance perpétuelle suscite beaucoup de fausses alarmes, excite dans beaucoup de natures légères ou chatouilleuses l'envie du dédain ou de la vengeance. La défiance toujours armée me donne une piètre idée de la vertu des mères : peut-être se souviennent-elles d'avoir assez mal résisté aux tentations et s'efforcent-elles par tout moyen de les

éviter au lieu dé renforcer les énergies qui doivent défendre la vertu.

Le choix libre de la femme est dans notre société d'autant plus important que la femme n'ignore point que, dans le mariage, elle trouve une liberté infinie : qu'elle devine aussi peut-être que, lors même qu'elle n'aimerait point l'époux officiel, elle pourra aimer et être aimée.

Quand une société est imprégnée tout entière d'adultères et d'hypocrisies, la jeune fille, chaste et ingénue pressent certaines choses qu'elle ignore et qu'elle n'ose s'avouer à elle-même. Trop souvent parfois, sans quitter le nid domestique, elle connaît de combien d'infamies se peut souiller la famille; peut-être même s'est-elle répété intérieurement : « Je ne pécherai pas, mais... je pourrais aussi pécher impunément ». Le libre choix est la meilleure garantie de la foi ; c'est la pierre angulaire sur laquelle se cimentent les véritables droits naturels d'une fidélité réciproque. Nul n'a le droit de jeter la première pierre à la femme adultère, lorsqu'elle a été traînée ignorante à l'autel. Nulle épouse ne peut être condamnée, qui a été obligée de signer le pacte, non comme femme et comme amante, mais comme victime et comme esclave. Si, par piété filiale, elle a enfin obéi, comptant sur votre foi, alors que vous l'avez pour toujours liée à un homme ignoble, elle est pure de tout péché et l'adultère et les

malheurs de l'avenir retombent sur vous, qui êtes les vrais coupables, qui êtes les infâmes, impunis par la société moderne. Quand, au contraire, les deux époux se sont véritablement aimés, quand, librement, ils se sont pris les mains pour parcourir ensemble les sentiers de la vie, alors eux seuls sont responsables de leur infidélité, eux seuls doivent en subir les hontes et les misères. Ils n'en peuvent accuser l'autorité paternelle, ni les lois sociales; eux seuls ont péché, eux seuls doivent dévorer en silence le pain amer du repentir; la société n'est pas responsable et se lave les mains. Avez-vous pris le désir pour de l'amour, la volupté pour de la passion? Subissez les conséquences de votre faute.

Aussi en regard de la facile infidélité née du peu de liberté que nous laissons à la femme dans le mariage, avons-nous semé sur ce terrain les orties et les épines, dont chacun récolte la part qui lui revient, comme membre d'une société hypocrite et gâtée. Toujours nous méprisons la culture de la femme et la tournons en ridicule; toujours nous nous attendrissons généreusement sur ses coquetteries; pour peu qu'elles soient gracieuses, nous lui pardonnons son ignorance, sa puérilité, son inconstance, pour peu qu'elle soit élégante, pour peu qu'elle chante avec goût et danse avec volupté; nous l'adorons, pour peu qu'elle soit un animal aimable, charmant et

amusant. Parmi ces petits animaux gracieux, formés à notre image et à notre ressemblance, nous choisissons celle qui doit être notre épouse, la mère de nos enfants; puis, la jeunesse passée nous crions parce que la plante que nous avons cultivée ne peut nous donner de fruits. Toutes les forces de la vie se sont unies pour faire naître des pétales, nous restons étonnés et navrés du résultat de notre art, et nous demandons des semences après que nous avons coupé toutes les étamines de la féconde nature. Quand la fleur de la beauté est passée, nous voulons trouver en notre compagne l'amie choisie, qui nous aide aux luttes du labeur et de l'ambition; mais le petit animal gracieux n'a pas été élevé pour ces nobles choses, et, pleurant, répond à nos désirs par ces mots : « Je ne sais, je ne puis. »

Toutes ces réformes qui doivent relever le mariage, ne s'obtiendront que lentement, par le progrès de l'éducation et des mœurs; par la moralité qu'augmentera la science et non la peur; par un respect plus profond de la liberté de la femme, laquelle doit être enfin relevée de ce niveau si bas, où l'a laissée jusqu'à ce jour la civilisation moderne. Une réforme cependant peut être faite sur-le-champ dans les lois qui régissent le pacte nuptial : elle se fera par l'adoption du divorce.

Nous voulons le divorce, parce que nous avons

une haute estime pour le mariage, et la dignité humaine ; nous voulons le divorce, afin de resserrer d'un lien plus intime le pacte juré entre un homme et une femme. Ce n'est point la férocité des lois qui moralise un peuple : la peine de mort n'a jamais empêché un seul crime. Ce n'est point l'indissolubilité édictée qui maintient la sainteté d'un pacte, mais bien la conscience de l'avoir librement juré. C'est une ancienne et vulgaire objection que celle de répéter que la loi doit s'adresser non aux honnêtes gens qui, pour faire le bien, n'ont point besoin de codes, mais au vulgaire inconstant et léger, qui pourrait rompre chaque lien d'un pacte sur lequel s'appuie l'édifice social. Là où le ver rongeur du vice attaque le parchemin du pacte nuptial, tout lien se brise malgré la loi et à sa grande confusion, les fils dispersés, divisés ou tolérés, les époux ni unis ni désunis, portant l'anneau de cette chaîne de galériens, multiplient à l'infini le concubinage et la prostitution.

Se savoir libre est un des majeurs besoins de l'homme civilisé ; se savoir libre, donne le courage du sacrifice et de l'héroïsme, tandis qu'un pacte qui lie éternellement, et sans aucune participation de la volonté, enlève toute dignité, et tout mérite à la fois.

Plus on s'élève dans la voie du progrès et de la civilisation, et plus sensible devient notre cou à

toute espèce de joug; fût-il enguirlandé de roses et capitonné de velours, un joug humilie toujours l'humaine dignité. Du reste, si la psychologie et le droit ne fournissaient pas des raisons *a priori* pour demander le divorce, ce serait l'immense expérience des sociétés européennes qui ont ouvert dans leurs codes cette soupape de sûreté, capable de délivrer deux victimes désespérées et non pas de relâcher un seul anneau des chaînes heureuses portées par ceux qui sont nés et qui ont grandi pour vivre ensemble dans la félicité. Ce sont les sociétés les plus morales, celles qui ont le plus haut concept de la liberté et de la responsabilité humaine, qui ont inscrit le divorce parmi leurs lois. Et cependant, un nombre infini d'individus en profitent, car, à mesure que croît la moralité et que s'élève le niveau intellectuel d'un peuple, les demandes en divorce se font plus rares. Le législateur, du reste, a cent moyens pour l'enrayer, pour l'endiguer, afin qu'il soit la légitime défense de la dignité humaine et non une excitation au vice et au parjure.

Peu de personnes de nos jours osent combattre le divorce par des arguments tirés du bonheur des époux, mais beaucoup défendent encore l'absolue indissolubilité du mariage, comme la plus sûre garantie qu'aient les enfants contre toute aventure. Dans les unions stériles, on ne saurait donc opposer cet argument au divorce, mais, en pré-

sence d'enfants abandonnés et séparés, nous sentons notre cœur se gonfler de sanglots et nous n'osons plus demander la suprême réforme. Cette tristesse profonde qui éclate spontanément à la vue des membres disjoints d'une famille, est certes pleine de pitié, mais cette pitié manque de sagesse.

Les rancœurs rageuses d'une union malheureuse sont telles que les convulsions journalières des petits enfants; cachées sous l'herbe comme serpents envenimés, elles se mordent et s'excitent chaque jour, et cette union rapproche ainsi un bourreau et une victime, un tigre et un agneau. Que de fois l'impossibilité du divorce, engendrant le concubinage sous ses formes les plus laides et les plus repoussantes, donne aux enfants ce joyeux spectacle d'un père ou d'une mère qui, se haïssant à mort, se provoquent chaque jour avec l'ardeur de la vengeance, et, dans le nid de la famille, profanent la sainteté d'un pacte que la loi maintient fermement, mais qu'eux ont lacéré d'horribles outrages et dont ils se jettent sans cesse à la face les lambeaux sanglants. Au jour du divorce, les enfants suivront les attractions morales de l'affinité élective, et celui qui aura le plus de cœur assumera le plus de sacrifices et d'abnégations. Et les pauvres créatures auxquelles le sort a refusé la joie suprême de se sentir étreintes à la fois par quatre bras amoureux, pleureront la doulou-

reuse séparation sans blasphémer et souffriront sans se désespérer. La famille ancienne se meurt, mais elle meurt avec dignité et dans un silence religieux; telles qu'elles sont, des centaines de familles vivent dans une agonie continuelle, qui est à la fois torture et affront, malédiction et trahison.

Le divorce doit être au plus tôt inscrit dans nos lois; les époux heureux le réclament pour raffermir leur propre dignité, blessée par un lien tyrannique; les malheureux le réclament à genoux, que la fatalité ou la faute ont condamnés à la plus grande des tortures humaines, la torture d'un esclavage sans rachat, d'une captivité sans repos, d'une blessure sans baume, d'une douleur sans espérance.

Comme appendice à ce chapitre, je transcris ici quelques aphorismes que je voudrais voir lire et relire par quiconque est sur le point de prendre femme ou mari.

I

Prendre femme par raison d'hygiène, vaut autant que de se jeter à l'eau pour éteindre sa soif.

II

Prendre femme pour s'enrichir, est vilenie et fabrique féconde de cornes.

III

Prendre femme pour s'appauvrir, est stupidité et crime. Mettre au monde des prolétaires, est l'une des plus grandes responsabilités que puisse assumer un homme.

IV

Prendre femme pour faire quelque chose, est balourdise et semence féconde de cornes.

V

Prendre femme ou mari pour dépiter autrui, c'est se tuer soi-même pour se venger d'un ennemi.

VI

Prendre femme ou mari pour ajouter un titre à son propre nom, c'est acheter un prix fort cher une bagatelle de nulle valeur.

VII

Prendre femme pour avoir une belle femme, c'est payer trop cher un lopin de terre d'où l'on contemple un ciel qui appartient à tout le monde.

VIII

Prendre femme pour posséder une belle femme, c'est presque toujours vendre l'héritage paternel pour un plat de lentilles.

IX

Avant de se marier, il convient de méditer longuement devant une glace et devant un coffre-fort.

X

Supposez toujours, avant de mesurer vos forces, que votre femme est la créature la plus chaste du monde, mais admettez qu'elle peut être la plus libertine des créatures chastes.

XI

Pour prendre femme dignement, il convient toujours d'avoir double santé, double force, double rente de ce qui est absolument nécessaire.

XII

Avoir le nécessaire pour prendre femme, c'est aller pieds nus dans la neige et voyager avec un morceau de pain bis sous le bras.

XIII

Avant de prendre femme ou mari, il convient de lire deux fois au moins les œuvres de Malthus.

XIV

Item, lire et relire l'histoire émouvante des cocus célèbres et des bâtards illustres.

## XV

Item, lire et relire Kempis, Jérémie, et le livre *De Virginitate* de saint Ambroise, et la *Physiologie du mariage* de Balzac.

## XVI

Si une jeune fille croit faire acte d'héroïsme en épousant, pour faire le bonheur de ses parents, un homme qui lui est antipathique, elle se trompe grandement. Il n'est ni autorité paternelle ni bénédiction maternelle qui puissent remplacer l'amour, et beaucoup de ces héroïnes finissent par être des adultères.

## XVII

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les mariages excellents soient rares, car dans la construction d'un mariage parfait il entre tant et de si rares matériaux, qu'à les assembler tous il faut une grande habileté et une fortune *extra-grande*.

## XVIII

L'analyse élémentaire d'un mariage excellent m'a donné les résultats suivants :

| | |
|---|---|
| Amour réciproque, ardent, profond, extrêmement tenace. . . . . . . . | 9,000,000 |
| Bonté chez la femme . . . . . . . . | 100,500 |
| Esprit chez l'homme. . . . . . . . . | 100,500 |
| Patience chez la femme. . . . . . . . | 130,100 |

| | |
|---|---|
| Ambition chez l'homme. . . . . . . . . | 150,200 |
| Pudeur chez la femme. . . . . . . . . | 120,000 |
| Luxure chez l'homme. . . . . . . . . | 180,000 |
| Sens esthétique chez tous deux.. . . . | 100,200 |
| Richesse chez tous deux. . . . . . . | 50,100 |
| Myopie chez la femme. . . . . . . . | 20,100 |
| Presbytisme chez l'homme . . . . . . | 20,000 |
| Jalousie chez la femme . . . . . . . | 0,000 |
| Jalousie chez l'homme. . . . . . . . | 8,300 |
| Grâce, délicatesse réciproque (quantité impondérable) . . . . . . . . . . . | 10,000,000 |

XIX

Prendre mari, parce qu'une femme doit de toute façon se marier, est un des préjugés les plus grossiers et les plus féconds en malheur.

XX

La civilisation moderne prépare à la femme la chère possibilité de vivre heureuse dans le célibat.

XXI

L'idée d'être achetée et vendue doit être pour la femme cent fois plus humiliante que celle de ne point trouver de mari.

XXII

Pour l'homme comme pour la femme, faire fonds sur le mariage, c'est mettre beaucoup de probabilité de bonheur dans le plateau de la balance. Il advient souvent en ce cas ce qui est écrit

dans l'Évangile, que les derniers seront les premiers.

XXIII

La hâte en tout ce qui regarde l'amour est assassinat du bonheur à venir.

XXIV

Fabius Cunctator doit être le saint auquel doivent adresser leurs vœux, les parents, les amants et les amantes pour arriver à unir leurs désirs souvent divers et contraires. Attendre, attendre, attendre, voilà la vertu des vertus, l'art des arts, le secret des secrets.

XXV

L'attente guérit les caprices et raffermit le véritable amour. L'attente brûle les fausses amours et ennoblit les vraies ; attendre veut dire être sincères, être prudents, être bons, être saints.

XXVI

Le mariage n'est point seulement une question d'amour, ni d'hygiène, ni d'économie sociale, ni de beauté, ni de sentiment, ni d'accord de deux pensers ; ce n'est point la satisfaction pure et simple d'un ardent désir, ni une affaire ; mais une juste harmonie de toutes ces choses diverses.

XXVII

L'amour est le meilleur parrain du mariage ;

l'estime réciproque en est le plus fidèle ami.

XXVIII

Le mariage de l'homme trop jeune et celui de l'homme trop vieux peuvent avoir la même origine, immonde et périlleuse, la luxure.

XXIX

Le mariage de l'homme jeune avec une femme vieille ou celui de l'homme vieux avec une femme jeune est presque toujours un trafic illicite. Le mariage de deux vieillards est une raillerie innocente ou une caricature joyeuse de l'amitié.

XXX

S'unir en mariage sans se connaître, serait un crime, si ce n'était une folie.

XXXI

Se marier pour sauver l'honneur est souvent nécessaire, mais toujours horrible.

XXXII

L'on n'entre jamais impunément au temple du mariage par la porte de la faiblesse, de la prostitution ou de la luxure. L'on n'y peut entrer triomphalement que par la grande porte de l'amour et de l'estime.

XXXIII

Pour rendre heureux un mariage, plus néces-

saire est l'accord des caractères que l'harmonie des esprits.

## XXXIV

Accord des caractères ne veut point dire identité ou ressemblance, mais harmonie de choses qui, placées l'une à côté de l'autre, s'additionnent et ne se soustraient point, forment un accord harmonique et mélodieux et non une dissonance.

## XXXV

Les accords harmonieux du caractère par la félicité du mariage sont beaucoup moins étudiés que ceux de la musique ou de la gastronomie, peut-être parce qu'ils sont beaucoup plus importants. Souvent sur le lit nuptial, comme à la cuisine, la *douce-amère* et l'*amer aromatique* produisent un bon effet.

## XXXVI

Ne croyez jamais à une femme qui, voulant connaître tout votre passé, jure de vous aimer quand même. Être sincère et franc ne veut point dire offrir à vos amis la fange de vos souliers; et qui n'a point un peu de fange sur le sol ou le sous-sol de son propre monde moral?

## XXXVII

Les femmes à leurs moments perdus songent à devenir jalouses même de votre passé, alors que

vous ne leur devez que le présent et l'avenir : soyez donc sincères, mais prudents.

## XXXVIII

O femmes, avant de donner le nom d'époux à l'homme que vous aimez, il faut que vous le voyiez au moins une fois après son dîner et au moins une fois en colère. O hommes, avant de faire une femme vôtre à toujours, il faut que vous la voyiez au moins une fois en chemise et que vous vous abaissiez au moins une fois à la regarder à travers le trou d'une serrure.

## XXXIX

A prendre femme ou mari, il est presque toujours inutile de demander conseil à autrui pour s'éclairer dans ce difficile problème : si vous avez la cervelle dure, vous agirez à votre guise contre le conseil de tout le monde ; si vous l'avez trop docile, vous pourrez égarer entre le oui et le non le peu de volonté que vous possédez.

## XL

Aimer sincèrement celui ou celle que l'on a choisi pour compagnon ou compagne de sa vie est un contrepoison à beaucoup de maux, un réconfort suprême dans les plus grandes amertumes, une impossibilité presque certaine d'être complètement malheureux.

## XLI

Les hommes préfèrent les choses curieuses aux choses bonnes, et les choses rares aux choses belles; c'est pourquoi dans la recherche de l'épouse se cache toujours un effort pour trouver la vierge, alors que par-dessus toute chose on devrait chercher seulement la femme.

## XLII

L'homme veuf est presque toujours un excellent mari; c'est pourquoi les femmes lui pardonnent aisément une douzaine d'années de trop.

## XLIII

L'on n'en peut dire autant de la femme veuve; chez celle-ci, pour bonne qu'elle soit, l'on sent toujours un peu l'âcreté d'un potage réchauffé.

## XLIV

Dès leur seconde édition, les mariages appartiennent à l'histoire des momies et des fossiles.

## XLV

Si vous tenez à la beauté, n'oubliez point que la plus durable est celle qui réside dans les yeux et que la plus passagère est celle qui vit sur les lèvres et dans les couleurs de la peau.

## XLVI

Si vous tenez à la vertu, n'oubliez point que la première de toutes dans le mariage est la douce bonté, la bonté tendre et passionnée.

## XLVII

Si vous tenez à l'esprit, n'oubliez point que le plus cher est celui que l'on trouve enfoui dans la pensée de l'être aimé, non celui qui appartient au public. Il est des grands hommes insupportables, il n'est point de demi-enchanteurs.

## XLVIII

Homme, crains sur toute chose la femme coquette : elle péchera cent fois plus que la libertine.

Femme, crains sur toute chose l'homme oisif : il te donnera la nausée par trop d'assiduité ou trop d'indifférence.

## XLIX

Hommes, qui voulez être heureux, craignez la femme bavarde, la femme bigote, la femme qui parle trop de sa vertu ou de sa dot.

## L

Femmes, qui voulez être heureuses, craignez les hommes qui parlent sans cesse de leurs che-

vaux et de leurs armes ; craignez Don Juan, mais plus encore Tartufe.

## LI

N'épousez jamais la fille de votre maîtresse, surtout quand celle-ci est encore vivante.

---

# CHAPITRE XXIII

## FRAGMENT D'UN TRAITÉ DE L'ART D'AIMER ET D'ÊTRE AIMÉ

Quand, à son tableau, un peintre a donné la dernière touche de pinceau ; quand le sculpteur a fait à sa statue la dernière, la plus amoureuse des caresses, tous les soupirs, toutes les palpitations de l'art sont, je le crois, réunis sur la toile, dans le marbre. Sur la palette, dans ce mince chaos de couleurs et de tons enchevêtrés, nombre d'inspirations sublimes sont demeurées comme aux limbes d'une fécondité future ; de même parmi les fragments tourmentés de la glaise et dans la blanche poussière du marbre, le sculpteur a laissé en foule des idées inachevées, des germes de la beauté à venir. C'est ce qui advient à l'écrivain. Arrivé à la dernière page de son livre, il ne sait s'en détacher, et, parmi les instruments de son laboratoire, il rencontre dispersés en désordre

des germes d'idées qu'il ne sut féconder, embryons qu'il ne put achever, fantômes qui glissèrent entre ses mains, tandis qu'avec une trop grande ardeur il modelait l'argile plastique de ses pensées.

Je ne sais si c'est le cas de tout le monde; mais il est certain que cela m'arrive presque toujours à chacun de mes travaux. Disperser ces germes, détruire ces larves semble trop cruel à mes mains paternelles; aussi je les recueille amoureusement et les enfile : telle la jeune sauvage, [dans sa course vagabonde à travers les forêts et les prés, butine les fleurs et les graines et les tresse en un collier pour son col brun et délicat.

Aphorismes, mosaïques, fragments de codes par lesquels j'ai clos plusieurs de mes livres, n'ont pas été réunis pour obéir à une irrésistible exigence dogmatique de mon esprit, ou bien avec l'arrière-pensée de conserver jalousement tout ce qui vient de moi. Il m'a paru, au rebours de ces symétriques échafaudages dressés sur un plan préconçu, travail de quelque architecte de l'encrier qui se dit auteur, il m'a paru que laisser au lecteur, en outre de l'œuvre, une poignée toute vierge de cette matière première d'où l'on a tiré cette mince ou grandiose création qu'on nomme un livre, pouvait être intéressant. Parmi les atomes et les atomes de cette matière germi-

native et féconde, le lecteur peut trouver beaucoup de graines qui peut-être sont siennes, avec lesquelles il pourra féconder et élever une plante robuste. Dans ce chaos, qui appartient à tous, la pénétration de la pensée de l'écrivain avec la pensée du lecteur sera plus intime et plus chaude.

Un livre qui aspire à vivre, à entrer dans les veines d'une génération, ou, tout au moins, à y verser une goutte de sang, doit être une poignée de main longue, brûlante, affectueuse, que l'auteur donne au lecteur. Or vous savez que deux mains qui se détachent, au dernier moment, se laissent plus profonde l'empreinte de leur contact. Aussi bien, voici mon dernier chapitre, et l'ultime poignée de main que je vous donne à vous qui me lisez.

I

On a toujours tort de n'être pas aimé : vérité éternelle comme le monde, vieille comme l'homme, immuable comme les lois qui gouvernent la physique de l'univers !

II

Chacun reçoit précisément la quantité d'amour qu'il mérite !

III

Lorsqu'on parle de mérite en fait d'amour, il faut entendre d'abord qu'on se place au dessous

ou au-dessus de la justice, car dans la balance de l'amour, la beauté peut valoir autant que l'intelligence, autant que le cœur, l'héroïsme, l'adoration.

IV

Dire à qui aime : « Soyez juste », c'est émettre la prétention la plus ridicule et la plus insensée du monde, attendu qu'un des caractères les plus essentiels de l'amour est l'injustice.

V

L'amour est la plus arrogante, la plus prépotente, la plus irrésistible, la plus colossale des injustices. Par-dessus vérité, vertu, reconnaissance, lois écrites, coutumes plus fortes que les lois écrites, il jette ses faveurs au premier venu, à la plus sublime comme à la plus basse des créatures.

VI

La mère a mis au monde, allaité, nourri pendant vingt ans de caresses et de baisers une gentille créature; elle a respiré avec elle et avec elle a dormi; avec elle, elle a veillé les nuits de douleur; avec elle, seule elle s'est réjouie des fêtes de la vie. Mère et fille ont vécu cœur avec cœur, chair avec chair, pensée avec pensée durant tous les millions de minutes qui coulent en un cinquième de siècle. Or, l'ange rose de vingt ans rencontre un jour sur son chemin une paire de mous-

taches noires, portées par une paire de culottes, et moustaches et culottes font *table rase* des vingt années d'amour. Le soleil maternel s'éclipse, glacé d'épouvante, devant la plus cruelle et la plus scélérate des injustices.

## VII

En parlant d'amour, employez le dictionnaire autant que vous voudrez, usez du plus polyglotte des dictionnaires; mais ne prononcez jamais le mot *injustice*, ce serait un non-sens.

## VIII

Un grand poète a dit :

> L'Amour qui de nul amant n'aime à être épargné.

Et il disait bien, car on entre au temple de l'Amour par tant de portes, qu'on y peut aussi entrer par la porte très basse et très étroite de la reconnaissance, en courbant le dos et en rampant. Les amours par compassion sont presque toujours affectées de vice organique, de péché originel; ce sont enfants scrofuleux guéris par l'iode et les bains salins; ce sont rachitiques redressés par l'orthopédie. Je ne les désire pour aucun de mes amis, que ce soient amours passives ou actives.

## IX

De toute façon il vaut mieux accorder un amour

par gratitude que l'implorer. Il vaut mieux être créancier que débiteur.

## X

Il y a des amours semées dans le sillon de la raison, fumées par la prudence, arrosées chaque jour par l'habitude. Ce sont des arbrisseaux droits et sains qui donnent fleurs et fruits, mais ces fleurs et ces fruits sont-ils les produits de l'amour?

## XI

Peu d'hommes de bonne santé meurent sans avoir possédé une femme, beaucoup meurent sans avoir aimé. Pour eux, l'amour est comme la faim, comme la soif; il en diffère en cela seulement qu'au lieu de s'apaiser avec du pain ou du vin, il se satisfait avec une femme.

## XII

Le ciel d'Italie n'est ni moins serein, ni moins splendide après de longs jours de nuées ou d'orage; mais, où le ciel est éternellement gris, il n'y a ni vent ni soleil qui lui puisse rendre l'outre-mer et le saphir. Il en est de même de l'amour : si c'est un amour vrai, il guérit des plus graves, des plus sanglantes blessures; il sait rallumer les cendres éteintes, se réchauffer sous une avalanche de neige; puis cent fois dormir et se réveiller cent fois, cent fois mourir et ressusciter cent fois. S'il

n'est capable d'accomplir ces miracles, c'est de l'amitié, de la luxure, non pas de l'amour.

XIII

O amoureux, ne craignez ni les tempêtes, ni les cyclones, ni la foudre; ne tremblez point devant le poignard, le poison, le tremblement de terre; rien de la calomnie, de la haine, de l'envie. Si vous voulez conserver éternelle votre flamme, toujours brillantes les gemmes de votre trésor, redoutez un tout petit insecte, le plus formidable ennemi de l'amour : le *taret de l'ennui*.

XIV

Aimer une heure est le propre de l'animal; aimer un jour, celui de tout homme; aimer toute la vie, celui des anges; aimer toute la vie une même personne, le propre des dieux.

XV

L'homme animal est polygame; l'homme *homme* est monogame.

XVI

La nature a fait l'homme polygame. C'est la très sublime mission de la femme de le rendre monogame.

XVII

Les amours contemporaines sont hypocrisie, ou

débauche, ou cynisme, ou simonie; aucune d'elles n'est le véritable amour. Les amours successives peuvent être toutes sincères, toutes ardentes, toutes divines.

XVIII

Dire que dans la vie on ne peut aimer qu'une fois, est une des très nombreuses et des plus grandes impudences dont l'amour se rende coupable chaque jour.

XIX

Qui a aimé plusieurs fois est sérieusement embarrassé pour vous dire quel est le premier, le véritable amour. Pour se tirer de l'impasse, il lui faut faire comme les naturalistes quand ils s'embrouillent dans leurs classifications; ils doivent suivre l'ordre chronologique ou alphabétique. Alors l'amour le plus ardent est le plus ancien ou celui qui commence par la lettre A.

XX

Pour émonder l'amour de ses orties et de ses ronces, le guérir de ses plaies et le redresser de ses rachitismes, le restaurer, l'ennoblir, le sublimer, en faire un nid fécond en joies, un gymnase de vertu, une seule chose suffirait : *un peu de sincérité.*

XXI

En amour le meurtre est péché véniel, les coups sont péchés mortels et sacrilèges.

## XXII

Quand l'insulte peut tuer l'amour, c'est parce que l'amour-propre était plus grand que l'amour.

## XXIII

Combien de fois l'amour n'est-il que l'amour-propre changé en luxure !

## XXIV

Celui qui se plaint pendant l'ouragan que les vitres de sa fenêtre soient mouchetées de boue, est semblable à celui qui dans la nature ne cherche que vermine et ordure ; à égale distance de tous deux se place celui qui dans les tempêtes amoureuses marque avec un poinçon les paroles malheureuses ou les gestes insolents pour les conserver au musée domestique des rancœurs.

## XXV

Pour l'amour il n'y a pas de tache, pour l'amour il n'y a pas de vilenie, pour l'amour il n'y a pas de vergogne. Sa lumière est telle qu'elle rend toute chose brillante, telle sa chaleur qu'elle réchauffe toute glace, telle sa douceur qu'elle supprime toute amertume.

## XXVI

Tout contact de mâle et de femelle est indécent

quand il n'est pas réchauffé par l'amour; toute luxure est pudique à l'ombre des grandes ailes de l'amour.

## XXVII

Ce n'est ni la pudeur, ni la vertu, ni les traités doctrinairement impudiques des casuistes qui fixent les frontières de l'honnête et du déshonnête entre l'homme et la femme; elles sont tracées par l'amour, d'une main sûre et infaillible.

## XXVIII

La femme que l'on aime, mère, sœur, fille, épouse, est toujours un ange. La femme que l'on n'aime pas est toujours une femelle, fût-elle belle comme la Fornarine, plastique comme la Vénus de Milo.

## XXIX

Au moment où l'homme et la femme ont prononcé ensemble cette chère parole : *je t'aime,* ils sont devenus, sans le savoir, prêtres d'un même temple dans lequel ils doivent conserver le feu sacré du désir. Ne jamais l'étouffer par un excès de combustible, ni le laisser éteindre par défaut d'air, ou par un trop grand froid, est le grand secret de l'amour éternel.

## XXX

En amour, le désir est un oiselet tombé du nid, qu'on donne à un enfant : il le tripote tant et le

gorge si bien de nourriture que l'oiseau meurt.

## XXXI

La luxure est très souvent la mère de l'amour, mais elle en est bien plus souvent le bourreau.

## XXXII

« Je t'aime toujours, je t'aime toujours également.... » : autre vanterie des amoureux, autre mensonge du siècle, le plus trompeur qu'ait vu la famille humaine. On aime toujours diversement, chaque jour, chaque heure du jour, et chaque minute de l'heure, l'amour se transforme et se change comme il advient des choses vivantes, chaudes et jeunes, qui mesurent leur vie, leur force et leur jeunesse à la rapidité de leur transformation.

## XXXIII

Qui peut croire que deux baisers se ressemblent, que deux caresses sont égales, n'a jamais lu l'alphabet de l'amour.

## XXXIV

*Ils te verront, ils t'ont vu, on verra, on a vu*, quatre scènes successives qui par un éternel lien se tiennent l'une l'autre dans la grande comédie ou tragédie de l'amour.

## XXXV

La poignée de main est l'ultime, le plus expressif salut de l'amitié ; il est souvent le premier pas vers la conquête de l'amour.

## XXXVI

La main ment beaucoup plus rarement en amour que les lèvres ou que l'œil ; aussi la femme la plus hypocrite ne se défie pas d'une poignée de main parce qu'elle la croit l'acte le plus innocent dans son expression.

## XXXVII.

Qui ne connaît le langage d'une main qu'on étreint, n'est pas digne d'aimer ni d'être aimé. Avec elle une' femme, la plus simple du monde, sait dire : « Restez » ou « Partez » ; avec elle, elle sait dire : « Je vous ai aimé, je vous aime, je vous aimerai. »

## XXXVIII

Combien de fois, de combien de manières une femme ne sait-elle pas dire ce mot troublant : *Peut-être?*

## XXXIX

L'amour, comme le soleil, comme toutes les grandes choses de la pensée humaine et du monde, naît et meurt en deux crépuscules : le

*peut-être* de l'espérance et le *peut-être* des remords.

XL

L'amour est une fleur, le mariage un fruit, mais la floriculture et l'horticulture sont des choses assez sœurs pour sembler jumelles, et leur fusion est une combinaison délicieuse. Pour éviter l'équivoque, il convient de ne pas demander les fleurs au verger et les fruits au jardin.

XLI

« Qui vous plaît le plus, une rose ou une pêche ? » demande stupide et vulgaire comme cette autre la plus stupide et la plus vulgaire de toutes : « Préférez-vous une maîtresse ou une épouse ? »

XLII

Le mariage, c'est l'amour en conserve.

XLIII

Dans votre amour, mettez le moins d'amour-propre possible ; mais supposez toujours qu'il y en a chez les autres la plus grande quantité possible. De cette façon vous ne blesserez pas et ne serez pas blessé.

XLIV

Le code criminel de toute nation civilisée renferme beaucoup de crimes, de délits, de transgres-

sions et une infinité de formes, de fautes et de peines. Le code d'amour ne connaît qu'un seul crime, le mensonge; qu'une seule peine, la mort.

## XLV

Beaucoup s'étonnent que de sept notes seulement nos maîtres aient pu tirer des torrents d'harmonie; qu'avec vingt lettres seulement les hommes expriment des millions de pensées. Je trouve la chose beaucoup plus simple, puisque l'amour avec trois notes seulement a su créer un monde infini de spasmes et de voluptés.

## XLVI

Ces trois notes sont : *attendre, se voir, partir*, ou, en d'autres termes, *désirer, posséder, regretter*. Quelles combinaisons, quelles variations sur ces trois notes!

## XLVII

Le désir pour le plus fort des hommes est un verre que l'on vide; pour quelques-uns, peu fortunés, c'est une mer qui a son flux et son reflux; pour les élus du paradis d'amour, c'est l'onde éternelle d'un fleuve qui court, court et jamais ne s'arrête; l'eau chasse l'eau, et le mouvement jamais ne repose.

## XLVIII

Pour le commun des amoureux, le désir engen-

dre l'amour et l'amour tue le désir ; pour les élus, l'amour est le fils d'un désir et le père très fécond de mille nouveaux désirs.

XLIX

Tous ceux qui demandent pourquoi l'on vit, tous ceux qui blasphèment contre la vie, n'ont jamais aimé ou bien ont trop aimé.

L

Qui aime et fut aimé, fût-ce un seul jour, n'a pas le droit de maudire la vie.

LI

L'amour dans tous ses problèmes de quantité constate aisément quel grossier instrument sont les balances les plus délicates de la chimie.

LII

Les suprêmes voluptés de l'amour démontrent à leur tour quel outil rudimentaire est un chronomètre pour mesurer certains moments plus infinis que l'univers, plus brefs que l'éclat de la foudre.

LIII

La joie des joies, le délire des délires, l'ivresse des ivresses, la gemme des gemmes, le trésor des trésors, l'infini des infinis, c'est toujours l'amour,

## LIV

Il n'est pas de faim que le pain ne puisse rassasier, il n'est pas de soif que les sources et les caves ne puissent étancher, il n'est pas de luxure de la bouche que l'art d'un cuisinier ne puisse flatter, mais que l'amour, même à travers une vie d'amour, meure inassouvi, et nous expirons tous avec un capital de passions encore vierge, que nous laisserons peut-être en héritage à nos enfants.

## LV

La luxure est à l'amour comme le feu est au soleil.

## LVI

Peu d'hommes ont vu l'amour nu, parce qu'ils n'étaient peut-être pas dignes de le voir.

## LVII

Les hommes et les civilisations couvrent l'amour de nouveaux vêtements, de nouveaux vernis, de crépis nouveaux; ils s'attachent à en couvrir les hontes.

## LVIII

La nature est toujours nue, l'innocence est toujours nue; à toute violation de la nature, à toute tache faite à l'innocence, l'homme jette un nouveau voile sur la statue de l'Amour,

## LIX

Aucune créature n'est plus vêtue que l'innocence en chemise; aucune n'est plus nue qu'une courtisane qui met entre le monde et sa peau vingt épaisseurs de linge et de soie.

## LX

Cacher la volupté : une des plus chères et des plus saintes pudeurs de la vertu.

Feindre la volupté : un des plus obscènes mensonges du vice.

## LXI

Posséder ne veut pas dire aimer, encore moins être aimé. Les sens ont leurs besoins et leurs caprices, et, pour avoir libre accès dans le temple, se déguisent avec les vêtements de l'amour.

## LXII

On dit que la douche froide est un remède à beaucoup de maux. Je sais cependant que, tombant sur la flamme de l'amour en forme de parole glacée, elle peut lui donner la mort.

## LXIII

L'amour, fils de soldat, toujours armé en guerre, grandi dans la bataille, ne craint pas la violence, mais déteste la brutalité. Savoir où

l'une finit, où l'autre commence est un des plus grands secrets de l'art d'aimer.

LXIV

De nombreux savantasses dans l'art d'aimer ont coutume de résumer tous les préceptes en un seul mot : « Osez ». Gens sans cervelle ! autant dire : « Sautez » à qui veut passer un torrent. Avant d'oser et de sauter, il faut savoir jusqu'où nous portera le désir, où nous déposeront nos jambes. Tirer hors la cible, c'est la même chose que ne pas réussir.

LXV

Malheur à vous si, après l'audace, vous laissez voir la peur d'avoir osé. En un instant, vous perdrez tout le chemin gagné au prix de tant de sueurs.

LXVI

Si vous avez des remords, digérez-les seul. Rien n'est moins galant, rien n'est plus bas que d'inviter aujourd'hui votre maîtresse à pleurer sur les péchés d'hier.

LXVII

Après l'audace, il convient d'avoir la force et la sérénité ; il convient de montrer que la force est devenue le droit.

LXVIII

Préparer le mécanisme, prévenir les arrêts,

adoucir les résistances et montrer ensuite que la machine marche toute seule, est l'art d'un mécanicien habile.

LXIX

Les hommes se vengent chaque jour des femmes en les calomniant. Mais ce fait demeure toujours, qu'il est plus facile de conquérir cent hommes qu'une seule femme.

LXX

Pour conquérir un homme, une très médiocre beauté suffit, sinon une conformation harmonieuse du corps. Pour conquérir une femme, il faut lui plaire avant tout.

LXXI

Plaire à une femme est un mot qui renferme la somme de cent vertus ou de mille artifices.

LXXII

La dernière des servantes peut conquérir en cinq minutes l'Apollon du Belvédère ou bien un roi couronné. Apollon peut être repoussé par la dernière des prostituées. C'est là la véritable grandeur de la femme.

LXXIII

Homme ou femme, ne faites jamais rougir votre compagnon sans guérir sa rougeur d'un baiser ou d'une caresse. Il a reçu une blessure légère ou

grave, mais qui ne peut être guérie que par celui qui a blessé.

## LXXIV

O femme, veux-tu être aimée? Sois belle, belle par le corps, belle par le cœur, belle par l'esprit. Tu es dans le monde des vivants la vestale de la forme, la custode sacrée des germes, tu es la trame de la vie. Sois belle!

## LXXV

Homme, veux-tu être aimé? Sois fort, fort par les muscles et le cerveau, fort par l'audace de ta passion et l'éclat de ton génie. La femme qui admire est à la veille d'aimer. La nature t'a fait le défenseur de la famille, le régulateur des forces latentes; elle t'a fait soldat pour aimer et soldat pour vaincre. Sois fort!

## LXXVI

Les hommes se prennent comme mouches, dans la bataille de l'amour, avec la main, avec le lait, la glu, la fumée de mille substances, mais spécialement avec celle de l'encens. Il n'y a pas besoin d'art ni de livre pour apprendre cette chose facile, très facile. Il est beaucoup plus difficile de prendre une souris, parce qu'il faut au moins un piège construit *ad hoc*. Pour prendre un homme, au contraire, la mule d'une jolie femme suffit le plus souvent.

## LXXVII

Les femmes, comme les grandes forteresses, ne se prennent que par famine ou par assaut après qu'on a ouvert la brèche par la plus vigoureuse canonnade.

## LXXVIII

Abattre les aqueducs, bloquer les portes, couper les chemins ; priver un pauvre cœur de femme du pain de l'amitié, du vin de la volupté, de l'atmosphère de l'amour ; puis, lui persuader que vous seul avez en mains le pain, le vin, l'air et l'eau ; voilà ce qui s'appelle la prendre par la famine.

## LXXIX

Séduire les sens, fasciner la fantaisie, conquérir une à une les facultés de la pensée ; ouvrir la brèche avec toute la formidable artillerie de la passion humaine, s'appelle prendre la femme par stratégie ou par tactique.

## LXXX

Il est plus facile de prendre par surprise une place forte qu'une femme. Quand vous croyez que la conquête est faite, vous avez possédé la femme, mais vous n'avez pas son amour. Les sens de la femme sont aux avant-postes et peuvent facilement être enlevés par un coup de main. Mais le

cœur est gardé par de meilleurs sentinelles, et sans un siège et un bombardement fort et continu, on ne le conquiert pas.

## LXXXI

La femme prise par un coup de main, par surprise des sens, peut toujours dire à l'assaillant : « Tu m'as possédée, mais je ne t'aime pas. La frontière est franchie de force, mais elle existe encore, je ne suis pas tienne. »

## LXXXII

La possession d'une femelle est pour l'homme, comme pour les animaux, un fait physique qui ne se discute pas. Mais la femme n'est moralement conquise que lorsqu'elle a donné son cœur, et celui-là ne se laisse jamais surprendre.

## LXXXIII

Même lorsque la reddition a été préparée par la famine ou par l'assaut, il faut toujours une dernière et vigoureuse attaque pour achever la conquête de la femme. Elle ne cède qu'après avoir brûlé sa dernière cartouche, qu'après avoir vu crouler le dernier rempart sous le dernier coup du dernier canon. Elle sort toujours de la forteresse par la brèche, avec armes et bagages! Sa capitulation est toujours honorable.

## LXXXIV

Aucune place forte en Europe ne peut se vanter de n'avoir jamais été prise par assaut, famine ou trahison : une foule de faibles femmes ont résisté aux plus furieux assauts, et l'homme se venge en disant que la femme est une créature fragile. Triple menteur !

## LXXXV

Les femmes les plus faciles à conquérir sont les plus difficiles à conserver ; tandis que celles qui coûtent de grandes fatigues pour les avoir se conservent sans peine.

## LXXXVI

Pour conserver l'amour d'un homme ou d'une femme, il convient après l'avoir conquis de le reconquérir chaque jour.

## LXXXVII

Le sel est le plus grand conservateur de la chair et de l'amour, et à tous ceux — et ils sont très nombreux — qui perdent l'amour, il faut dire : « Un peu plus de sel ».

## LXXXVIII

Les absences étudiées sont un bon antiseptique pour conserver les longues amours ; mais il convient d'en user avec une juste mesure et une

grande prudence, sans quoi on obtiendrait juste l'effet opposé. Il en est de l'absence comme de l'élagage dans l'art du jardinage : une taille opportune renforce la plante, une taille excessive la tue.

## LXXXIX

Malheur à la femme qui satisfait tous les désirs d'un homme en un an, en un mois, en un jour! Deux amants, deux époux doivent mourir sans avoir épuisé jusqu'à la dernière goutte la coupe de l'amour.

## XC

La légende de sainte Ursule et des onze mille vierges a été mal interprétée par les érudits et les historiens. Elle signifie que la vierge contient en elle-même une infinie légion de vierges moindres, qui veulent l'une après l'autre être aimées et conquises. En veillant celle qui est morte, il faut en avoir une pour le lendemain.

## XCI

La valeur tonique et antiseptique de l'absence n'existe que pour les femmes et les hommes qui ont du cœur. Pour les hommes que l'on cueille avec la main ou les femmes qu'on achète, le proverbe antique est toujours vrai : « Loin des yeux, loin du cœur ».

## XCII

Ne te défie jamais de ton compagnon d'amour,

mais de ton côté ne lui fournis jamais une occasion de pécher.

## XCIII

L'indifférence et le mépris, comme armes de séduction, veulent être maniés avec infiniment d'art, et nous ne trouvons pas de point d'appui où manquent une certaine énergie de volonté et une bonne dose d'orgueil.

## XCIV

Les infidélités simulées pour réveiller l'amour sont comme les vésicants, les cautères et les moxas; excellents moyens quand il existe encore dans l'organisme une capacité de réaction, quand les forces curatives de la nature sont encore vigoureuses; inutiles tourments quand on les applique à la dernière heure.

## XCV

Les artifices de la coquetterie pour fouetter l'amour ou le ressusciter réussissent bien, quand ils sont cachés et exécutés de main de maître. Quand ils en arrivent au degré et à la forme d'un philtre, sentant la sorcière d'une lieue à la ronde, il y a péril qu'à l'artificielle chaleur succède bientôt une glace de mort, qu'à l'appétit factice succède la dyspepsie.

## XCVI

L'amour, dans le monde physique et dans le

monde moral est la force des forces, la santé des santés. Qui maudit l'amour après avoir aimé, pèche. Le dernier soupir de la volupté mourante doit être une bénédiction à la vie.

## XCVII

Malheur à la femme qui en certaines choses montre qu'elle en sait plus que l'homme ! Il veut être le maître et non le disciple de sa compagne !

## XCVIII

Nulle vertu, nulle beauté, nulle coquctterie, nulle volupté n'est délicieuse si elle n'est ni peu ni beaucoup, ni douce ni amère, ni ostentation ni ingénuité : un juste milieu piquant, mordant, prurigineux, crépusculaire.

## XCIX

Les infidélités par vengeance sont prétextes à pécher, transactions de conscience, plantes qui croissent en un champ où l'amour est déjà mort.

## C

Étudiez la chimie des terrains et l'art de l'agriculture tant que vous voudrez ; mais pour récolter il convient surtout et avant tout de semer. Qui sème beaucoup récolte presque toujours beaucoup, qui sème bien récolte presque toujours bien.

CI

Le libertin est souvent semblable au soldat surpris sans armes et l'estomac vide; l'homme chaste est le soldat qui se tient toujours sur le *garde-à-vous.*

CII

L'amour a des formes si diverses et si opposées, qu'il peut être grand, sublime, très noble sous les guenilles de l'esclave comme sous la pourpre du tyran.

CIII

Avoir un regard pénétrant et mystérieux, c'est posséder une lettre de change payable à vue et avoir l'étoffe la meilleure du conquérant.

CIV

Pour l'homme, la femme est sans cesse un *?*; et l'homme à son tour est pour la femme un $x$; combien d'amour ne naquirent point parce qu'ils ne purent répondre au *?*, parce qu'ils ne surent résoudre l'$x$ !

CV

Si en amour tous les *?* se changeaient en *!*, combien d'heureux ne compterait pas ce monde.

CVI

De même qu'on peut être jaloux sans amour, on peut aimer sans jalousie,

## CVII

Toutes les analyses, toutes les alchimies qui divisent l'amour en platonique et en sensuel, appartiennent au stade de la putréfaction.

## CVIII

L'amour platonique est une partie de l'amour, la luxure en est une autre : mises ensemble, elles donnent l'amour.

## CIX

On peut aimer platoniquement pendant toute sa vie, comme on peut être un grand homme sans avoir jamais gagné une bataille, ni inventé une machine, ni écrit un livre ; mais dans l'un et l'autre cas l'humanité a le droit de se demander : « *A quoi bon?* »

## CX

Refaire l'amour quand l'amour est mort depuis vingt ans, est un péché contre nature ; c'est débauche de fossoyeur ; c'est un goût très semblable au goût de ceux qui mangent la bécasse faisandée, chose malsaine et malpropre.

## CXI

Guérir les larmes du cœur avec le miel de la volupté : une des cures les plus douces, les plus infaillibles, à propos de laquelle il est difficile de

dire celui qui est à envier le plus, le médecin ou le malade.

CXII

Aimer avec avarice : une des tortures voluptueuses de l'âge mûr ; aimer avec lâcheté : une des plus grandes hontes de la vieillesse.

CXIII

Et pourtant qui n'est pas lâche en amour ? Qui ne l'a été à vingt ans ?

CXIV

Mettre une grande fortune aux pieds d'une femme pauvre : une des plus grandes gloires de l'homme ; se vendre soi-même à la richesse débauchée : la plus grande honte humaine.

CXV

La femme qui se vend à l'homme est à plaindre ; l'homme qui se vend à la femme est à broyer sous sa botte.

CXVI

La femme belle peut être jalouse de la femme de génie ; tandis que les femmes illustres sont souvent jalouses de leur femme de chambre.

CXVII

La plus bête, la plus insensée, la plus ridicule,

la plus cruelle, la plus imbécile, des passions humaines, c'est la jalousie.

## CXVIII

Le plus heureux, le plus honnête, le plus parfait des amants est celui qui à la fin de sa vie peut dire : « Je n'ai laissé aucune douleur à une femme ; j'ai semé mille joies, et aucune d'elles n'a engendré un remords. »

## CXIX

L'hypocrite société moderne a écrit dans ses codes des peines infamantes et cruelles pour protéger la pudeur et l'innocence de la femme ; en même temps, elle a semé dans ses codes une foule d'impunités pour protéger ses vices et rendre licite à l'homme toute infamie, pour désarmer complètement la femme.

## CXX

Sur la tête d'un homme, aucun cheveu blanc n'est un désir qui meurt ; sur la tête d'une femme, tout cheveu blanc est une flèche qui pénètre.

## CXXI

Prétendre qu'un mariage de convention engendre l'amour, autant dire qu'on sème du sucre pour récolter des bonbons.

## CXXII

Les grands amoureux sont souvent las, mais dans leur lassitude il n'y a pas l'ombre d'ennui.

## CXXIII

Ce n'est pas un des moindres, parmi les nombreux miracles de l'amour, que de voir d'une volupté éteinte surgir des désirs nouveaux et plus gaillards. L'amour est une soif insatiable, l'amour est l'océan que personne ne saurait vider ; tandis que le soleil lui vole une ondée, cent fleuves lui en rendent mille.

## CXXIV

Souffrance et amour, compassion et amour, prudence et amour, froid et amour ; combinaisons impossibles, incompatibilités les plus grandes qui se trouvent sur la terre.

## CXXV

En amour il vaut mieux recevoir un baiser de plus que dix lettres de moins.

## CXXVI

Les femmes écrivent très bien leurs lettres d'amour, qui, mises toutes ensemble, ne valent pas un seul de leurs regards, un de leurs sourires, un de leurs soupirs.

## CXXVII

Si l'on écrivait moins de lettres, combien de remords, de désenchantements de moins, combien de félicités de plus ! Je crois que l'encrier est un des plus grands poisons de l'amour.

## CXXVIII

La femme qui pleure sans cause connue, est l'oiseau solitaire qui chante en invoquant l'amour.

## CXXIX

Il y a des larmes qui veulent dire : *j'attends*. Il y en a qui signifient : *il suffit*. Il convient de savoir distinguer.

## CXXX

C'est une grande infamie que de refuser à l'amant le bonheur et la volupté qui lui sont dus. Autant vaudrait se vanter d'être égoïste.

## CXXXI

En amour, à vingt ans, on parcourt un mille à l'heure ; à quarante ans, on en fait cent en une heure.

## CXXXII

A seize et à cinquante ans, on demande l'amour de la même manière : comme une aumône.

## CXXXIII

Rendre ridicule un rival est le moyen le plus pitoyable, mais le plus sûr de le tuer.

## CXXXIV

Ne demander rien, obtenir tout : voilà le secret le plus précieux des grandes amours et des hautes coquetteries.

## CXXXV

La coquetterie est la plus fidèle et la plus parfaite imitation de l'amour dans la nature.

## CXXXVI

Dégager l'amour des cent vernis et des mille travestissements dont l'a couvert la société moderne, est une des plus sublimes missions de la morale et de la philosophie.

## CXXXVII

Donner beaucoup, donner encore plus, mais ne pas donner tout, voilà pour la femme le plus précieux secret pour être longtemps aimée.

## CXXXVIII

Les deux sexes se donnent des leçons d'amour par un échange touchant. Le jeune homme l'ap-

prend de la femme de trente ans ; et l'homme de quarante ans l'enseigne à la jeune fille.

CXXXIX

Il y a un niveleur plus mathématique, plus inexorable, plus juste que la mort : c'est l'amour.

CXL

L'amour est la seule chose précieuse qu'on ne puisse acheter à prix d'argent. Ce que l'on achète, c'est la luxure, ou encore un amour en ruolz.

CXLI

Le plus beau métal pour enchâsser la précieuse pierre d'amour, c'est la jeunesse.

CXLII

Le jeune pêcher donne beaucoup de fruits ; le vieux pêcher en donne peu, cependant ce sont toujours des pêches. Tel est l'amour ; on aime à tout âge et chacun aime avec son organisme ; mais le jeune donne beaucoup, le vieux donne peu.

CXLIII

La poignée de main est à la caresse ce que le baiser est à *x*.

CXLIV

Pour beaucoup, l'accouplement est tout l'amour.

Pour qui sait aimer, il n'est que la soupape de sûreté qui l'empêche de mourir.

CXLV

L'amour doit toujours être une élection, une exaltation du parfait sur le meilleur, du mieux sur le bien ; il doit être l'incarnation d'une éternelle espérance, d'un inextinguible désir.

CVLVI

Si tous étaient fils de l'amour, tous l'auraient pour fils.

CXLVII

En Italie, on aime plus et l'on aime mieux que nulle part au monde, parce que l'Italie est la patrie du beau et de l'art.

CXLXIII

Ne rien obtenir, souffrir toujours et toujours aimer : l'un des miracles quotidiens de l'amour.

CXLIX

Voir tout, les yeux fermés ; ne rien voir, les yeux ouverts : autre prodige quotidien de l'amour.

CL

Faire raisonner l'amour, c'est vouloir résoudre le problème de la quadrature du cercle.

CLI

Être laid et être aimé : la plus grande des voluptés humaines.

CLII

Être aimé et trahir : le plus lâche des crimes.

CLIII

Conserver les cheveux, les rubans, les mille reliques de la femme aimée est peut-être une idolâtrie; mais l'idolâtrie joue un si grand rôle dans toute religion !

CLIV

Il est malheureux qu'on ne puisse pas mettre l'amour en bouteille comme le vin, qu'on n'en puisse faire des conserves comme des fruits, qu'on ne l'embaume point comme les oiseaux exotiques! Quel menteur se soumettrait aux procédés de momification?

CLV

Qui a besoin de sacrifier à la luxure pour mettre une passion à l'épreuve et la distinguer du désir, doit être relégué parmi les Béotiens et les eunuques.

CLVI

La femme, après avoir lu un livre, après avoir admiré une statue, ou un tableau, ou une poésie qui parle d'amour, pousse souvent un profond

soupir en s'écriant : « Tout cela n'est pas l'amour ; l'homme ne connaît de l'amour que la luxure. » Laissons à notre compagne l'innocente illusion d'avoir seule le brevet d'invention de l'amour.

## CLVII

La femme a une telle habitude, un tel culte du sacrifice, qu'elle voudrait nous faire croire que même sur l'autel de l'amour elle se sacrifie à nous.

## CLVIII

Demander le pourquoi des caprices amoureux est une des plus imbéciles parmi les imbécillités humaines.

## CLIX

En ce monde meurent beaucoup de vierges ; aucune femme ne meurt qui n'ait conjugué quelque temps le verbe aimer.

## CLX

Le monde de l'amour possède un olympe de héros, de martyrs et de saints, capable de discréditer les paradis et les panthéons de toutes les nations.

## CLXI

Être le *médium* inconscient de l'amour d'autrui est passablement ridicule ; mais combien ne l'est-il pas plus, en même temps qu'humiliant, d'être l'*entr'acte* entre deux amours !

## CLXII

Beaucoup d'écrivains, qui n'avaient pas visité la zone torride, ont cependant placé l'amour sous les tropiques, peut-être parce que l'amour et les tropiques sont deux régions brûlantes. En tout cas ils ne croyaient pas énoncer une vérité aussi flagrante que celle-là. Non seulement dans les deux contrées il fait très chaud, mais toutes deux ont le mancenillier et le crotale, les drogues qui irritent et l'opium qui endort, le tigre et le colibri, la vie ardente et brève, et les longs bâillements après la courte ivresse.

## CLXIII

Si loin que la science progresse, l'amour sera toujours un art; si haut que le génie s'élève, l'amour aura toujours des ailes plus puissantes que le génie; si heureux que richesse et gloire fassent l'homme, la suprême joie de la vie lui sera toujours donnée par l'amour.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VII



CHAPITRE VIII



CHAPITRE IX



CHAPITRE X



CHAPITRE XI



CHAPITRE XII



CHAPITRE XIII



CHAPITRE XIV



CHAPITRE XV



CHAPITRE XVI

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

14541. — IMPRIMERIE A. LAHURE,
9, rue de Fleurus, à Paris.

ASNIÈRES. — IMP.